JEAN DE LINGENDES

ŒUVRES POÉTIQUES

Il a été tiré de cet ouvrage soixante-cinq exemplaires su papier Van Gelder.

Tous ces exemplaires sont numérotés et parafés par l Secrétaire général de la Société.

N° 18

Exemplaire de M. Paul Aubert.

SOCIÉTÉ DES TEXTES FRANÇAIS MODERNES

JEAN DE LINGENDES

ŒUVRES POÉTIQUES

ÉDITION CRITIQUE

Avec une Introduction et des Notes

PUBLIÉE PAR

E.-T. GRIFFITHS



PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1916

INTRODUCTION

I

LA BIOGRAPHIE DE JEAN DE LINGENDES

'ARMI les écrivains qui marquent la transition entre le [X]VIe et le XVIIe siècles en France, il est peu de personnalités ·lus attirantes que ce Jean de Lingendes dont nous rééditons ujourd'hui les œuvres. Une partie de cet attrait, peut-être, est aite de mystère. La vie de ce poëte si charmant reste, en effet, t a toutes chances de rester éternellement une pure énigme, car ous les documents connus sur lui (et l'on n'a guère d'espoir d'en léterrer de nouveaux) ne nous offrent que des indications vagues t indirectes, quand elles ne sont pas contradictoires. Il n'est lonc pas bien étonnant que l'on ait fait sur son compte tant de aines conjectures.

Gustave Flaubert a dit quelque part : « L'écrivain ne doit aisser de lui que ses œuvres. Sa vie importe peu. Arrière la guenille ! » Certes le poëte bourbonnais réalise, mieux que nous ne le voudrions, le vœu du grand romancier. En dehors de ses euvres, il ne nous reste de lui que son nom seulement. Aucun létail biographique certain, aucune trace généalogique qui soit visible. En quelle année naquit-il, et où, exactement ? Le premier écrivain qui nous offre quelques renseignements ommaires est Moréri : dans son *Dictionnaire Historique* (1674, 20e éd. 1759), il fait naître notre poëte à Moulins et le présente comme le « parent de M. de Lingendes, évêque de Macon, et du Père de Lingendes, Jésuite ». — « Il mourut jeune », ajoute-t-il,

« en 1616 ».[1] Vers le même temps, Bayle, dans son *Dictionnaire Historique et Critique*, ne fait guère que répéter ce qu'avait dit l'Abbé de Marolles en ses *Mémoires* (1656), et c'est chose négligeable. Ce n'est qu'en plein XVIIIe siècle, en 1752, date de la publication de la *Bibliothèque Françoise* de l'abbé Goujet, que l'on rencontre un chapitre entier consacré à De Lingendes. L'auteur, combattant cette assertion du *Dictionnaire de Trévoux* : « Les Stances n'ont été introduites dans la Poésie Française que sous le règne de Henri III, en 1580. Lingendes . . . est le premier de nos Poëtes qui ait fait des Stances », déclare : « Premièrement il n'est pas certain que le sieur de Lingendes fût déjà au monde en cette année-là ; ou du moins qu'il fût en âge de pouvoir se produire. Ce poëte, né à Moulins, mourut assez jeune en 1616».

Et c'est là tout ce que l'abbé Goujet peut nous dire. On voit qu'il se garde bien de fixer la date de la naissance, que d'autres n'hésiteront pas à placer, comme d'après lui, en 1580, ou vers 1580. La tradition commune — rarement scrupuleuse — a donc adopté cette date ; et l'on s'étonne que Viollet-le-Duc, dans sa *Bibliothèque Poétique* (1843), fasse naître De Lingendes seulement en 1586. Avait-il des documents que nous ne possédons pas, et qui fixeraient cette date exacte ? Nous n'en croyons rien. Il est même des raisons pour que le millésime que propose Viollet-le-Duc soit suspect. Selon ce biographe, De Lingendes n'aurait eu que dix-huit ans en 1604. Or nous savons que déjà à ce moment-là il écrivait avec élégance et facilité. Quatre pièces de

[1] Dans les premières éditions de son *Dictionnaire*, Moréri n'est visiblement pas très informé des rares éléments de la biographie du poëte. L'impression de 1718, par exemple, l'appelle encore N. de Lingendes, et répète encore l'assertion erronée du Dictionnaire de Trévoux au sujet des Stances ; cela est rectifié par la suite.

On ne s'attendrait guère à voir reproduire de nos jours de telles inexactitudes, aggravées d'autres. Ainsi la notice qu'on lit dans le livre de M. Paul Olivier, intitulé : *Cent Poëtes Lyriques, Précieux ou Burlesques du XVIIe siècle* (Paris, 1898) est tout ce qu'il y a de plus fautif. Que le poëte y soit nommé Pierre de Lingendes, cela est déjà fâcheux. Mais on ne saurait accepter qu'un historien littéraire ne se donne pas la peine de vérifier une seule de ses affirmations : il n'en est pas une qui ne soit sinon absolument fausse, au moins extrêmement douteuse.

lui furent publiées cette même année, pour saluer l'apparition de la pastorale d'Honoré d'Urfé, et pour apostiller un ouvrage de Jean Aubery, Intendant des Bains du Bourbonnais. De plus, nous n'ignorons pas que dès 1604 il avait composé une bonne partie de son poëme sur l'inconstance d'Iris. Peut-on voir en tout cela le travail d'un enfant de dix-huit ans ? La chose paraît bien improbable. D'autre part, la date consacrée par la tradition semble répondre à toutes les exigences. A l'accepter, est-ce que l'on ne pourra plus dire que ces premières effusions d'une muse délicate et passionnée accusent un poëte encore très jeune ? Né en 1580, Jean de Lingendes n'a que vingt-quatre ans en 1604.

Mais pourquoi cette date plutôt qu'une autre ? On se demande si quelques-uns de ceux qui l'ont adoptée ne sont pas allés puiser des indications dans ce récit pastoral où Philène égrène le chapelet de ses misères. Procédé très légitime, et qui peut être efficace. De Lingendes a bien l'air de raconter dans son poëme, sous un déguisement champêtre, sa jeunesse, à la manière de D'Urfé dans *Le Sireine*. Un souci de précisions chronologiques, le sentiment d'une vive souffrance personnelle, autoriseraient cette supposition, qui semble se confirmer définitivement aux stances où De Lingendes félicite l'auteur du *Sireine*. A prendre donc au pied de la lettre l'œuvre de De Lingendes, nous voyons que son Philène quitte la maison paternelle à l'âge de seize ans ; il n'y rentre qu'au bout de trois ans et après avoir goûté les joies d'un amour naissant. La nécessité de se séparer de Lysis l'attriste, influe sur sa santé ; il passe sept mois en cet état, s'en distrayant par occasion avec la nymphe Cilize, jusqu'au moment où il rencontre la bergère Iris, charmante jeune fille de quinze ans, qui, en cinq mois de coquetteries, réussit à le captiver. Les amours de Philène et d'Iris durent trois années, au bout desquelles Charis, rival de Philène, s'empare du cœur de la jolie bergère. Le total de ces chiffres nous donne vingt-trois ans, comme étant l'âge de Philène au moment où il commence le récit de ses amours infortunées. En prenant comme point stable l'année 1604, où le poëme est proche de sa publication, et en remontant, on arrive à 1580, ou 1581, pour la date de naissance du poëte. Et c'est 1580 de préférence à 1581, car

entre terminer un récit et le publier, il y a forcément des mois d'intervalle.

Certains ont voulu voir dans la personne d'Iris une des grandes dames de la Cour, voire la Princesse de Conti elle-même à qui le poëme est dédié. M. Madeleine[1] a déjà démontré qu'il n'en est rien, et que la volage bergère ne peut être qu'une « jeune Bourbonnaise dont nous ignorerons toujours le véritable nom ». Un témoignage à l'appui de cette opinion est apporté par un ami et compatriote de De Lingendes. Le Moulinois Étienne Bournier, dans son *Iardin d'Apollon & de Clémence* (Moulins, 1606), insère des stances « pour celebrer Delingendes »

Qui dans le doux miel de ses vers
Faict distiler par l'vniuers
L'honneur des Moulinoises bandes.

Qu'il s'agisse des *Changemens de la bergere Iris*, il ne peut y avoir de doute. C'était la seule publication faite jusqu'alors par le poëte, si l'on omet les pièces laudatives de ce même an 1604 ; et Bournier s'est ingénié à employer pour ses stances la forme strophique usitée dans la pastorale.

Après l'étude ingénieuse et aussi complète que possible mise par M. Madeleine en tête de sa petite édition des *Stances* de Jean de Lingendes, il reste très peu à glaner, et encore moins à corriger. Pour ce qui est de la vie et de l'existence du poëte, nous nous contenterons de renvoyer à cette notice, en nous bornant à insister sur quelques points, à tirer de certaines indications tout ce qui en était insuffisamment dégagé.

Sur l'entourage du poëte, sa filiation, sa parenté, nous ne pourrons apporter beaucoup plus de lumière. Il sortait d'une famille noble et ancienne du Bourbonnais,[2] à laquelle ap-

[1] Jean de Lingendes, *Stances*, précédées d'une notice par Jacques Madeleine, Paris, Sansot, 1911 (*Petite Bibliothèque Surannée*).

[2] L'ancienneté et l'origine noble de la famille sont constatées dans un document daté du 10 décembre 1648 : *Lettres de réhabilitation de noblesse accordées à Jean de Lingendes, evesque de Sarlat, à Anthoine de Lingendes, esquier, sieur de Bourgneuf, à Nicolas et à Charles de Lingendes, conseillers & maistres d'hôtel du roy, & à Jean de Lingendes, conseiller au siege presidial de Moulins.* Cet acte, dont M. Madeleine a fait un résumé, retrace

partenait aussi le jésuite Claude de Lingendes (1591–1660) et le prédicateur célèbre Jean Riquetel de Lingendes (1595–1665), évêque de Sarlat en 1642, et de Macon en 1650. Jean de Lingendes était poëte de cour, et familier des maisons du Maine et de Nevers, comme le montrent suffisamment ses pièces de circonstance.[1] On ne saurait préciser davantage. Il convient toutefois de remarquer qu'une indication relevée tout dernièrement sur un registre paroissial de la ville de Moulins, introduit un élément d'obscurité dans le joli roman fort convaincant que M. Madeleine a fait du mariage de Jean de Lingendes avec Marguerite Gascon, fille de noble René Gascon, commissaire de l'artillerie de France. Le registre, appartenant à la paroisse de Saint-Pierre des Menestraux, porte que « le douziesme iour de mars seize cens douze » figure en qualité de marraine cette « Marguerite Gascon, femme de noble Pierre de Lingendes ».[2]

l'histoire de la famille depuis l'année 1300, où Guillaume de Lingendes, qualifié damoysel, damoyseau, ou domicellus, « a reconnu tenir en fief lige du Comte de Clermont » les terres qu'il possédait en certaines paroisses. Une « desrogeance à noblesse » survint au milieu du XVe siècle : le père d'un certain Jean de Lingendes, « s'estant endebté et engagé par les mauvaises rencontres des guerres où il avoit continuellement servy, tout son bien fut vendu, de sorte que le dit Jean estant pauvre sans avoir aucun des fiefs de noblesse qui avoient esté possedés par ses predecesseurs, & sans aucun bien pour soustenir sa noblesse, se retira au lieu de Chantrolle, au susdit pais de Bourbonnois, où il fut obligé d'exercer un office de judicature de notaire ».

[1] Notamment le *Sonnet pour Mademoiselle du Maine*, un autre *Pour vn bracelet d'ambre & de perles*, et les Stances *Sur la naissance de M. le Duc de Rethelois* (fils du Duc de Nevers). Dans l'« Advertissement aux Lecteurs » qui précède LES EPISTRES D'OVIDE *traduites en prose* . . . (1616), De Lingendes dit : « Il y a dix ans que ces Epistres furent commencées pour le contentement de deux Princesses à qui il m'eust esté bien difficile de les pouuoir refuser . . . » M. Madeleine commente très justement : « L'une de ces deux Princesses ne peut être que Mademoiselle du Maine, si l'autre est ou bien la Duchesse de Nevers ou bien la Princesse de Conti ».

[2] Nous devons cette communication à l'obligeance de M. Raynaud, qui, apprenant que nous préparions une édition du poëte, nous en a aussitôt fait part. M. Raynaud s'occupait lui-même d'un Mémoire sur Jean de Lingendes.

Faut-il admettre, pour une explication un peu facile, que le prénom de Pierre a été inscrit par erreur ? Que faire alors de la qualification de « noble » que nulle part dans les actes on ne voit accollé au nom du poëte ? Étant donné que la famille était fort nombreuse, on est quand même tenté de soupçonner là une distraction de greffier pas assez soucieux de ses devoirs de teneur d'archives, et qui n'aurait peut-être rédigé l'acte qu'après coup. La thèse de M. Madeleine paraît trop bien fondée pour être rejetée à la légère. Quel serait, sinon le poëte, ce « Jean de Lingendes, secrétaire de la chambre du Roy et de Monseigneur le Duc du Maine » dont Marguerite Gascon est veuve dans deux actes d'octobre 1616 et de janvier 1617 des « Insinuations de la Senechaussée de Bourbonnois » ? M. G. Ascoli,[1] dans son compte-rendu du petit volume publié par M. Madeleine, met en doute cette identification, mais il n'apporte aucune raison contre elle.

Au 20 octobre 1616, Marguerite Gascon est déjà remariée. M. Madeleine part de là pour conjecturer que Jean de Lingendes est mort en 1615, plutôt qu'en 1616. La date de 1616 a l'avantage d'être consacrée par la tradition commune. Ce n'est d'ailleurs qu'un motif « sentimental » qui porte M. Madeleine à se rapprocher du « douziesme Aoust 1615 » où Toussainct du Bray obtint Privilège pour les *Epistres d'Ouide, traduites en prose par les sieurs Du Perron, De La Brosse, De Lingendes, & Hedelin*, qu'on acheva d'imprimer « le trentieme iour de Iuillet 1616 », De Lingendes étant « decedé sur l'impression de son livre ».

Si la biographie du poëte reste à peu près en le même état, il en sera autrement en ce qui est de sa bibliographie. La quote-part que nous y apportons complétera, nous osons l'espérer, le travail de nos devanciers. Grâce à des rencontres très heureuses au cours de nos recherches, nous avons été plus fortuné qu'eux, et nous sommes à même de restituer au gracieux poëte plusieurs pièces que l'ignorance ou l'oubli lui avaient dérobées.

[1] Dans la *Revue Universitaire* du 15 janvier 1913.

II

« Les Changemens de la Bergere Iris » et « Le Sireine »

On ne connaissait que deux pièces de Jean de Lingendes dont la publication ait précédé celle des *Changemens de la Bergere Iris* : des Stances liminaires à un livre sur *Les Bains de Bourbon-Lancy & Larchambaut* par I. Aubery, Bourbonnois, Docteur en Medecine, Medecin de Monseigneur le Duc de Monpensier (Paris, 1604) ; puis d'autres Stances dans le corps du même volume, au verso du feuillet 144. Elles ont été signalées à plusieurs reprises ; on peut bien avouer que ni l'une ni l'autre n'a une grande valeur.

Par contre, elles ont un extrême intérêt, les deux pièces, également de 1604, qu'une de ces rares bonnes fortunes qui font la joie d'un lettré nous a permis d'être le premier, actuellement, à lire en tête de la vraie édition originale du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Ici, il est indispensable que nous nous arrêtions un moment, d'autant que nous ne sortirons de notre sujet qu'à peine, et pour vite y rentrer.

La plus ancienne impression de la pastorale de D'Urfé cataloguée jusqu'ici était celle que publia Jean Micard, en 1606. Et même on l'eût considérée comme première édition, sans cette phrase de l'*Avis au Lecteur* : « Je te fay voir, Amy Lecteur, le Sireine de Monsieur d'Urfé en meilleur estat qu'il n'estoit pas les années passées quand ie l'imprimay sur vne tres mauuaise copie ». Il y avait donc une édition antérieure, mais personne ne l'avait vue et ne pouvait par conséquent lui assigner une date en parfaite connaissance de cause. On aurait pu citer une lettre, due à la plume d'un Forézien, et insérée au *Mercure Galant* de juin 1683, où il était affirmé que l'édition primitive du *Sireine* avait paru à l'insu de D'Urfé. Mais l'auteur de la lettre ne paraissait en somme que rappeler l'aveu du libraire, et cela avançait peu la question. Elle va être aujourd'hui résolue, grâce à Jean de Lingendes.

C'est en effet au cours de nos recherches, sur le désir exprimé de pouvoir consulter un exemplaire de l'œuvre d'Honoré d'Urfé, que l'aimable et précieuse initiative de M. Guppy, conservateur

de la Rylands Library, de Manchester, fit entrer dans cette Bibliothèque *le Sireine* à la date de 1604[1] ; — et confirma l'assertion, grosse d'incertitudes, de Micard, et celle, à la suite, du correspondant du *Mercure*.

La particularité la plus intéressante de ce petit volume est la dédicace qu'en fait Jean Aubery à Diane de Châteaumorand. Jean Aubery est cet « Intendant des Bains de Bourbonnois » pour le livre de qui nous venons de voir De Lingendes écrire des vers. Il n'y avait point d'indice que Aubery fût en relations personnelles avec le second mari de la belle Diane. Nous apprenons, par cette dédicace, qu'il était admis dans son intimité, et qu'il fit séjour à Châteaumorand, probablement en 1603 ou 1604. De là vint que *le Sireine* vit la lumière, prématurément, et « à l'insceu de l'autheur ».

Les termes de la dédicace apportent un témoignage nouveau et décisif à l'appui de la théorie de M. le Chanoine Reure (*Honoré d'Urfé*, Paris, 1904), que les amours de Diane et de Sireine représentent, sous un déguisement pastoral, l'histoire réelle d'Honoré d'Urfé et de Diane de Châteaumorand. Jean Aubery, qui savait les choses, montre, aussi clairement que le permet le style guindé et volontiers amphigourique des préfaces du temps, que lui-même certainement n'interprétait pas autrement l'allégorie du poëme : il exprime la satisfaction qu'il éprouve de rendre Sireine « à sa Diane que seule il desiroit ».

Revenons aux deux pièces liminaires fournies par De Lingendes à la publication de Jean Aubery, et qui ne sont pas reproduites dans les éditions suivantes du *Sireine*. C'est l'hommage d'un poëte à un autre poëte, tous deux unis dans un commun amour de la poésie pastorale ; et l'on verra que c'est aussi autre chose et mieux que cela. De Lingendes n'y ménage point l'éloge à D'Urfé. Il y va même jusqu'à l'adulation, ce qui s'explique assez facilement si l'on se rappelle que Jean de Lingendes à ce moment ne faisait encore que s'essayer dans la carrière, et qu'il adressait ses vers à un aîné, à un personnage de marque, dont il recherchait sans doute la protection.

[1] Voir à la *Bibliographie*. — Pour la description détaillée de ce petit volume in-16, de 68 feuillets, 115 × 55 mm., cf. notre article de la *Modern Language Review*, 1916.

La première pièce est écrite dans ce style recherché, chargé de pointes et d'exagérations, qui est parfois celui de l'auteur à ses débuts. Il n'est pas jusqu'au lyrisme tout intellectuel qu'on y remarque qui ne nous frappe par son caractère factice et affecté. Cela n'empêche pourtant que l'on n'y trouve quelques beautés de premier ordre, comme en la charmante stance où il reproche à D'Urfé de tarder tant à publier ses vers. Après avoir énuméré les diverses raisons de ne les plus cacher, il allègue celle-ci : Amour, étant aveugle,

ne peut savoir
Ce qu'en tes pleurs il ne peut voir,
Si ta voix ne luy fait entendre.

Garde-toi donc, ajoute-t-il, d'encourir le reproche d'avoir trop jalousement

celé les traicts piquans
Qui te blessent depuis cinq ans
Par l'oubly de ton infidele.

Ce chiffre de cinq ans n'est point un chiffre en l'air. On sait que le manuscrit entièrement achevé du *Sireine* porte la date du 1er juillet 1599.[1] C'est donc bien dans l'été de 1604 que De Lingendes écrit ses vers ; et l'édition parut peu après, avec privilège du « 17 jour d'Aoust ».

La seconde pièce est d'un faire gracieux et facile qui rappelle les meilleures pages des *Changemens de la Bergere Iris* ; mais nous insisterons surtout sur son côté documentaire.

La question de priorité entre *Le Sireine* et *Les Changemens* se tranche, presque d'elle-même, en faveur du *Sireine*. Il existe, en outre du manuscrit achevé de 1599, deux manuscrits de premier état, dont l'un remonte à novembre, l'autre à décembre 1596. A cette époque Jean de Lingendes était encore un enfant. Nous avons en commençant calculé, d'après les précisions chronologiques contenues dans son œuvre elle-même, qu'il pouvait l'avoir commencée en 1603. Cela correspond de près à la date où Jean Aubery avait entre les mains la « mauvaise copie » du *Sireine* qu'il songeait à faire imprimer. Au moment où Jean Aubery mit son projet à exécution, le poëme de De Lingendes

[1] La copie manuscrite « dérobée » par Aubery est datée « de Virieu le grand, ce 15 juillet, 1599 ».

b

était, sinon entièrement écrit, du moins pas très loin de l'être. Nous en avons l'indication formelle dans les trois dernières stances de cette seconde pièce liminaire écrite à la prière d'Aubery. L'intention de publier sans retard les vers que lui avait inspirés l'inconstance d'une maîtresse, y est nettement annoncée :

Ie me mire en luy cependant
Que ie vay le iour attendant,
Car pour accuser la meurtriere
Qui fut aueugle à mes amours
Et mit en tenebres mes iours,
Ie verray bien tost la lumiere.

Il aurait donc composé près de cinq cents sixains en une seule année, ou en seize ou dix-huit mois. Cela n'a rien d'invraisemblable. L'on sait par Tallemant des Réaux que De Lingendes répugnait au travail lent et patient imposé par Malherbe à ses disciples, et qu'il « ne voulut jamais subir la censure » du grand Réformateur, « et disoit que ce n'estoit qu'un tyran et qu'il abattoit l'esprit aux gens »[1]. De fait, bien que sa diction soit fort soignée, on sent incontestablement qu'il ne se pliait pas servilement à une discipline bien stricte. Il n'écarte pas les archaïsmes ; il abuse un peu de la mythologie ; il se laisse aller au développement qui s'offre. Il ne maîtrise pas son inspiration et il écrit de verve. Il ne peut guère concevoir qu'on garde une œuvre cinq ans de suite dans l'ombre de l'atelier, et il blâme presque D'Urfé d'en agir ainsi.

A D'Urfé revient donc l'honneur d'avoir créé en France le poëme pastoral, comme de l'avoir astreint au mode du sixain de vers octosyllabiques dont les rimes se groupent selon la formule : *aabccb*, la dernière rime étant féminine. Il est un point toutefois où c'est Jean de Lingendes qui fut suivi par ceux qui vinrent après : François Maynard (qui n'est peut-être pas le vrai Maynard) avec son *Philandre*, paru en 1619 (seule date qui ne soit pas hypothétique), et A. Grivet, dont *les Diverses Humeurs de la Bergere Clysiante* sont de 1620. *Le Sireine* est en trois parties, intitulées respectivement : Le Depart..., L'Absence..., Le Retour de Sireine. Dans *les Changemens de la Bergere Iris*,

[1] Tallemant des Réaux, *Les Historiettes*, éd. Paris et Monmerqué, I, 277.

De Lingendes inaugure la division en cinq chants, à l'instar des cinq actes du poëme dramatique.

Pour Grivet, l'imitation de De Lingendes se sent jusque dans ce titre : *les Diverses Humeurs de la Bergere Clysiante.*

Terminons par une double remarque.

La politesse que Jean de Lingendes avait faite à Honoré d'Urfé, en 1604, lorsqu'il mit des Stances laudatives en tête du *Sireine*, Honoré d'Urfé, en 1605, la rendit à Jean de Lingendes, en inscrivant un semblable hommage aux feuillets liminaires des *Changemens de la Bergere Iris.*

Mais, en 1606, le même D'Urfé se décide à donner une édition « avouée » de sa pastorale. Il n'y reproduit ni les deux pièces de vers de son émule, ni la préface de Jean Aubery. Pour la préface, cela s'explique de soi-même : elle n'était plus utile dans la publication faite par l'auteur, qui pouvait être mécontent en outre que l'on eût livré son œuvre au public sans son consentement. Pour les Stances de De Lingendes, cela se conçoit moins. Est-ce parce que *la Bergere Iris* avait eu trop de succès ?

III

LE MANUSCRIT DES « CHANGEMENTS DE LA BERGERE IRIS »

Un manuscrit du poëme de De Lingendes fut retrouvé et acquis, en 1875, par Prosper Blanchemain. Il est aujourd'hui en la possession du fils du célèbre bibliophile, M. Paul Blanchemain, qui a bien voulu, très aimablement, nous permettre de le consulter.

C'est un petit volume de format carré, contenant 73 feuillets écrits recto et verso, trois stances à la page ; il est incomplet d'ailleurs des quelques feuillets qui contenaient les dernières stances du cinquième Chant.

Il s'ouvre par une façon de frontispice gravé, de caractère religieux : dans un portique dont le fronton est marqué du signe I H S, sont représentés, à gauche, Saint Philibertus tenant une houlette de berger, à droite, Saint Carolus, coiffé d'une mitre. Au bas du dessin, cette signature : *Iaco Faber fecit.* Dans une

sorte de monogramme, Prosper Blanchemain pensait pouvoir déchiffrer les initiales de Jean de Lingendes : I. D. L. Véritablement, cela ne saute pas aux yeux. — Il est évident que ce frontispice est totalement étranger à l'œuvre qu'il précède, et n'a été mis là que par un goût d'ornementation bizarre, tant elle est déplacée. L'on ne saurait par suite en tirer aucune indication valable. Il serait même tout à fait oiseux de s'enquérir de la provenance.

Un titre figurait dans la gravure. Il a été soigneusement gratté, et, à la place, on a inscrit un autre titre, qui, pour singulier qu'il puisse paraître, n'en constitue pas moins la désignation primitive de la pastorale. Il est tel :

LES POEMES. | De La Gynegyrie | Representée par la | Bergere YRIS.

Ce n'est manifestement pas un manuscrit autographe, mais bien ce qu'on appelle un manuscrit de circulation. On n'y sent nulle trace du travail de l'auteur. L'écriture est assez bonne, l'orthographe, plus archaïque que de raison, un peu provinciale (*escripre*, *soubz*, *asseurer*, etc.). Les ratures et corrections sont rares, et ne remédient qu'à des inattentions du copiste. Ainsi, un mot avait été mis pour un autre, souvent contre le sens ou contre la rime. Ces erreurs ont été invariablement corrigées ; parfois une graphie fautive est rectifiée dans l'interligne.

Ce manuscrit nous présente indiscutablement le poëme en son état primitif et sa première venue, avant toutes retouches ; il est antérieur aux éditions, où des passages entiers ont été ajoutés. Il est toutefois remarquable que des fautes de métrique, des hiatus, aient passé du manuscrit dans certaines éditions, notamment celles de Toussaint du Bray. Le vers 187 du premier Chant en fournit un exemple :

Que me profite il aussi...

Cette leçon inexacte de la copie subsiste dans les imprimés de 1614, 1618 (Du Bray), et 1623.

En général les particularités que l'on rencontre ici, ou bien sont purement orthographiques, ou bien consistent en des transpositions de phrases, de parties de phrase, ou de mots, qui ne modifient pas profondément le sens, mais se traduisent par

une moindre précision verbale ou une moindre élégance de la versification.

Par contre, il arrive, à de rares occasions, il est vrai, que le manuscrit donne seul, à l'encontre des éditions, la leçon acceptable, comme dans les cas suivants : Chant I, vers 283, manuscrit : « i'aurois » ; éditions : « i'auroy » ; vers 405, manuscrit : « Qui me la fist treuuer si belle » ; éditions : « Qui me la firent voir si belle ».

Il fallait donc tenir grand compte de cette copie, quand même elle n'est pas de la main de l'auteur. Les variantes qu'elle nous fournira seront annoncées par le sigle M.

IV

Bibliographie des « Changemens de la Bergere Iris »

O (Édition Originale)

LES | CHANGEMENTZ | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse | de Conti | Par | J. de Lingendes. | 1605. | *Auec priuilege du Roy.* | *A Paris* | *Chez Tous-|sainctz du Bray* | *au palais, en la* | *galerie des prisonniers.* |

Frontispice de Léonard Gaultier.

In-12.

A

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame La | Princesse de Conty. | Par I. de Lingendes. || *A Paris* | *Chez Toussainct du Bray, ruë S. Iacques,* | *aux espics meurs, & au Palais en la galle-|rie allant à la Chancellerie.* | M.DC.XIIII. | *Auec Priuilege du Roy.* |

In-12, 96 feuillets.

[British Museum, 11482. a. 17.]

B

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse de Conti. | Diuisez en cinq chants. Et augmentez de nouueau |

de la Complainte de Leandre. | Par | I. Delingendes. || *A Rouen* | *par Claude Le Vilain.* | M.D.CXIV. |

In-12, 12 feuillets et 137 pages.

[Bibliothèque Mazarine, 22037.]

B²

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse de Conti. | Diuisez en cinq Chants. Et augmentez de nouueau | de la Complainte de Leandre. | Par | I. Delingendes. || *A Rouen* | *par Claude Le Vilain.* | MDCXIV. |

In-12, 12 feuillets et 142 pages.

[Bibliothèque Mazarine, 22037bis.]

C

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame La Princesse | de Conty. | Par I. de Lingendes. | Reueus, corrigez, & augmentez par l'Autheur. || *A Paris,* | *Chez Toussainct du Bray, ruë S. Iacques, aux* | *Espics meurs, & au Palais en la gallerie,* | *allant à la Chancellerie.* | M.DC.XVIII. | *Auec Priuilege du Roy.* |

In-12, 98 feuillets.

[Bibliothèque de l'Arsenal, B.L. 8639.]

D

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS | par | I. Delingendes. | *A Paris.* | *Chez Iacques Le Gras.* | M.DC.XVIII. | *Auec Priuilege du Roy.* |

In-12, 12 feuillets et 142 pages.

E

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A | La Princesse | de Conti. | Diuisez en cinq Chants, & | augmentez de nouueau | de la Complainte | de Leandre. | Par | I. Delingendes. | *A Tournon.* | *Par Claude Michel.* | 1618. |

In-24, 176 pages.

[Bibliothèque de l'Arsenal, B.L. 9133 (Rés.).]

F

LES | CHANGEMENS | DE LA BERGERE | IRIS. | A Madame la Princesse | de Conti. | Par I. de Lingendes. | Reueus, corrigez & augmentez | par l'Autheur. || *Chez Mathurin Henault,* | *ruë Clopin, deuant le petit* | *Nauarre.* | M.DC.XXIII. |

In-12, 96 feuillets.

[Bibliothèque Nationale, pYe. 421 (Rés.). — Bibliothèque Mazarine, 43954. — British Museum, 1073. f. 46.]

La bibliographie des *Changemens de la Bergere Iris* ne laisse pas d'être compliquée, et le commentaire n'en est pas toujours facile à faire.

Nous n'avons pu rencontrer un exemplaire pur et homogène de l'édition originale de 1605 (O). Cette édition existe pourtant : on en connaît le frontispice ; et elle faisait partie des livres de Viollet Le Duc. C'est sur un « bon exemplaire », relié en veau granité, qu'il rédige la notice consacrée à Jean de Lingendes dans sa *Bibliothèque Poétique*, parue en 1843 ; et le même volume assurément, qu'entre temps il a fait habiller de maroquin rouge par Niedrée, figure sous le n° 389 au Catalogue de sa vente, qui eut lieu le lundi 5 novembre 1849 et jours suivants.

Ce qui, faute de mieux, représentera pour nous cette première édition est un volume composite que M. Paul Blanchemain tient de son père, M. Prosper Blanchemain. Il provenait de la vente Méon. Voici de quels éléments hétéroclites il a été formé :

1° — Le titre-frontispice.

Le titre du poëme, tel qu'il est transcrit à l'article O, y compris les noms de la dédicataire et de l'auteur, remplit un cartouche oblong au centre d'un massif architectural. Sur la gauche se dresse un berger Philène, sur la droite une bergère Iris, tous deux d'assez rustique tournure. Deux Amours, juchés sur une corniche, font pleuvoir, l'un des flammes sur la tête de Philène, l'autre des cœurs sur la tête d'Iris. La date 1605 se lit sur le plan horizontal où posent les pieds d'Iris. Une double console porte, sur le saillant de gauche, la mention *Avec privilege du Roy*, sur le saillant de droite, la signature *L. Gaultier sculp.*;

dans le rentrant du milieu s'appuie un médaillon ovale qui donne le nom et l'adresse du libraire.

Prosper Blanchemain, dans une note jointe au volume, dit : « J'ai ajouté le titre gravé de l'édition originale (1605)... » Il ne nous fait pas connaître où il l'a pris.

Ce même frontispice a été reproduit dans le *Bulletin de la Société d'Émulation du Bourbonnais*, année 1898. Il illustre une bibliographie très sommaire de Jean de Lingendes par M. Roger de Quirielle. Si l'on interprétait les termes dont se sert M. de Quirielle, il semblerait que, cette fois, la provenance est l'exemplaire Viollet Le Duc.

2° — La page de titre de l'édition de 1623 (F).

3° — Deux Dédicaces, pour une. Une dédicace à la Reine Marguerite, et la dédicace connue à la Princesse de Conti ; la seconde n'est qu'un remaniement de la première. Dans la note dont nous venons de parler, Prosper Blanchemain ne nous donne non plus nul renseignement sur l'origine du document qu'il nous a conservé.

Comment donc doit-on expliquer ce fait extraordinaire de l'existence d'une double dédicace ? Deux hypothèses sont possibles. Ou bien l'hommage à Marguerite faisait partie d'une édition antérieure à celle que nous tenons pour l'originale. Mais il n'y a nulle part la moindre allusion qui puisse nous faire soupçonner rien de semblable. Nous savons que dans l'été de 1604, De Lingendes avait tout juste mis la dernière main à son œuvre. On ne peut croire à deux tirages en 1605 ; le privilège accordé à Toussaint du Bray, pour dix ans, est du 15 octobre, et le frontispice gravé par Léonard Gaultier est au nom de la princesse de Conti et à la date de 1605. — Ou bien, la Reine, à qui De Lingendes avait songé d'abord à dédier ses vers, a-t-elle, pour une raison ou pour une autre, refusé d'en accepter l'offrande ? Et le poëte s'est-il trouvé dans la nécessité de s'adresser à une autre protectrice, moins haut placée, mais peut-être plus libérale, en tout cas plus accueillante ? Mais ce premier feuillet était déjà imprimé : un hasard peu commun l'a fait échapper ici à la destruction. En tout cas, seule, l'Épitre à Louise de Lorraine, princesse de Conti, a pu figurer à la suite du frontispice de Léonard Gaultier placé sous la même invocation. — Cette seconde hypothèse semble donc de beaucoup la plus plausible.

La Dédicace à la Reine Marguerite, qui serait déplacée en tête du texte du poëme, peut être admise dans la Bibliographie. Nous la reproduisons donc ici :

A | LA | ROYNE | MARGVERITE | DVCHESSE | DE | VALOIS

MADAME,

Ie me presante à vne Princesse de qui la grandeur se peut plustost admirer que dire, & de qui la gloire est respandue en tant de lieux, que tout le Monde n'est qu'vn Temple où sa Majesté est adoree de tous les peuples, & chantee de toutes les langues de la Renommee. Ie m'adresse à vne Royne, pour qui le Ciel est ialoux de la terre, pour qui les Siecles passez enuieux du nostre, voudroyent auoir esté retardez iusques à ce temps, pour auoir l'honneur de l'auoir faict naistre, & pour qui les Aages suiuans souspireront de n'auoir esté plustost aduancez, pour voir en leurs iours vne si glorieuse Princesse, que la publique voix de la Memoire leur fera recognoistre & desirer. Or Madame, encores qu'on me puisse accuser de presumption en vous adressant cette petite Bergere ; toutesfois puis que c'est la coustume des Escriuains de parer le front de leurs œuvres, comme d'vne Sauue-garde contre le Temps, du Nom de quelque illustre Personne, que le sang & le merite recommandent à la Posterité ; Permettez moi que ce petit Liure ait la faueur de porter le vostre Auguste, qui par vos Vertus estant immortel, empeschera par le respect de cette qualité que les Ans n'ozeront l'attaquer quand ils luy verront cette marque sacree sur la face. Ainsi ce que i'ai entrepris n'est qu'à fin que ceux qui me surpasseront à bien escrire, me cedent en l'Election que i'ay faitte de vous dédier cest Ouurage, & par lui l'Ouurier, de qui (s'il vous plaist) vous excuserez l'ignorance par le desir qu'il auoit de se presanter à vous, & montrer qu'il ne souhaitte que de viure

Madame, de V. M.

Le tres-humble & obeïssant seruiteur,

I. DE LINGENDES.

4° — Les *liminaires*. Douze feuillets, dont les six derniers ne sont pas chiffrés.

Les deux premiers sont pris par le frontispice et la dédicace. Nous n'avons plus à nous en occuper. Huit de ceux qui suivent, soit seize pages, contiennent les vers à la louange de l'auteur et de son livre. Ils sont placés dans cet ordre.

Au Berger Philene, Davity ; — *Au Berger Philene*, Honoré d'Vrfé ; — *A Iris*, Motin ; — *A Philene sur ses Amours*, Infrainville-Touvant ; — *A Iris*, Anonyme ; — *A Philene*, De Voyon ; — *Pour Philene*, Aube[rri] ; — *A Philene*, Berthelot ; — *A Iris*, De Corlieu ; — *Au Bergere Philene*, P. de Nancei.

En aucune autre des éditions la liste des *liminaires* n'est semblable, ni dans le même ordre. Voici ces listes :

A.C.F. — D'Vrfé ; Berthelot ; Corlieu ; Nancei ; Davity. Cinq pièces ont été sacrifiées, sur dix.

B.B^2.D. — D'Vrfé ; Motin ; Touvant ; Anonyme ; De Voyon ; Auberri ; Berthelot ; Davity ; De Corlieu ; P. Moysson. C'est presque la même liste que O, sauf que Davity est rejeté du premier rang au huitième, et que la pièce de P. de Nancei est remplacée par une *Ode à la louange de Monsieur Delingendes*, signée P. Moysson.

E. — La même liste que B, B^2, D, sauf qu'entre d'Vrfé et Motin vient s'intercaler une pièce : *Au mesme Philene*, par H. Fagot.

Il reste deux feuillets sur les douze qui ont été annoncés. Au recto de l'un (verso en blanc) est le sonnet de De Lingendes adressé *A Elle-Mesme*, c'est-à-dire à la Princesse de Conti. Dans toutes les éditions, il vient à la suite de l'Épitre à Louise de Lorraine. La place qu'il occupe ici, après les vers de P. de Nancei, adressés *Au berger Philene*, ce qui rend inintelligible le : *A Elle Mesme*, est un non sens. Ce n'est peut-être qu'un caprice du brocheur : il faudrait interchanger ce feuillet avec le feuillet, également non chiffré, qui contient les vers de Davity. L'avantage serait de rendre à Honoré d'Vrfé, sur la liste, le rang qu'il est bien plus probable qu'il avait, et, en rejetant beaucoup plus loin Davity, de retrouver de plus près l'ordre suivi par les autres éditions.

Du dernier feuillet, le recto est blanc, le verso offre l'*Extraict du Privilege*.

Il semblera résulter sans doute de l'examen de ces *liminaires* que nous en avons ici une forme distincte de toutes les autres, et qu'il y a lieu de l'attribuer à l'Édition Originale.

5° — Une suite de 165 pages, donnant *Les Changemens de la Bergere Iris*.

C'est également une forme distincte de toutes les autres. Le nombre de pages, à 2 pages près (cette différence s'explique par des inutilisations de versos), est le même que dans A, C, F, c'est-à-dire qu'il y a trois stances à la page pleine. Mais A, C, F, se numérotent par feuillets, tandis que O l'est par pages, ainsi que B, B², D, E. Dans B, B², D, le poëme lui-même tient en 128 ou 127 pages, avec quatre strophes par page normale. Dans E, qui est de plus petit format, il occupe 142 pages.

Ce texte des *Changemens* est manifestement antérieur à tous les autres. Il est d'une orthographe plus archaïque. S'il échappe à certaines améliorations qui ne furent apportées que dans l'édition de Paris 1614 (A), il est également exempt de plusieurs erreurs typographiques communes au groupe A, C, F. Ainsi au Chant IV, le vers 462 :

Alors qu'au suplice il chemine.

deviendra dans A, C, F :

Alors qu'on le meine au suplice.

ce qui supprime la rime avec le vers correspondant (459) :

Ie contrefis meilleure mine.

Au contraire B, B², D, E, gardent la bonne leçon, provenant du Manuscrit, et de l'Édition Originale que ce serait un motif de reconnaître ici.

6° — Le volume de Prosper Blanchemain se termine par quatre feuillets, chiffrés de 93 à 96, contenant les trois pièces *Pour vn Bracelet d'Ambre & de Perles*, *Pour Cloris*, *Stances* (*Belle Armide*), que l'on retrouve dans tout le groupe A, C, F. Les feuillets ont été empruntés à l'édition de Paris, 1623 (F), de même que la page de titre qui a été mentionnée. Ont-ils été mis là pour suppléer à des pages 167-174 occupées par ces mêmes pièces ? Ou n'est-il pas plus probable que l'édition de 1605 ne les connaissait pas ? Elles n'apparaissent parmi l'œuvre de notre poëte, que dans le recueil collectif de Rosset, publié en 1609.

Il y a de fortes probabilités pour que les parties authentiques de ce volume factice, à savoir la Dédicace et le Sonnet à la princesse de Conti, les dix poëmes à la louange, et enfin les *Changemens* ne soient pas autre chose que l'Édition Originale de 1605. Mais en l'absence d'un exemplaire régulier, la prudence commande de faire des réserves. C'est ce qui nous a déterminé à adopter de préférence comme édition type l'édition de Paris 1614 (A), certainement établie, elle aussi, par les soins de l'auteur, non sans noter les variantes que nous procurait celle-ci.

Nous avons été insensiblement amené, dans ce qui précède, à effleurer la question des filiations. On a vu se former peu à peu deux groupes, A, C, F, d'une part, et de l'autre, B, B², D, E.

Le groupe A, C, F, se compose des deux éditions publiées par Toussaint du Bray, en 1614 et en 1618, auxquelles vient se joindre l'édition que Mathurin Hénault procura en 1623, à Paris, sans être couvert par un privilège. L'absence d'Extrait du Privilège est l'unique différence que l'on remarque, par rapport aux deux autres volumes, dans la composition de son livre.

Les caractéristiques communes sont : le numérotage par feuillets ; les pièces liminaires réduites à cinq et toujours dans le même ordre ; à la fin, les trois pièces du recueil de Rosset qui, partout ailleurs, sont remplacées soit par la *Complainte de Leandre* seule, soit par la *Complainte de Leandre* suivie de l'*Elegie pour Ovide*.

Quant au texte, nous avons relevé, en parlant du manuscrit, une mauvaise leçon du vers I, 187, et, en décrivant l'édition présumée originale, une leçon plus défectueuse encore du vers IV, 462, qui toutes deux sont dans A, C, F. S'il faut un exemple de plus, une faute d'impression (*ce iour* pour *seiour*) au vers I, 334 ne se trouve corrigée que dans l'autre groupe B, B², D, E.

On serait tenté de croire que l'édition de Mathurin Hénault 1623 (F), descend de l'édition de 1618 (C), plus directement que de celle de 1614 (A), pour ce fait que le titre en 1623 comme en 1618 porte l'indication : *reueus, corrigez & augmentez par l'Autheur*. Mais cela est loin d'avoir rien d'absolu. Dès 1618, l'auteur, n'existant plus depuis deux ans, ne pouvait plus ni

revoir, ni corriger, ni augmenter. Il faudrait du moins supposer une édition en date de 1615 ou 1616, disparue. La réalité est plus probablement celle-ci : en 1615, le privilège accordé à Toussaint du Bray le 15 octobre 1605 (et qui n'avait d'ailleurs rien empêché) pour « le temps et terme de dix ans entiers, et accomplis », allait expirer ; jour pour jour, le 15 octobre 1615, Du Bray se munit d'un autre privilège, prolongeant ses droits pour dix ans encore, dont on peut lire l'Extrait au dernier feuillet liminaire de 1618. Et il n'est pas invraisemblable que ce ne fut que pour motiver sa nouvelle demande qu'il ajouta au titre cette mention, « reueus, corrigez & augmentez », dont l'Extrait du Privilège se fait un écho fidèle. Et l'édition de 1623 est si peu augmentée qu'il y a une lacune de six stances au Premier Chant.

Le groupe B, B², D, E, où aucune édition ne porte la marque de Toussaint du Bray, se distingue, d'une manière générale, par quatre caractères communs. L'auteur est appelé Delingendes (de Lingendes en A, C, F). La pagination ne compte plus par feuillets, mais bien par pages. Les liminaires ne se réduisent plus à cinq pièces comme dans le groupe A, C, F, mais opèrent une régression vers la liste mieux fournie de O ; à ce que nous venons de noter à ce sujet, il n'y a qu'un détail à ajouter, c'est que la pièce de De Corlieu perd une de ses stances et sa signature. Le quatrième caractère commun est dans le changement déjà indiqué des petits poëmes complétant le volume.

Les exemplaires B, B² et D soulèvent une série de problèmes bibliographiques qui comptent parmi les plus curieux et les plus ardus.

B. (Rouen, Claude Le Vilain, 1614) est un volume d'une composition fort régulière. Après les liminaires, le poëme des *Changemens* occupe les pages 1-128 ; il n'y a là qu'une anomalie à signaler sous ce rapport : entre le Premier Chant et le Second, les pages 23-24 forment un feuillet qui reste blanc, qui peut être enlevé ou maintenu à la fantaisie du relieur ; la pagination saute de 22 à 25. Après le poëme vient la *Complainte de Leandre* (pp. 129-137). — Nous avons signalé l'exemplaire de B qui est à la Bibliothèque Mazarine. La Bibliothèque de la ville de Lyon

en possède un autre, conforme, à ce que nous pouvons en juger d'après une consultation de M. J. Baudrier, l'éminent bibliographe lyonnais, qui a bien voulu examiner rapidement pour nous ce volume.

Mais B², qui est également une édition de Rouen, du même Claude Le Vilain, et portant la même date de 1614, introduit un trouble notable. Cela commence à la page 121. La page 120 contenait, comme les précédentes, quatre stances de six vers séparées les unes des autres par un intervalle. A partir de la page 121 (feuille signée F), les blancs entre les stances sont supprimées ; cela crée un gain de trois vers par page, qui permet de terminer les *Changemens* en haut de la page 127 au lieu de la 128. La *Complainte de Leandre* commence vers le milieu de la page 128 ; la même suppression des intervalles entre les stances, cette fois de quatre vers, fait aboutir la *Complainte* au premier quart de la page 133 (au lieu de la 137) : et, immédiatement, débute l'*Elegie pour Ovide* dont les vers, sans séparation de stances, se poursuivent jusqu'au bas de la page 142ᵉ et dernière.

Il est à remarquer en passant que la hâte de ce remaniement n'a pu aller sans de graves négligences. La pagination se trouble ainsi : 128, 299, 130. A la page 131, le titre courant écrit : LEANDE, au lieu de LEANDRE. Il n'y a pas de titre courant en haut des pages consacrées à l'*Elegie pour Ovide*. A la fin de ce dernier poëme on lit cette signature défigurée : DELINGNDES. La page 142 est numérotée 140.

Quelle explication invoquer de tout ce bouleversement, sinon celle-ci : l'*Elegie pour Ovide* était, non sans raison, l'œuvre la plus admirée de Jean de Lingendes ; l'éditeur s'avisa d'en enrichir son livre. Un nombre quelconque d'exemplaires étaient déjà sortis des presses où, sur la dernière feuille de 24 pages d'impression, 6 pages restaient inutilisées au tirage. On serra, pour faire place à l'*Elegie* ; on serra même trop, dans la rapidité de l'opération, puisque l'on pouvait aussi bien aller jusqu'à 144.

Si la priorité de la forme B n'était pas évidente de soi, on en aurait la preuve dans ce fait que, sur les titres B et B², la *Complainte de Leandre* est bien annoncée, mais que l'*Elegie pour Ovide* ne l'est pas sur le titre B². Si la forme B² était la première, et que l'on eût retranché après coup le poëme final, dans le but

d'établir un meilleur ordre, l'un des deux titres, sinon les deux serait ce qu'est le titre d'une édition que nous n'avons pas portée à la Bibliographie, n'en ayant connaissance que par un catalogue de vente : Les Changemens de la Bergere Iris. A la Princesse de Conti. Diuisez en cinq Chants. Et augmentez de nouveau de la Complainte de Leandre. Ensemble vne Elegie sur l'exil d'Ouide. *A Lyon, Jouxte la copie imprimée à Rouen.* 1618. In-12. — Dans quelle mesure ce volume suit-il les errements de B², de qui il avoue sa filiation ? Il faudrait l'avoir vu pour en juger.

Quant à D, il dérive également de B². Cette édition, ignorée de tous les bibliographes, nous est connue par un exemplaire que M. L. Grégoire, libraire à Moulins, a bien voulu communiquer à M. Madeleine. Le titre, simplifié : Les Changemens de la Bergere Iris. Par I. Delingendes. A Paris, chez Iacques Le Gras. M.DC.XVIII. Auec Priuilege du Roy, — a été fabriqué à la main, d'une écriture professionnelle récente. Le nom du libraire, le lieu, la date, sont-ils bien exacts ? Comment les aurait-on inventés de toutes pièces ? Les Le Gras sont notoires sur les rôles des libraires parisiens de cette époque. Il y a tout lieu de croire que l'on a calqué un titre imprimé, qui s'est trouvé en trop mauvais état pour que le relieur ait cru pouvoir l'utiliser lorsqu'il a splendidement habillé cet exemplaire d'un maroquin lavallière, orné de rinceaux au petit fer et incrusté de pièces bleues et vertes. On a de plus ajouté le titre-frontispice de 1605, mais seulement du tirage moderne dont il a été parlé. Ce titre-frontispice ne suffisait-il pas, si l'on avait le moins du monde agi dans un esprit de fraude ?

D'ailleurs, que Jacques Le Gras soit ou non le véritable éditeur, cela n'a pas une importance absolue, si nous voyons par la suite que D a bien son individualité propre.

Les pages 121-142 de D concordent au plus petit détail près avec les correspondantes de B². — Mais il importe d'examiner ensemble les trois formes B, B², D, afin d'arriver à des conclusions plus exactes.

La typographie, y compris fleurons et lettres ornées fourniraient ici des renseignements décisifs, mais pour les produire il faudrait des fac-similés. Force est donc de se restreindre aux fautes d'impression survenues, corrigées ou reproduites.

Un relevé de cette espèce, exécuté sur le Chant premier, lequel tient toute la première feuille (pages 1-22, les pages 23-24 restant partout en blanc), conduit à cette conviction que cette partie du livre a, comme la dernière feuille, été réimprimée pour le passage de B à B^2 et D. Il serait chimérique de chercher à savoir pourquoi ni comment. Mais le fait est qu'en toute occasion B est d'un côté, quand B^2 et D sont de l'autre. On admettra que, pour éviter d'être fastidieux plus qu'il n'est tolérable, nous ne donnions qu'un ou deux exemples sur dix.

1° Fautes de B, corrigées en B^2-D :

Vers 73 : B. *D'vne main sur son bras prissé* ; — B^2-D. *plissé*
Vers 158 : B. *Vous eussiez toas deux* ; — B^2-D. *tous deux*
Vers 429 : B. *i'en en cognoissance* ; — B^2-D. *i'en eu*
Page 6, titre courant : B. PREMIFR ; — B^2-D. PREMIER

2° Fautes introduites en B^2-D :

Vers 40 : B. *Pourquoy t'en offencerois-tu* ; — B^2-D. *efforcerois*
Vers 159 : B. *Mon malheur, mon mal, mon enuie* ; — B^2-D. *non envie*
Vers 229 : B. *De là ie cognois que mes pleurs* ; — B^2-D. *ie recognois*
Vers 346-347 : B. *Vn si grand renom m'appella, Et mon pere m'enuoya là* ; — B^2-D. *En si grand renom m'appella, Vt mon pere m'enuoya là*
Vers 416 : B. *Par Cilize, ie me trouuay* ; — B^2-D. *Par Ciliz, ie*
Vers 464 : B. *Indigne d'auoir eu cet heur* ; — B^2-D. *d'auoir eut*

La proportion des fautes en B^2 et D est la plus forte, et elles sont plus graves, puisque l'on en voit qui faussent le vers. Ce n'est pas pour indiquer que la réimpression fut une amélioration.

Nous nous laisserons moins entraîner pour la suite. Au surplus, un petit nombre d'observations suffira à établir que, s'il s'agit de toute la partie du milieu du volume, soit quatre feuilles d'impression (pages 25 à 120), la parité cette fois est entre B et B^2, et que D corrige le plus souvent, gâte quelquefois, en tout cas diffère, ce qui ne permet pas qu'on le considère comme une simple répétition de B^2.

1° Fautes de B-B², corrigées en D :

III, 9 : B-B². *Ceint de mille flesthes* ; — D. *flesches*
IV, 89 : B-B². *Et puis sondain* ; — D. *soudain*
IV, 174 : B-B². *Fut par mes souspirs artestée* ; — D. *arrestée*
Page 30, titre courant : B-B². SEC8ND CHANT ; — D. SECOND
Page 77 : B-B². Fin du rroisiesme Chant. — D. troisiesme

2° Fautes introduites en D :

Page 54 et page 60, titre courant : D. TORISIESME CHANT
Page 84 et page 94, titre courant : D. QTATRIESME CHANT

En résumé, l'on entrevoit ceci : Claude Le Vilain, en 1614, imprima à Rouen une édition des *Changemens de la Bergere Iris*, suivis de la *Complainte de Leandre*. Il voulut ensuite joindre à son édition l'*Elegie pour Ovide*, et réimprima à cet effet la dernière feuille de son livre, en la remaniant. Pour une autre raison, qu'il est impossible de pénétrer et sur laquelle on ne saurait faire que de vaines conjectures, il en réimprima également la première feuille.

Quelque temps après, un libraire parisien, Jacques Le Gras, si on le veut bien, se trouva possesseur de ce qui restait du tirage de ces deux feuilles refaites. Pour les utiliser, il réimprima, plutôt avec plus de soin, les feuilles intermédiaires qui lui manquaient. Tout ce trafic ne surprendra pas extrêmement ceux qui connaissent les conditions de la fabrication des livres au XVIe et au XVIIe siècles. Les tirages étaient restreints, le débit l'était plus encore. On reliait peu d'exemplaires à la fois, & avec le temps, il se produisait de ces combinaisons qui nous déconcertent aujourd'hui, et qui font que, sur dix volumes d'une même édition, on n'en rassemble pas toujours cinq ou six qui se ressemblent parfaitement.

Du dernier volume de ce même groupe [1], E, il y aurait peu de choses à dire. Son format plus petit le met forcément à part. L'édition se fit loin de Paris, dans l'officine d'où sortit *le Philandre*, et après la mort de l'auteur.

[1] Un examen des variantes relevées au bas des pages montrera que M est plus proche de B, B², D, E que de A, C, F.

V

Bibliographie des principaux Recueils contenant des vers de Jean de Lingendes

P

Le Parnasse des plvs excellens poetes de ce temps (Recueil de D'Espinelle). *A Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1607 et 1618, in-12. — *A Lyon, chez Barthelemy Ancelin*, 1618, in-12 (Tome II : Le Parnasse des Muses Françoises).

— Le Martyre et la Constance de Thyrsis, Stances. *Thirsis pres d'vn ruisseau* ... (25 stances).

— Cloris se defend contre Dorinde de la mort d'Alcidon dont elle estoit accusée. *Dorinde croiriez vous* ... (27 st.)

— Il permet à sa Dame d'en aimer d'autres que luy pourueu qu'il n'en sçache rien. Stances. *Cognoissant vostre humeur* ... (23 st.)

— Les Vanitez de Floride esprouuant sa puissance sur son miroir. Stances. *Floride ayant les yeux* ... (17 st.)

NR

Novveav Recveil des plvs beavx vers de ce temps (Recueil de De Rosset). *A Paris, chez Toussaint du Bray*, 1609, in-8. — *A Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1609 (Le Nouueau Parnasse).

— Stances. *D'où vient que sans effort* ... (11 st.)

— Pour la naissance de Monsieur le Duc de Rethelois. Stances. *Les portes d'Orient* ... (30 st.)

— Tirsis. *Tirsis pres d'vn ruisseau* ... (29 st.)

— Elegie pour Ouide mise au deuant de ses Metamorph. traduites par M. Renouard. *Ouide, c'est à tort* ... (60 st.)

— Stances. *Cognoissant vostre humeur* ... (24 st.)

— Stances. *O Dieux ! qui vit iamais* ... (9 st.)

— Sonnet Pour Madamoyselle du Mayne. *Toy qui lis dans le cœur* ...

— Pour vn bracelet d'Ambre & de perles. A Elle-mesme. *Si c'est quelque chose certaine* ... (3 st.)

— Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'vne pomme* ... (5 st.)
— Chanson. Pour M. la Vicontesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes* ... (5 st.)
— Sonnet. *Si faut-il se resoudre* ...
— Alcidon parle. *Fillis aupres de cest ormeau* ... (3 st.)
— Stances. *Belle Armide, à quelle raison* (9 st.)
— Cloris se deffent contre Dorinde, de la mort d'Alcidon, dont elle estoit accusée. *Dorinde croiriez vous* ... (28 st.)
— Stances. *Par l'aide de Venus* ... (10 St.)
— Responce au Cartel de Floriodorants, qui soustenoit le Dedain des Dames. *Cheualier de Dedain* ... (5 St.)
— Pour le Balet, des Amoureux vestus de vent. Aux Dames. *Hé! pourquoy nous voyant paroistre* ... (4 St.)
— Pour le Balet, des Dieux Marins. Aux Dames. *L'humeur de nos cœurs inconstans* ... (13 St.)

DP

Les Delices de la poesie françoise ou Recveil des plvs beavx vers de ce temps (Recueil de De Rosset). *A Paris, chez Toussaint du Bray*, 1615, in-8. — ... ou Recueil ..., corrigé de nouueau par ses Autheurs, et augmenté de plusieurs belles & rares pieces non encores imprimées. *A Paris, chez Toussainct du Bray*, 1618. — ... ou Dernier Recueil ... & augmenté d'vne eslite de plusieurs rares pieces ... *A Paris, chez Toussainct du Bray*, 1620 et 1621.

— (Les dix-huit pièces du Recueil précédent (NR), dans le même ordre)

et à la suite :

— Ode A La Reyne. *Grands Arbitres de toutes choses* ... (33 St.)

CS

Le Cabinet Satyrique ou Recveil parfaict des vers picqvans et gaillards de ce temps. Tiré des sieurs de Sygognes, Regnier, Motin, Berthelot, Maynard, et autres des plus signalez Poetes de ce siecle. Derniere edition reueuë, corrigée et de beaucoup augmentée. *A Paris, iouxte la coppie imprimée à Rouen*, 1617.

— Stances. Sur vne ieune Courtisanne. Par le Sieur de Lingendes. *Cognoissant vostre humeur* ...

RS

Recveil des plvs excellans vers satyriques de ce temps. Trouuez dans les Cabinets des Sieurs de Sigognes, Regnier, Motin et autres des plus signalez Poëtes de ce siecle. *A Paris, chez Anthoine Estoc*, 1617.

— Stances. Sur vne ieune Courtisane. Par le sieur de Lingendres. *Cognoissant vostre humeur ...*

CM

Le Cabinet des Mvses ou novveav Recveil des plvs beavx vers de ce temps. *A Rouen, de l'Imprimerie de Dauid du Petit-Val*, 1619, in-8.

— Stances. *Cognoissant vostre humeur ...*

— Stances. *D'où vient que sans effort ...*

— Sur la naissance de monsieur le duc de Retelois. *Les portes d'Orient ...*

— Tirsis. *Tirsis pres d'vn ruisseau ...*

— Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...*

AC

V. Livre d'Airs de Covr, et de differents avthevrs. *A Paris, par Pierre Ballard, Imprimeur de la Musique du Roy*, demeurant rue S. Jean de Beauvais, à l'enseigne du Mont Parnasse, 1623.

— Ballet du Roy. Recit d'Amphyon. *Je suis cét Amphyon ...*

— *Si c'est vn crime que l'aymer ...* (4 St.)

SM

Le Seiovr des Mvses ou la Cresme des bons vers : tirez du meslange & cabinet des sieurs de Ronsard. Du Perron. Aubigny pere & fils. De Malherbe. De Lingendes. Motin. Maynard. Theophile. De Bellan. Et autres bons Autheurs. *A Rouen, chez Daré*, 1624, 1626, 1627, in-8. A Rouen, chez Martin de la Motte, 1627, 1630, in-8.

— Stances. *D'ou vient que sans effort ...*

— Le Tyrsis. *Tyrsis pres d'vn ruisseau ...*

— Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort* ...
— Sonnet. *Toy qui lis dans le cœur* ...
— Stances à sa Syluie. *Cognoissant vostre humeur* ...
— Pour vn bracelet d'ambre & de perles. *Si c'est quelque chose certaine* ...
— Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'vne pomme* ...
— Pour Madame la Vicomtesse d'Ochy. *Amour, quitte tes armes* ...
— Alcidon parle. *Fillis aupres de cet ormeau* ...
— Stances à Armide. *Belle Armide, à quelle raison* ...
— Cloris se defend (&c.) *Dorinde, croiriez vous* ...
— Pour le Ballet des Amoureux vestus de vent. *Hé ! pourquoy nous voyant paroistre* ...
— Pour le Ballet des Dieux Marins. *L'humeur de nos cœurs inconstans* ...

R

Recveil des plvs beavx vers de Messieurs de Malherbe, Racan, Monfuron, Maynard, Bois-Robert, L'Estoille, Lingendes, Touuant, Motin, Mareschal. Et autres des plus fameux Esprits de la Cour. *A Paris, chez Toussainct du Bray*, 1626, 1627, 1630, in-8. — *A Paris, chez Pierre Mettayer*, 1638. — *A Paris, chez Nicolas de la Vigne*, 1642.
— Stances. *D'où vient que sans effort* ...
— Pour la naissance du duc de Retelois. *Les portes d'Orient* ...
— Tirsis. *Tirsis pres d'vn ruisseau* ... (27 St.)
— Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort* ...
— Stances. *Cognoissant vostre humeur* ... (23 St.)
— Sonnet pour Madamoyselle du Mayne. *Toy qui lis dans le cœur* ...
— Pour Cloris. *Vous qui pour le prix d'vne pomme* ...
— Pour Madame la Vicomtesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes* ...
— Stances. *Belle Armide, à quelle raison* ...
— Cloris se defend, &c. *Dorinde, croiriez vous* ...
— Responce au Cartel de Floridorants, &c. *Cheualier de Dedain* ...
— Pour le balet des Dieux Marins. *L'humeur de nos cœurs inconstans* ...

IM

Iardin des Mvses. ou se voyent les Fleurs de plusieurs aggreables poësies, Recueillies de diuers Autheurs tant anciens que modernes. *A Paris, chez Antoine de Sommaville & Augustin Courbé*, 1643, in-12.

— Epigramme, Imitée de l'Autheur de Diane de Montemaior, par de Lingendes. Alcidon parle. *Phylis auprès de cet ormeau ...*

Les dovx Entretiens dv Parnasse ou le Thresor des Esprits de ce temps. *A Paris, chez Claude Tupin*, 1667, in-12.

RPD

Recveil de poësies diverses. Dedié à Monseigneur le Prince de Conty. Par M. de la Fontaine. *A Paris, chez Pierre le Petit*, 1671, 3 v. in-12.

— Elegie pour Ovide. *Ovide, c'est à tort ...*

Novveau Recveil des plvs beavx vers mis en chant. *A Paris, chez Guillaume de Luyne*, 1680, in-8.

— Chanson. *Si c'est vn crime que l'aimer ...*

RB

Recveil des plvs belles pieces des Poetes français tant anciens que modernes. Avec l'histoire de leur Vie. Par l'Autheur des Memoires et Voyage d'Espagne. *A Paris, chez Claude Barbin*, 1692, 5 v. in-12. — *A Amsterdam, chez George Gallet*, 1692.

— Elegie pour Ovide ; Mise au devant de ses Metamorphoses, traduites par M. Renoüard. *Ovide, c'est à tort ...* (60 st.)

(dans la Notice) :

— *Si c'est vn crime de l'aimer ...* (1 st.)

— Stances. *Connoissant vôtre humeur ...* (14 st.)

Annales Poetiqves ou Almanach des Muses depuis l'origine de la poesie françoise. *Paris*, 1778-1788, 40 v.

— Elegie pour Ovide. *Ovide, c'est à tort ...*

— Epigramme imitée par l'Auteur de Diane de Montomajor. *Philis aupres de cet ormeau ...*

— Stances. *D'où vient que sans effort ...* (7 st.)
— Stances. *Vous qui pour le prix d'une pomme ...* (4 st.)
— Stances. *Cognoissant vostre humeur ...* (21 st.)

Poésies Anciennes et Modernes, Pour servir de suite et de supplément aux autres Recueils. *Paris* et *Rouen*, 1781, 2 v. in-12.

— Stances. *Connoissant votre humeur ...* (15 st.)
— Pour Cloris malade. *Vous qui, pour le prix d'une pomme ...*
— Pour la naissance de Monsieur le Duc de Rethelois. *Les portes d'Orient ...* (25 st.)
— Stances. *Tirsis près d'un ruisseau ...* (28 st.)
— Stances. Sur les Metamorphoses d'Ovide, traduites par M. Renouard. (51 st.)
— A Madame la Vicomtesse d'Ochi. *Amour, quitte tes armes ...*
— Chloris se défend, &c. ... *C'est bien injustement ...* (20 st. — En note : *Si c'est un crime de l'aimer ...* 1 st.)
— Stances. *D'où vient que sans effort ...* (7 st.)
— Stances. *Belle Armide, à quelle raison ...* (5 st.)

Ces Recueils collectifs du commencement du XVIIe siècle nous donnent, à côté du poëme pastoral de De Lingendes, toute son œuvre purement lyrique, à laquelle la récolte des liminaires n'ajoutera pas énormément.

Il n'est pas sans intérêt de constater comment cette œuvre lyrique, d'ailleurs prématurément interrompue, s'est formée.

Deux ans après la publication des *Changemens*, Jean de Lingendes contribue, pour quatre pièces, au Recueil de D'Espinelle (P). Il sacrifiera ensuite l'une des quatre, *Les Vanitez de Floride*, que l'on ne verra plus jamais reparaître. On s'explique mal les motifs d'une telle sévérité.

En 1609, l'éditeur du recueil de D'Espinelle, Guillemot, s'associe à Toussaint du Bray, l'éditeur des *Changemens*, pour mettre en vente un nouveau Recueil, dont l'arrangement a été confié cette fois à Fr. de Rosset (NR). Chez Du Bray, De Lingendes est chez lui. Il apporte dix-huit pièces, trois des quatre déjà connues, mais qu'il a renouvelées en les corrigeant et en les augmentant, et quinze nouvelles.

Et voilà son œuvre entièrement constituée. Elle ne s'accroîtra plus, en 1615, dans le second Recueil de De Rosset que d'une *Ode à la Reyne*, à la vérité très importante, dont l'abbé Goujet signale une édition séparée, de format in-octavo, à la date de 1611. Mais, si elle a existé en effet, elle est introuvable.

Les publications collectives qui, après la mort de De Lingendes, se sont succédé jusque vers la fin du dix-huitième siècle, n'ont plus fait que puiser dans cet ensemble telle ou telle série de pièces, tantôt les unes, tantôt les autres, selon le caprice, et sans toujours respecter suffisamment le texte. Il fallait noter cela par le détail, afin de mesurer l'étendue et la durée de la renommée du poëte.

L'œuvre lyrique de De Lingendes est aussi variée qu'il se peut vu son étendue restreinte. Il y atteint à la grande poésie, par exemple dans l'*Elegie pour Ovide.* Il sait trouver des caresses de mots et de sentiments, qui sont délicieuses, et aussi de terribles ironies (ses *Stances à Silvie*) ; et il n'est pas jusqu'à ses vers de Ballet où il ne se montre le plus fin des poëtes de cour.

VI

Bibliographie des Œuvres d'écrivains du temps contenant des vers de Jean de Lingendes

Le Sireine de Messire Honoré d'Vrfé, Gentilhomme de la Chambre du Roy, Capitaine de cinquante hommes d'armes de ses Ordonnances, Conte de Chasteauneuf, & Baron de Chasteaumorand, &c. *A Paris, chez Iean Micard, au Palais, en la gallerie allant à la Chancellerie*, 1604. In-16. [Seul exemplaire connu, Rylands Library, Manchester.]

— Au Berger Sireine. *C'est trop célé les traicts piquans* ...

— Le Berger Philene à Monseigneur d'Vrfé. Stances. *Soucy du Ciel, cœur genereux* ...

Les Bains de Bovrbon Lancy & Larchanbavt de I. Auberi Bourbonnois Docteur en Medecine medecin de Monseigneur le Duc de Montpensier. Au Roy. *Chez Adrian Perier, ruë S. Iacques*, 1604. In-12.

— Stances. *Ainsi (docte Aubery)* ...

— A Monsieur Du Laurans ... Stances. *Vous par qui cet Autheur* ...

Recveil des Œvvres Poetiques de I. Bertaut, Abbé d'Aunay et premier aumosnier de la Royne. Seconde edition augmentée de plus de la moitié outre la precedente impression. *A Paris, pour Lucas Breyel*, 1605, in-12.
— A Monsieur Bertaut. Sur ses Cantiques. Sonet. *Modelle inimitable ...*

Recveil de qvelqves vers amovrevx [de I. Bertaut]. Edition derniere, reueuë & augmentée. *A Paris, par Philippes Patisson*, 1606, in-12.
— A l'autheur de ce recueil. Sonet. *Belle ame, clair miroir ...* Signé : De L'ingendes.

Œvvres du feu sieur de Mont-Gaillard. *A Paris, chez Matthieu Guillemot*, 1606, in-12.
— Sur la mort du sieur de Mont-Gaillard. Sonnet. A son liure. *Ieune Orphelin, ne peux tu pas comprendre ...*
— Tombeau du feu messire Laurens de Galles, Seigneur du Mestrail, Voiron & Viuiers. *Icy du grand Mestrail repose ...*

Tombeav de tres haute, tres illustre et tres vertueuse Princesse Catherine de Rohan, Duchesse de Deux-Ponts. *A Paris, par Iean Ianon, rue du Foin, à l'enseigne de Ianus*, 1609, in-4.
— Pour Madame de Rohan ... Stances. *Ne penses pas triste Amarante ...*

Le Ivgement de Paris [par N. Renoüard]. *A Paris, chez Mathieu Guillemot*, 1610, in-12.
— A l'autheur. *En ouurant ce discours ...*

Les Metamorphoses d'Ovide, traduites en françois, reueuës & ornées de figures, auec XV Discours contenans l'explication historique & morale des Fables, de plus, outre le Iugement de Paris, augmentées de la metamorphose des Abeilles traduite de Virgile, & autres diuers traitez. Par Nicolas Renoüard. *A Paris, chez la veuve Langelier*, 1617, in-fol.
Elegie pour Ouide. *Ouide, c'est à tort ...* (61 St.)

On lira, dans notre édition, toutes ces pièces, qui sont d'inégales valeurs.

Nous avons déjà parlé ci-dessus des liminaires, ignorées jusqu'à nous, du *Sireine* de Messire Honoré d'Urfé.

Le sonnet à Bertaut « Sur ses Cantiques » a été l'occasion d'une bévue bibliographique qu'il importe de relever. A la page LXI de son édition des Œuvres poétiques de Bertaut (Bibliothèque Elzévirienne, 1891), M. Adolphe Chenevière reproduit le sonnet, le signe : Cl. Garnier, et ajoute cette note : « Ce sonnet, non signé dans l'édition de 1620, est de Claude Garnier ; il est signé dans l'édition de 1633 ». Il est signé, mais de quel nom ? M. Chenevière lui-même, quand il examine l'édition de 1633 (p. 528), dit : « le sonnet non signé qui se trouve dans l'édition de 1620 aux pièces liminaires ... est signé *de Lingendes* dans l'édition de 1633 ». Pourquoi dès lors l'attribuer à Garnier ? Sans attendre à 1633, déjà 1605 donnait la véritable signature ; et toute la confusion vient sans doute de ce que là, immédiatement avant l'hommage de De Lingendes, figurait une Ode de Cl. Garnier, Parisien, que M. Chenevière ne reproduit pas, probablement pour la seule raison qu'il s'y est complètement embrouillé. S'il avait étudié avec attention le RECVEIL DES ŒVVRES de 1605, il n'aurait pas non plus fait dire à Jean de Lingendes : « ... ton ame est entrée dans les Cieux ». Notre poëte ne commettait pas de ces fautes de prosodie. D'ailleurs cette mauvaise leçon entraîne plusieurs non-sens.

Nous citons de la traduction des Métamorphoses la plus ancienne édition que nous ayons rencontrée (Arsenal, 2874bis). Mais l'ouvrage avait paru pour la première fois bien antérieurement, puisque, dans le Recueil de De Rosset, 1609, De Lingendes intitule ses vers : « Elegie pour Ouide, *mise* au deuant de ses Metamorph. traduites par M. Renouard ».

VII

QUELQUES POÉSIES IGNORÉES DE JEAN DE LINGENDES

Jusqu'ici l'ensemble de la production littéraire du poëte bourbonnais, telle que l'avaient reconstituée les bibliographes, était incomplet de plusieurs pièces (il en manque sans doute d'autres encore) que nous avons pu retrouver et que nous faisons

connaître pour la première fois dans cette édition. Il a déjà été question des liminaires du *Sireine* d'Honoré d'Urfé. Il nous reste à parler de trois autres pièces.

C'est d'abord, dans son texte complet, la Chanson : *Si c'est un crime que l'aymer* ... De cette délicieuse chanson qui, à elle seule, assura et prolongea la renommée de Jean de Lingendes, on ne connut longtemps que le premier couplet. L'éditeur du Recueil collectif de poésies dit Recueil de Barbin (Paris, 1692), qui en tout ce qui touche notre poëte n'est pas plus avancé que les autres, déclare que « cette chanson plut si fort à Monsieur le Cardinal de Retz qu'il la fit repeter plusieurs fois à Lambert qui la chantoit devant luy ». Il se donne l'air d'être bien informé ; il ne fait cependant que résumer ce qu'en avait dit Gilles Ménage dans son *Anti-Baillet*, ouvrage de polémique publié à Paris en 1688. Baillet[1] avait accusé Ménage d'impiété pour avoir osé dans un de ses madrigaux italiens faire remonter à Dieu la responsabilité première de ses souffrances amoureuses. Ménage se disculpe en invoquant l'exemple de Jean de Lingendes, « homme de beaucoup de vertu et digne parent du Père de Lingendes, Prêtre de la Compagnie de Jésus et de M. de Lingendes, Evêque de Mâcon ».

« Il y a cinquante ou soixante ans, nous dit-il, qu'on chante à Paris et à la Cour, dans les compagnies les plus vertueuses de l'un et de l'autre Sexe, des vers qui disent une chose semblable en termes exprès :

Si c'est un crime de l'aimer ... (*un couplet*)

Le vieux Boisset fit sur ces paroles un air merveilleux : et je me souviens que Lambert le chantant un jour devant le Cardinal de Retz, alors Coadjuteur de Paris, Mr le Cardinal de Retz le lui fit repeter plusieurs fois, ce qu'il n'eust pas fait, s'il eust jugé ces paroles impies. Et je me souviens que Mr le Cardinal de Retz me dit en ce tems-là que ces vers estoient du Poëte de Lingendes. Mr de Charleval m'a depuis confirmé la même chose.»[2]

[1] Dans son ouvrage intitulé : *Jugement des Sçavans*, Paris, Dezallier, 1685-1686, 4 tomes en 9 volumes in-12.

[2] Ménage, *Anti-Baillet*, t. XIV, pp. 20-21 : nous citons d'après l'édition d'Amsterdam, 1725.

Le Recueil de Barbin ne donne, et pour cause, pas un couplet de plus que Ménage. Le couplet unique se perpétua dans la mémoire des hommes pendant deux siècles,[1] et malgré tout, la chanson, dans son intégralité, demeurait ignorée. Prosper Blanchemain, il y a une cinquantaine d'années, pensa enfin la tirer toute entière de l'oubli, et n'y réussit encore qu'aux trois quarts. Le *Nouveau Recueil des plus beaux vers mis en chant* (2e édition, Paris, 1680), où ce prince des bibliophiles prit le texte qu'il publia dans le nº du 1er décembre 1871 du *Bulletin du Bouquiniste*, ne contient que trois stances sur quatre.[2] Une plus heureuse rencontre va nous permettre de faire revivre, au XXe siècle, l'adorable chanson telle qu'elle fut chantée à la cour de Louis XIII, aussi bien qu'à la ville. Complète, et accompagnée de cet « air merveilleux » de Boesset le père qui faisait les délices du Cardinal de Retz, elle se cachait dans un recueil de vers et de musique intitulé *Airs de Cour*, en huit fascicules dont le premier parut en 1615 et le dernier en 1628.[3]

Une autre chanson de De Lingendes a eu moins de chance encore. N'eût été le favorable hasard qu'un chroniqueur du XVIIe siècle nous en conservait le premier hémistiche, ces vers nous auraient assurément échappé : même exhumés, ils étaient voués à retomber aussitôt dans cette pitoyable catégorie qui a pour rubrique : Auteurs Inconnus. C'est Tallemant des Réaux

[1] Une preuve assez curieuse de la popularité de cette chanson est la survivance en plein XVIIIe siècle, des deux vers : *La faute en est aux Dieux* | *Qui la firent si belle*, sous la forme d'un dicton « monostique » dont on fit l'application à Madame Du Barry (voir *Revue Bleue* du 21 février 1914, article de M. Marion). — Et, même pour le XIXe siècle, voici ce qu'on lit dans *Le Corsaire* du 11 janvier 1849 : « *La faute en est aux dieux qui la firent si belle* forme un vers de douze syllabes devenu proverbe. Peu de personnes savent qu'il est formé des deux avant-derniers vers de six syllabes qui terminent le couplet suivant de Lingendes, chansonnier contemporain de Boileau : *Si c'est un crime de l'aimer ...* ». — Lingendes, chansonnier contemporain de Boileau : le rédacteur de cet entrefilet du Corsaire savait beaucoup de choses ! (Communication de M. Madeleine.)

[2] C'est la deuxième stance qui manquait à Prosper Blanchemain.

[3] Voir à la Bibliographie des Recueils contenant des vers de De Lingendes.

qui nous vaut de pouvoir rendre à notre poëte de jolies stances composées par lui pour l'un des ballets royaux de 1609. Le spirituel auteur des *Historiettes* dit en parlant d'Angélique Paulet : « Le Ballet de la Reyne mère ... se dansa en ce temps-là. Elle (Mademoiselle Paulet) y chanta des vers de Lingendes qui commençoient ainsy :

Je suis cet Amphion, &c.

Or, quoy que cela convinst mieux à Arion, elle estoit pourtant sur un dauphin ... »[1]

Partant sur cette piste, nous nous mîmes à la recherche du petit poëme. Par bonheur la tâche ne fut ni longue ni stérile. Les stances se trouvent à la page 2 du cinquième livre de ce recueil d'*Airs de Cour* déjà signalé, et l'éditeur a eu le soin de nous conserver aussi la mélodie, due, comme la plupart de celles de l'époque, au talent de Boesset le père. Seulement la chanson est donnée comme provenant du Ballet du Roy, ce qui ne peut être que la vérité, puisqu'elle ne figure pas dans le *Recueil des vers du Ballet de la Reyne* (A Paris, chez Toussainct du Bray, 1609). Ce petit in-octavo de 11 pages[2] ne contient que trois pièces de vers, dont la dernière est de Malherbe et se lit dans ses œuvres. Les deux autres ne sont pas signées. Aucune, naturellement, ne débute par l'hémistiche que cite Tallemant. Mais la première a pour titre : *Récit de la Naïade portée sur un Dauphin.* Cela soulève une question intéressante. Tallemant aurait-il brouillé dans sa mémoire les souvenirs de deux ballets différents, et le Récit de la Naïade du Ballet de la Reine ne serait-il pas de la même main que les vers du Ballet du Roi ? M. Madeleine, notre devancier encore sur ce terrain, avait déjà été mené à cette pièce par Tallemant et n'hésitait pas à l'attribuer à Jean de Lingendes. Rien toutefois ne marque très expressément qu'elle soit effectivement de lui, sauf, peut-être, cette tournure : *Si c'est quelque chose possible* ... qui se retrouve presque textuellement dans

[1] Tallemant des Réaux, *Historiettes*, édition Monmerqué et Paulin Paris, 1840, t. III, p. 11.

[2] Reproduit dans les *Ballets et Mascarades de la Cour, de Henri III à Louis XIII*, publiés d'après les éditions originales par M. Paul Lacroix, Genève, Gay et fils, 1868-1878, 6 v. in-12.

cet autre de ses vers : *Si c'est quelque chose certaine* ... ; puis aussi la coupe métrique qui lui est chère, qui est celle des *Changemens*, et de plusieurs morceaux de commande analogues, par exemple les stances *Pour le Ballet des Dieux Marins.* Le style, par sa grâce et sa facilité accentue l'air de parenté, et une comparaison minutieuse de tous ces textes de caractère semblable nous conduit finalement à la même conclusion que M. Madeleine. Il n'est que vraisemblable que Jean de Lingendes ait été appelé à fournir au Ballet du Roy le *Récit d'Amphyon* et le *Récit de la Naïade*, émule d'Arion, au Ballet de la Reyne-mère. L'étourderie de Tallemant nous aura donc dotés de deux pièces pour une.

VIII

Sur la présente édition

Le texte des *Changemens* que nous reproduisons est celui de l'édition de Paris, 1614, dont le seul exemplaire connu se trouve au British Museum. Nous avons exposé avec toute la minutie désirable comment l'exemplaire que nous désignons par le sigle O, encore qu'il nous paraisse bien en effet représenter, dans sa majeure partie, l'Édition Originale, ne nous semble pas présenter des garanties de sûreté absolues ; en outre il n'est pas conservé dans un dépôt public, et ne peut par conséquent être consulté à loisir par tous.

L'impression de Paris, 1614 (A), est, selon toutes probabilités, la seconde par ordre chronologique. Elle porte la marque de l'éditeur officiel et « privilégié » de De Lingendes. Elle a été exécutée du vivant de l'auteur, et a été assurément revue par le poëte lui-même.

Chaque fois que le texte est fautif, nous le corrigeons, à l'aide autant que possible, des autres éditions ou du manuscrit de la *Gynégyrie*, en ayant soin toujours d'indiquer la correction en note. Dans les rares occasions où ce secours nous manquait, nous avons fait la rectification qui s'imposait, selon les exigences du sens, de la grammaire ou de la versification, et nous n'avons jamais manqué d'en avertir le lecteur au bas de la page. Seuls quelques détails de ponctuation modifiés, assez rares d'ailleurs,

tels qu'un point d'interrogation substitué au simple point, ou une virgule ajoutée çà et là, n'ont pas, à notre sens, nécessité cette mesure.

Pour les poésies diverses qui forment la seconde partie du volume, nous avons adopté l'ordre suivant :

La pièce intitulée *Les Vanitez de Floride* passe en premier lieu. Elle a paru, pour la seule et unique fois, dans la série de quatre pièces que l'auteur offrit en premier au public. Les trois autres ont passé dans la série des dix-huit pièces de 1609, et elles y figurent avec un bien meilleur texte. Nous les y avons donc maintenues, et nous avons laissé à ce groupe toute son homogénéité. Il se complète par l'*Ode à la Reyne* et la Chanson : *Si c'est vn crime*... En dernier lieu viendront les vers repris aux œuvres de divers écrivains contemporains et compatriotes ou amis de Jean de Lingendes.

Le *Récit d'Amphyon* et le *Récit de la Naïade*, afin de satisfaire à de derniers scrupules seront placés en Appendice, ainsi que la *Complainte de Leandre.* Cette dernière pièce ne s'est introduite que dans les éditions irrégulières et non avouées, toutes exécutées à l'insu et loin des yeux de l'auteur, évidemment sans sa participation. Et puis, elle est si inférieure au reste comme langue, comme style et allure générale, et comme correction prosodique, qu'il est bien permis d'émettre quelques doutes sur son authenticité.

D'autres Appendices contiendront quelques remarques littéraires et historiques ayant trait aux textes publiés, et enfin les vers à la louange de De Lingendes, accompagnés de notes biographiques sur ceux qui les ont écrits.

Je ne terminerai pas sans remercier plusieurs personnes qui ont bien voulu me faciliter ma tâche par leur concours ou par leurs conseils. J'ai une obligation particulière à M. Kastner, professeur de langue et de littérature françaises à l'Université de Manchester : le premier, il m'a conseillé d'entreprendre cet ouvrage et m'a sans cesse encouragé dans mes études. M. Paul Blanchemain, avec une extrême bienveillance, s'est empressé de mettre à ma disposition deux documents de la plus grande importance, et qui m'étaient indispensables : le Manuscrit de *la Gynégyrie* et l'édi-

tion qu'il possède des *Changemens.* Il s'est en outre chargé de collationner ma copie du texte sur le Manuscrit ; et combien cette opération a dû être laborieuse, le nombre des variantes qu'il a relevées le prouve à lui seul.

M. Jacques Madeleine mérite bien ici une place à part. L'intérêt si affectueux qu'il a porté dès le début à mon travail, les indications que sa grande expérience et son érudition sur le sujet traité lui ont permis de me donner à tout instant, enfin le secours qu'il m'a constamment prêté dans la préparation et l'exécution de l'œuvre entreprise, m'ont été d'un prix inestimable. La nécessité de me conformer, étant si loin, au plan des éditions de *Textes Français Modernes* a naturellement entraîné de nombreuses difficultés ; mais, grâce à l'obligeance du Conseil de la Société, grâce aux soins précieux de M. Madeleine et de M. M'Kechnie, l'infatigable Secrétaire de la *Publications Committee* de l'Université de Manchester, voici qu'enfin ce modeste volume aura pu paraître, bien que des circonstances sur lesquelles nous ne pouvions rien en aient retardé quelque peu la publication.

LES CHANGEMENS

DE LA BERGERE IRIS

EXPLICATION DES SIGLES

M = Le Manuscrit de *La Gynégyrie Representée par la Bergere Yris.*

A = *Les Changemens.* Édition de Paris, 1614.

B = *Les Changemens.* Édition de Rouen, 1614.

C = *Les Changemens.* Édition de Paris (T. du Bray), 1618.

D = *Les Changemens.* Édition de Paris (Jacques Le Gras), 1618.

E = *Les Changemens.* Édition de Tournon, 1618.

F = *Les Changemens.* Édition de Paris, 1623.

A TRES-HAVTE ET PVISSANTE, MADAME LOVYSE DE LORRAINE, Princesse de Conty

MADAME,

Puis que c'est la coustume des Escriuains de mettre sur le front de leurs œuures, comme vne sauuegarde contre le Temps, le Nom de quelque illustre Personne, que le sang & le merite recommandent à la Memoire, Ie m'adresse à vne Princesse en qui la perfection se faisant admirer, peut rendre avec raison les Siecles passez enuieux du nostre, & le Ciel ialoux de la Terre. Permettez-moi (MADAME) que ce petit Liure ait la faueur de porter vostre Nom Auguste, qui par vos vertus estant immortel, empeschera par le respect de cette qualité, que les Ans n'ozeront l'attaquer, le voyant paré d'vn tiltre si glorieux : N'ayant toutesfois rien entrepris par presomption, mais seulement afin que ceux qui blasmeront mon ignorance en cet Ouurage loüent mon iugement en l'Election que i'ay faicte de vous le presenter, & par luy l'Ouurier de qui (s'il plaist à vostre Grandeur) vous excuserez les defauts, par le desir qu'il auoit d'estre recogneu,

MADAME,

Vostre tres-humble seruiteur,

I. DE LINGENDES.

2. D, et puissante Dame, Madame — 3. D, Loyse — 12. D, Permettez moy donc, Madame, — 16. F, voyons | F. titre — 26. *Signature :* A, C, F, de Lingendes ; B, D, E, Delingendes

A ELLE-MESME

SONNET

Princesse que du Ciel les Dieux ont faict descendre
Pour monstrer ce qu'ils font, & se faire honorer,
En qui tant de vertus ils ont voulu respandre,
Que sans Idolatrie on vous peut adorer.

Vertus que le penser ne peut mesme comprendre,
Et telles que celuy qui les sçait admirer,
Iuge que sans miracle on ne les peut attendre,
Ny sans outrecuidance aussi les desirer.

Quand on louera ces Ducs tant renommez en France,
De qui vous auez eu le Nom & la Naissance,
Entr'eux par ces vertus vous tiendrez vn beau rang :

Et bien qu'ils soient desia demy-Dieux dans l'Histoire,
On ne peut toutesfois vous loüer de leur sang,
Qu'on ne les loüe encor' bien plus de vostre gloire.

Titre. A elle-mesme, *c'est-à-dire : A la Princesse de Conti.* — 2. D, ce qu'ils sont

EXTRAICT DV PRIVILEGE DV ROY

Par grace & priuilege du Roy, il est permis à Toussainct du Bray, Marchant Libraire Iuré en l'Vniversité de Paris : d'imprimer, ou faire imprimer, vendre & distribuer vn liure intitulé, *Les Changemens de la Bergere Iris*. Sans qu'aucun Imprimeur ou Libraire, de ce Roiaume le puisse imprimer ou faire imprimer sans le consentement dudict du Bray, pendant le temps & terme de dix ans entiers, & accomplis, & ce à peine de cent escus d'amende, applicable moitié aux pauvres, & l'autre audict du Bray, & de tous despens dommages & intherests, & de confiscation des exemplaires : comme plus amplement est declaré audit Priuilege. Donné à Paris ce 15. Octobre 1605.

Par le Roy en son Conseil.

BRIGARD.

5. C, F, *Iris*, reueus, corrigez, & augmentez par l'Autheur, sans... — 13. C, F, Octobre 1615.

LE PREMIER CHANT

DES CHANGEMENS

de la bergere Iris

Beaux Espris qui dedans ces Vers
Lirez de mes malheurs diuers
La vraye & lamentable Histoire,
Ie vous en trace le Discours
Pour estre plaint en mes Amours,
Non pour en tirer de la gloire.

Le vert Laurier qui sert de pris
Au trauail des meilleurs Espris,
N'est pas le prix que ie souhaitte,
Ie desire icy seulement
Le titre de fidelle Amant
Et non celuy de bon Poëte.

Car aussi vous tromperiez-vous
D'attendre vn ouurage bien doux
D'vn pauure Amant que la Nature
Produisit pour le martirer,
Qui ne sçait que bien endurer,
Non bien dire ce qu'il endure.

Titre. M, Premier Poeme | de la Gynegyrie | Representé (*sic*) par la Bergere | Iris. | — 11. M, D, tiltre | A, C, F, fidell'. *Dans* M, B, D, E, *cette forme hétéroclite est remplacée par la forme usuelle* (*que nous adoptons*).

O toy Tyran de mes desirs,
Autheur de tant de desplaisirs
Dont mourant ie sens les attaintes,
Amour mon immortel vainqueur,
Puis que tu fais mourir mon cœur,
Au moins fais-en viure les plaintes.

Ou pour descrire mes douleurs
Fay de l'ancre de tant de pleurs
Pleurs helas ! si pleins d'amertume,
Qu'en trois ans mon œil a versé,
Et des traits dont tu m'as percé
De chacun fais-en vne plume.

Et toy qui me va consumant
Belle cause de mon tourment,
Reçois cet ouurage en memoire
De mon Amour, & permets moy
De chanter ta gloire & ma foy,
Et ma foy pour ta seule gloire.

Que si les vers que i'ay chantez
Ne monstrent toutes tes beautez
Ne crois point que ce soit par haine,
Pourquoy t'en offencerois-tu,
Voyant que de mesme i'ay teu
Plus de la moitié de ma peine ?

Cependant, Iris, s'il te plaist
Tu receuras telle qu'elle est,
Ceste Histoire de mon martire,

20. M, de tous mes desplaisirs — 25. M, Ou pour escripre — 26. M, encre — 31. D, vas — 39. E, pour haine — 41. M, que moy-mesme i'ay teu — 45. A, C, E, F, Cest' Histoire

Et tu me lairras esperer
Que me l'ayant faict endurer
Tu prendras plaisir de le lire.

Dans la Crete vn iour du Printemps
Deux bergers de chaut halletans,
Alloient dans vn bocage sombre,
Et fuyans la chaleur du iour
Qui brusloit les prez d'alentour
Ils menoient leurs troupeaux à l'ombre.

Ils suiuoient vn petit ruisseau,
Qui courtois baignoit de son eau
Les racines de ce bocage,
Bocage qui pour empescher
Que le chaut ne le fist secher
Le tenoit frais sous son ombrage.

Des-ja s'estans mis à couuert
Dessous ce doux ombrage vert,
Dessus l'herbe ils s'alloient estendre,
Quand ils ouyrent vne voix
Qui, foible pour sortir du bois,
Se faisoit sourdement entendre.

Lors à petis pas s'approchans,
Dedans vn buisson se cachans,
Ils virent vn viuant Idole
Tel qu'on despeindroit la Pitié,
Couché sur le sable à moitié
Et moitié sur la mousse molle.

46. E, lerras — 48. M, D, E, de la lire — 51. M, boccage — 60. M, soubz — 63. M, Ilz s'alloyent dessus l'herbe estendre — 72. M, A moytie sur

D'vne main sur son bras plissé
Dont le coude estoit enfoncé
Dans un gazon de mousse verte,
Il soustenoit en se baissant,
Son chef sur son col languissant,
Et tenoit sa face couuerte.

A son habit, bien qu'estranger,
Ils creurent qu'il estoit Berger,
Dont l'Ame estoit d'ennuy touchee,
Car ils voyoient de temps en temps
Dedans l'eau ses pleurs dégouttans,
Sur qui sa teste estoit panchee.

On eut creu que de ce ruisseau
Ses yeux espuisoient toute l'eau
Pour apres en pleurs la respandre,
Si plustost encor on n'eust creu
Que ce ruisseau de pleurs accreu,
Sa source en ces yeux deuoit prendre.

Si tost qu'ils furent pres de luy,
Il se teut, semblant que l'ennuy
Ou la Mort causât son silence,
Car ils ne le creurent viuant
Que par ses souspirs, qui souuent
Leur en donnoient de l'apparence.

Les Zephirs pour ne l'esueiller,
Pensants qu'il voulut sommeiller,
Craintifs retenoient leur haleine,

81. M, ennuitz — 83. M, ses pleurs dedans l'eau dégoutans — 90. M, a ses yeux : D, en ses yeux — 92. M, croyant que l'ennuy — 93. M, causoit — 99. M, leurs halaines

Ou, touchez de ses desplaisirs,
Ils se changeoient en ses souspirs
Pour l'aider à plaindre sa peine.

En fin s'esmouuant en sursaut
Et leuant ses yeux mous en hault
Appellant la mort à son aide,
Helas (dit-il), pauure affligé,
Seray-ie iamais alegé ?
Mon mal-heur est-il sans remede ?

O Dieux ! pourquoy si longuement
Opiniastre en mon tourment
Sur moy vostre ire est-elle eprise ?
Finissez ma vie, ou ma foy,
Et ne permettez que par moy
La Mort en fin s'immortalise.

Permets ô destin importun,
Qu'vn remede aux hommes commun
De ce fier malheur me deliure ;
Ou qu'il ait sans plus m'offencer,
Des æles pour me delaisser,
Ou qu'il n'en ait plus pour me suiure.

A ces mots la voix le laissant,
Vne langueur le saisissant,
Ayant la couleur pasle & perse,

101. M, changeoyent en soupirs (*vers faussé*) — 102. M, ses paines — 103. M, Enfin se mouuant — 104. M, Leuant ses yeux moites en haut — 107. M, E, allégé — 109. M, O Dieu — 110. M, a mon tourment — 111. E, éprinse — 120. M, n'en ayt point

Les yeux à my-clein decouuerts,
Les deux bors de la bouche ouuerts,
126 Il cheut sans force à la renuerse.

Ces Bergers saisis d'vn transport,
Et croyans tous deux qu'il fust mort,
Accoururent sur ceste riue,
Et touchez d'vn semblable ennuy,
Ils ietterent de l'eau sur luy,
132 Rappellans son ame fuitiue.

A ce coup encor' mi-pasmé,
Encor' de langueur assommé
Il ouurit sa lente paupiere
Pour voir qui l'alloit secourant,
Mais pour ce coup son œil mourant
138 Ne peut mesme voir la lumiere.

Et ne pouuant ouurir les yeux,
Pour voir ces bras officieux,
Dont la vie il sembloit reprendre,
Il voulust s'ayder de la vois,
Qui foible encor' pour ceste fois,
144 Son desir ne put faire entendre.

Mais se leuant, ayant repris
La voix, la veue, & ses espris,
Et sentant sa vigueur s'accroistre,
Il tourna ses yeux languissants,
Sur ces deux Bergers gemissants,
150 Mais il ne les peut recognoistre.

124. M, my clin descouuerts — 125. M, Les deux os de la bouche — 140. M, les bras — 141. D, Ou la vie — 144. D, peut — 145. M, s'escleuant — 146. M, et les esprits — 148. M, Il tourne — 149. M, Vers ces deux bergers

Bergers qui m'auez secouru,
Leur dit-il, il a bien paru
Par vostre cruelle assistance
Que vous ne sçauez qui ie suis,
Qu'eussiez vous eu de mes ennuis
Ou point ou plus de cognoissance.

Si deuant qu'estre esuanoui
Vous eussiez tous deux bien oüi
Mon malheur, mon mal, mon enuie,
Et quel suiet i'ay de mourir,
Vous n'eussiez peu me secourir
Qu'en m'aidant de finir ma vie.

Hélas ! c'est bien m'estre ennemis
Que de m'auoir ainsi remis
En vie, ou plustost au supplice,
M'empescher ainsi de mourir
Las ! ce n'est pas me secourir,
C'est me faire vn mauuais office.

Vn Amant est bien consolé
Lors qu'estant ainsi bourrelé
Vn sien ami n'ose pretendre
De venir pour le consoler,
Et moins encor' de lui parler
Du remede qu'il y peut prendre.

Bergers, en mon affliction
Fuiant la consolation
Plus que mon mal mesme inhumaine,

151-186. F, *Ces six stances sont supprimées.* — 154. M, que ie suis — 155. M, ennuitz — 156. M, Ou plus ou point — 160. M, subiet — 162. M, m'aidant a finir — 170. D, ainsi *omis* (*vers faussé*) — 173. M, pour luy parler — 175. B, D, Bergere

Ie fuis les cœurs plains de pitié
Aiant mis vne inimitié
Entre le remede, & ma peine.

Que si ie pensois de l'auoir
De crainte de le receuoir
Ie m'osterois plustost la vie,
Et ie vis, à fin seulement
Que la cause de mon tourment
Par la mort ne me soit rauie.

Que me profite-[t-]il aussi,
Qu'vn amy piteux vienne icy,
Afin qu'vn remede il m'ordonne
En ce mal, dont mon cœur se deult,
Si mon mal luy mesme ne peut
Me permettre d'ouyr personne ?

A tous ces mots tout soucieux,
Il portoit les mains à ses yeux
Moüillez d'vne pluye eternelle,
Et l'on eust dit en son ennuy
Que la douleur parloit par luy,
S'il ne parloit plustost par elle.

Lors Daphnis l'vn de ces Cretois
Poussant en crainte ceste voix,
Cesse (luy dit-il) de destruire

182. M, de la recevoir — 184. M, affin seullement — 186. M, Par la fin ne me — 187. *Nous corrigeons la leçon défectueuse des diverses éditions et de* M. — 190. M, se deut — 194. M, ses mains — 195. M, B, D, Moüillez : A, F *donnent* Moüieez. *Nous corrigeons cette graphie* — 196. D, dit *omis* (*vers faussé*).

Le repos qui peut t'assister,
La douleur ne peut profiter,
Elle qui ne sçait rien que nuire.

Et quelle estrange cruauté,
Pauure estranger, nous eust-ce esté,
Si nous t'eussions veu de la sorte
Sans te prester quelque support,
Dedans nous vray'ment par ta mort,
Quant-&-quant la pitié fut morte.

Et croy pour certain que ce Dieu,
Qui nourry iadis en ce lieu,
Nous recommanda l'hostellage,
De ta vie ayant pris le soin,
Nous a conduits pour ton besoin
Tout à poinct dedans ce bocage.

Ta douleur eust donc souhaité,
Qu'au lieu que nous auons ietté
Sur toy d'vn charitable office
De l'eau puisée en ce ruisseau
Que nous t'eussions fait vn tombeau
Dans le sable où ceste eau se glisse.

De l'eau (dit-il lors à Daphnis,
Ses mots derniers n'estant finis
Renforçant sa foible parole)
C'est donc l'eau qui va m'animant,
Elle est donc ores l'Element
De la passion qui m'affolle.

214. M, soing — 215. M, a conduit pour ton besoing — 216. M, point — 220. M, dans ce ruisseau — 223. E, (dit alors à Daphnis)

De là ie cognois que mes pleurs,
Pleurs qui deuroient de mes douleurs
Epuiser toute la substance,
Au lieu de me faire mourir
Seruent afin de les nourrir
D'aliment propre à leur essance.

De mesme quand à chef baissé
Dedans la mer ie me lançay,
Du plus profond de l'onde amere
L'Amour me ramena sur l'eau,
M'empeschant d'auoir mon tombeau
Dans le sainct berceau de sa mere.

Plaise aux Dieux de te soulager,
Luy dit Damis l'autre Berger,
Et d'estouffer par l'oubliance
De la cause de ton tourment
En toy ce trop vif sentiment,
Ou l'adoucir par l'esperance.

Cest heur nous estant arriué,
Que nous t'ayons ainsi trouué
Pour te rendre ce bon office,
Pour nous rendre cet heur plus doux :
Vis content icy parmy nous,
Et nous te ferons tout seruice.

Mais nous pouuons icy nous seoir
Pendant que la frescheur du soir
Rendra l'ardeur du iour esteinte,

229. B, D, ie recognois (*vers faussé*) — 238. M, L'Amour me renleva — 241. F, Plaisent aux Dieux : M, Plaise au Dieu — 246. M, par espérance — 251. M, Vis icy content — 255. M, Rendra du iour l'ardeur esteinte

Et nous sommes prets d'escouter
S'il te plaist de nous le conter,
Le triste suiet de ta plainte.

Alors ce Pasteur estranger
Demeura long-temps à songer
Comment il pourroit l'entreprendre,
En-fin d'vn maintien plein de dueil,
Ayant sur tous deux ietté l'œil,
En ces mots il se fit entendre.

Quand Dedale eschappa d'icy,
Son filz qui le suiuoit aussi
Moins esleué par son plumage
Qu'il ne l'estoit par son orgueil
Voulant s'approcher du Soleil,
Au milieu de l'air fit naufrage.

Ce pauure Pere en sa douleur
Voulut despeindre ce malheur
Causé par son Filz temeraire,
Mais essayant de le tracer,
Il ne sceut par où commencer,
Ny mesmes ce qu'il vouloit faire.

Ainsi pensant en mesme accés
A mes amours dont le succés
Tout plain de desespoir m'affolle,

257. M, de nous racconter — 258. M, subiet — 260. M, B, D, Demeurant longtemps — 261. M, Comme il le pourrait entreprendre — 262. D, maintien de dueil (*vers faussé*) — 271. M, Le pauvre Pere — 272. M, son malheur — 276. M, D, mesme — 277. M, en mes accéz — 278. M, En mes amours

Ie viens muet, & mes douleurs
Me laissans seulement des pleurs,
M'ostent la voix & la parole.

Car, Bergers, i'aurois bien desir,
Pour vostre enuie & mon plaisir,
Que vous cogneussiez mon martire,
Car comme ce m'est vn tourment
D'endurer muet en aymant,
Ce m'est vn plaisir de le dire.

Vous aprendrez si ie le puis
Par mon discours mes longs ennuits,
Mais ayez mesme patience
Pour m'ouyr, & les escouter,
Que i'en eus pour les suporter,
M'estant perdu par ma constance.

Ces Cretois s'assirent tous deux
Et luy s'assit au milieu d'eux,
Tous trois sur cette mesme riue,
Lors Philene (ainsi fut nommé
Ce Berger d'Amour consommé)
Fit oüir ceste voix plaintiue.

Bergers, vous cognoistrez ce iour
Vn pauure cœur sur qui l'Amour
Donna mille attaintes mortelles,

281. M, Me lassant seullement de pleurs — 282. M, M'ostant — 283. M, i'aurois. *Les éditions portent* auroy. *Nous suivons* M. — 285. M, De vous racconter mon martyre — 286. B, D, torment — 292. M, Pour oüyr a les racconter — 293. M, Que i'ay eu pour les supporter | B, C, D, E, i'en eu — 295. M, Les Cretois — 303. M, Donne

Et vuidant souuent son carquois
Versa plus de traits mille fois
Qu'il n'a de plumes en ses æsles.

Encor' luy suis-ie tant tenu
Qu'on ne m'eut iamais recogneu
Que par l'histoire de ma peine,
Iris l'obiect de mes ennuits,
A bien fait sçauoir qui ie suis
Et combien elle est inhumaine.

Nous soulions tre-tous l'appeller
Du nom d'Iris, qui dedans l'air
Sur vne humide nuë esclose,
Est vn signe qu'il doit pleuuoir,
La cruelle aussi se fit voir
De mes pleurs le signe & la cause.

Et si les Pasteurs plus sçauants
Ont dit quand ils parloient des vents,
Qu'Iris de l'air est leur parente,
Las ! Bergers, ie puis bien aussi
En croire autant de ceste-cy
Tant ie l'ay cogneuë inconstante.

On nomme Iris vn arc aux Cieux,
Mais la mienne merite mieux
Le nom d'arc, qu'elle a fait paroistre
Aux coups qu'en mon cœur elle a fais,
Et mieux que son nom ses effets
En moy vous le feront cognoistre.

305. M, Vers — 306. M, des plumes dans ses aisles — 310. M, Iris obiet de mes ennuys — 311. M, que ie suis — 313. M, E, trestous : B, D, tretous : C, tre-tous — 316. M, doibt — 317. D, le fit voir — 328. M, a fait

Ie suis d'Arcadie, & les flos
Du clair Ladon tiennent enclos
Les prez où mon pere demeure,
Seiour dont l'amour m'a priué
Depuis peu, n'estant arriué
En ce bord que depuis vne heure.

De seize ans mon âge on contoit,
Lors qu'au pres de Pize on ventoit
Pour bon maistre de la Musette,
Et pour bien instruire la voix,
D'arain, qu'vne Nymphe des bois
Du dieu Pan conceut en cachette.

On contoit merueilles de luy,
Et ie croy qu'encor auiourd'huy
Sa gloire par le monde volle,
Vn si grand renom m'appella,
Et mon pere m'enuoya-là,
Pour apprendre en si bonne escolle.

Par l'amour ie fus arresté
Si tost qu'vn peu i'eu frequenté
Les Bergeres de ce vilage,
Ie n'estois qu'vn pauure Berger,
Mais pourtant pouuois-ie engager
En l'Amour le cœur plus sauuage.

332. M, L'Adon — 334. *Nous corrigeons la leçon de* A, F, ce iour, *d'après* M, B, D, E. — 341. M, Damin, qu'vne : D, E, Darain — 342. M, Conceut du Dieu Pan en — 343. M, D, merueille : B, meruelle — 351. A, C, E, F, Bergers. *Nous corrigeons avec* B, D. — 352. M, Ie n'estois qu'vn simple berger : B, C, E, estois : D, estoi : A, estoii. *C'est la première forme que nous adoptons.* — 354. M, En amour

Car l'Amour qui me conduisoit
Et mes desirs fauorisoit
Dans mes yeux sembloit tousiours estre,
Me comblant à lors de cest heur,
Que par le nom de seruiteur
I'acqueroy le pouuoir de Maistre.

Au vent de mes premiers soupirs
Ie remplissoy de doux desirs
Le cœur des plus froides Bergeres,
Qui me voyoient apres manquer
A mes sermens, & suffoquer
Sans peine mes flames legeres.

I'en aimoy qui m'aimoient aussi,
Et qui receuoient à mercy
La douce langueur de mon âme,
Et trouvans belle cette ardeur,
Estimoient leur estre vn grand heur,
De brusler en la mesme flame.

Heureux en Amours si plaisants
Ie coulay le cours de trois ans,
Qui fut le terme de l'absance
Qui me detint hors de nos bois,
Où me rappella mainte-fois
Celuy qui me donna naissance.

A ce fascheux commandement
Meilleur fils que fidelle Amant,
Las ! non pas sans prendre querelle

356. M, mes désirs touiours guidoit — 357. M, souloit tousiours estre — 361. M, Aux vents — 362. M, Ie remplissois de doux désir — 363. M, Les cœurs — 370. M, treuuant — 371. M, vn bon heur — 372. M, dans la mesme — 374. M, I'escoulay — 376. M, Qui me retint — 377. A, F, r'appela : D, r'apella — 379. M, commencement

Contre ma foy, ie dis adieu
A Lisis, qui seule en ce lieu
En fin m'eust peu rendre fidelle.

Mais résolu de la quitter
L'ennuy que ie pris d'absenter
L'œil d'vne si chere maistresse,
Me mit en fieure, dont le cours
Retournant de trois en trois iours
Me detint sept mois en tristesse.

Si tost que ie fus de retour
Cilise Nymphe en qui l'Amour
Estoit vn vainqueur redoutable,
Me vit souuent en diuers lieux,
Et voulut en fin que ses yeux
De leurs feus me creussent capable.

Ses cheueux cendrés & bien longs
Ondoyoient iusqu'à ses talons,
Beaux cheueux qui cachoient la cendre
Dont ses yeux recelloient les feux,
Beau poil qui montroit dans quels neux
Amour peut les ames surprendre.

Son teint en quelque lieu vermeil
Estoit ailleurs aux lis pareil,
Qui me la fist treuuer si belle,

383. M, l'Iris — 384. M, Cent fois m'eust peu — 385. M, resoulu — 388. M, fiebure — 390. M, destint — 398. B, D, Ondoyent — 401. M, quelz neudz : B, D, nœus — 405. *Tous les imprimés donnent* Qui me la firent voir si belle. *Nous adoptons la leçon de* M, *qui nous semble préférable.*

Que mon œil sur elle arresté
Consentit que ma liberté
Sans regret se perdît pour elle.

Mais n'ayant pas pres-qu'à moitié
De ce qu'il falloit d'amitié,
Lisis s'en estant emparee :
En ses mains pourtant ie remis
Voyant ces beaux yeux m'estre amis,
La part qui m'estoit demeuree.

Or auant qu'estre captiué
Par Cilize ie me trouuay
Dans vn bal en nostre vilage,
Où ceste Iris à l'impourueu,
Sans me cognoistre m'ayant veu
Coniura des lors mon seruage.

Iris ayant l'œil dessus moy,
Elle y trouua ie ne sçay quoy,
Où l'Amour se faisoit paroistre,
Qui ce pendant malicieux
M'auoit tant aueuglé les yeux
Que ie ne l'ai peu recognoistre.

Depuis il me l'a trop fait voir,
Mais pour vous faire icy sçauoir
(Comme apres i'en eu cognoissance)
Et son âge, & quelle elle estoit,
Quinze ans alors elle contoit,
Depuis le iour de sa naissance.

408. M, se perdroit — 411. M, L'Isis — 413. M, D, Voyant ses beaux — 417. M, En vn bal de nostre village — 426. M, Que ie ne le pouvois cognoistre. *Nous corrigeons la leçon défectueuse des diverses éditions :* ie ne l'a peu — 430. M, Et son aage auquel elle estoit

Son port, son geste, & son discours
Tous mignards auoient mille amours,
Sa face estoit mignonne, & telle
Que l'auoit, ou deuoit auoir
La Nymphe qui peut esmouuoir
438 Phœbus de courir apres elle.

Sur son teint blanc & vermeillet
Naissoit le lis blanc & l'œillet,
Sa bouche de Cinabre peinte
Estoit telle, qu'en sa saison
Vne rose en comparaison
444 Sembloit toute pasle & deteinte.

Ses cheueux en cordons noüez,
Ou libres en l'air en-ioüez,
Des ames les chesnons aimables,
Comme si Midas autrefois
Les eut etrains entre ses doits,
450 A du fil d'or estoient semblables.

Dans les prez elle se plaisoit,
Et fort peu souuent conduisoit
Des troupeaux hors de son vilage,
Non que ses iours fussent oisifs,
Car tousiours ses doigts inuentifs
456 Faisoient quelque gentil ouurage.

En ce temps son cœur fut attaint
D'vn regret qui ternit son teint,
Aymant Licaste, qui par quinte

433. M, Son poil, son geste, son discours — 436. M, Que l'amour on diroit auoir — 439. M, teinte — 444. M, Etoit toutte pasle et desteinte — 446. M, enuoyez — 448. D, Maidas — 453. M, Les troupeaux — 455. B, D, dois — 459. M, L'Icaste

La quitta, luy manquant de foy,
Et se retirant de sa loy
Fit vne maistresse à Corinte.

Cruel & plus ingrat Pasteur,
Indigne d'auoir eu cet heur
Que d'estre aymé de ma Bergere,
Ingrat & plus cruel Berger
Qui d'Iris voulut s'estranger,
Et mesme pour vne estrangere.

Cependant elle recherchoit,
Par le desir qui la touchoit
De pouuoir m'atirer vers elle,
S'asseurant qu'en parlant à moy,
Elle auroit des charmes en soy
Qui me la feroient trouuer belle.

Cinq mois se passerent ainsi,
Qu'Iris en ce poignant soucy
Qu'elle faisait souuent paroistre,
Me recherchoit pour son amant,
Et mon heureux aueuglement
M'empeschoit de le recognoistre.

Mais l'Amour luy faisant sçauoir
Que d'ordinaire i'alloy voir
Au matin ma chere Cilize,
Elle la vint voir vn matin,
Mais c'estoit seulement afin
Qu'elle luy fist lascher sa prise.

460. M, luy manqua de foy — 474. M, treuuer — 475. M, Six mois — 481. B, D, E, luy faisoit sçauoir — 482. M, i'allois — 486. M, De lui faire lascher

Lors le cruel qui cogneut bien
Que plus il ne luy restoit rien,
Pour me rendre tout miserable,
Dessilla mon aueuglement,
Et me fit voir trop clairement
Iris à mon dam trop aymable.

A ces mots delaissant le cours
De son lamentable discours,
Comme en voulant reprendre halaine
Il se teut ce pauure Berger,
Triste & müet, semblant songer
Moins à son discours qu'à sa peine.

Fin du premier Chant.

488. M, il ne me restoit rien — 495. M, Comme voulant — 497. M, sembloit songer

LE SECOND CHANT

DES CHANGEMENS

de la bergere Iris

Mais ayant tout à coup repris
Auec son discours ses espris,
Afin donc (dit-il) de poursuyure,
Tout aussi-tost que ie la vy,
A moy mesme ie fus rauy,
Et dés lors ie cessay de viure.

Bons Dieux, que vis-ie en la voyant ?
Ie vis vn esclair flamboyant
Lancé de ses viues prunelles,
Vn trait où l'amour animé
Luy-mesme s'estoit enfermé,
L'ayant empenné de ses æsles.

Ie vis sa bouche, où les œillets
Semez sur les bords vermeillets
Y semblent fleurir pour sou-rire,
M'aduertir par vn doux souris
Que l'amour tenoit en Iris
Les delices de son Empire.

Titre. M, Second Poeme | De La Gynegyrie | Representé par la Bergere | Iris. | — 9. B, D, de ces viues — 12. E, L'ayant emprunté de — 15. M, Y sembloyent fleurir pour sousrire

Alors ie m'escriay soudain,
Auec vn genereux desdain,
Beautez qui d'vne vaine flame
Auez dans moy l'amour couué,
Puis que ce Soleil est leué,
Vous n'estes qu'vne ombre en mon ame.

Vos flames, ô foibles beautez,
Sembloient ces petites clartez,
Qui rendent l'Aurore vn peu claire,
Signe que bien-tost vn Soleil
Deuoit faire, entrant par mon œil,
En mon cœur sa Sphere ordinaire.

Doncques Amour, puis que tu veux
Que ie face offre de mes vœux
A ma nouuelle vainqueresse,
Fay que tant de souspirs perdus
Pour Lisis, me soient tous rendus,
Et qu'Iris seule en soit maistresse.

Et fay s'il te plaist, qu'vn autre œil,
Fut-il plus beau que le Soleil,
Iamais n'émeuue ma constance,
Mais las ! que dis-ie iniurieux ?
Iris a seule ces beaux yeux
Qui tous seuls ont ceste puissance.

Beauté, princesse de mon cœur,
Par qui l'amour est mon vainqueur,
Si ie merite de la peine

19. D, Mais ie m'escriay (*vers faussé*) — 24. A, qu'vn' — 26. D, se petites — 29. M, dans mon — 32. M, fasse — 37. M, Et faitz

Pour punir ma temerité,
Au moins que ma fidelité
Te rende à mes vœux plus humaine.

Et fay paroistre en m'acceptant
Que tes beaux yeux que i'ayme tant
N'ont que des desdains pour les ames
Qui ne meritent pas d'aymer,
Et qu'ils ne veulent qu'allumer
Les cœurs capables de leurs flames.

Capables, mais las ! ô beaux yeux,
Qui pourroit sinon l'vn des Dieux
Meriter ces feux fauorables,
Et ces heureux embrazemens,
Que ceux que tes yeux enflammans
En veulent seuls rendre capables ?

Or ainsi i'alloy meditant,
Tout pensif en moy m'atristant,
Non que ie manquasse de zele,
De courir par elle au trespas,
Mais bien de ne meriter pas
D'endurer vne mort si belle.

Iris, à qui l'Amour vainqueur
Auoit ià tout ouuert mon cœur,
Cogneut en mon ame agitée
Qu'ainsi ie l'allois inuoquant,
Et se resioüit quant-&-quant
De la voir pour elle arrestée.

49. M, et faits : D, fait — 56. *Les éditions donnent* Que pourroit. *Nous corrigeons.* — 61. F, allois — 64. B, D, pour elle — 68. M, Cogneust — 70. M, inuocant

Helas ! luy dis-ie incontinent,
Vous cognoissez bien maintenant
Qu'Amour sous vostre ioug m'entraine.
Mais chere Iris, mon doux plaisir,
Voyez aussi bien mon desir,
Et mon amour comme ma peine.

Car en fin ie ne puis celer
Que vos beaux yeux me font brusler,
Et que ie ne suis à nulle autre,
Aussi par mon triste maintien,
Monstrant que ie ne suis plus mien,
Vous voyez bien que ie suis vostre.

Helas ! le voudrais-ie nier,
Que ie suis vostre prisonnier,
Que ie veux viure en ce seruage,
Fust-il tout remply de rigueur,
Et que ie n'ayme plus mon cœur,
Qu'à cause qu'il a ce courage ?

Bien que i'aye autres-fois aymé
Des Nymphes qui m'ont enflammé,
Et dont l'ardeur me sembloit belle :
Si bruslé de vos yeux plus doux
Ie les quitte auiourd'huy pour vous
Ne m'estimez pas infidele.

Obligez seulement ma foy
De vous resouuenir de moy,
Et d'estre à mes feux pitoyable,

79. M, ie ne peux — 80. M, ieux — 81. A, F, ne *omis. Nous corrigeons avec* M, B, C, E. | M, en nulle autre : D, à nul autre — 83. M, plus rien — 87. A, *faute d'impression :* se seruage : B, D, en seruage (*vers faussé*) : E, en dur seruage — 89. A, F, ie n'aye plus. *Nous corrigeons avec* M, B C, D, E.

Croyant que mon plus grand tourment
Ne m'est qu'vn doux contentement,
Pourueu qu'il vous soit agreable.

Respondez donc à mes desirs,
Pour qui mes fideles souspirs
Et mes feux vous semblent semondre,
L'Amour que ie vous viens offrir,
Ma belle Iris, ne peut souffrir
Que vous m'oyez sans me respondre.

Mon Pasteur (me dit lors Iris
Ouurant ses léures d'vn sous-ris)
Ie ne suis pas si mal aprise
De vous dénier d'estre mien :
Oüy, Philene, ie le veux bien,
Si de moy vostre ame est esprise.

Mais ie crains qu'vn galant berger
Tel que vous ne vueille engager
A si peu de chose sa gloire,
Et c'est assez qu'en m'abusant
Vous me trompiez en le disant
Sans que ie me trompe à le croire.

Ie le veux bien croire pourtant,
Et qu'encor vous serez constant,
Non tant par ce que vous le dites
Que par mon amour immortel,
Ma foy vous pouuant rendre tel
Que m'ont peu rendre vos merites.

103. M, Respondés — 106. M, ie vous veus offrir — 111. M, apprise — 112. M, desnier : F, d'énier

Si ie vous pouuoy refuser,
Ou d'vne feinte déguiser
Le feu que ie sens dans mon ame,
I'essairois de le couurir mieux,
Mais puis qu'il me vient de vos yeux
Ie veux bien monstrer qu'il m'enflame.

Aussi vous dis-ie librement,
Que mon cœur de vous s'enflamant
Vous confesse ce qu'il desire,
Et que si vous auez du mal,
Que ie veux par vn sort égal
Auoir ma part en ce martyre.

Mais vne peur me vient saisir,
Qu'en vous descouurant mon desir
Vous ne desdaignez vostre prise,
Et i'ay d'ailleurs vne autre peur
Que de vous appeler trompeur,
Ce soit me monstrer mal-aprise.

I'eusse bien par vne froideur,
Dissimulé ma vraye ardeur,
(Façon à mon sexe ordinaire)
S'il seruoit de dissimuler,
S'il seruoit rien de tant celer
Ce qu'Amour m'eust contraint de faire.

Douter de ma captiuité,
(Luy dis-ie alors tout transporté)
Iugez Iris quelle est ma playe,

127. M, pouvois — 149. M, S'il seruoit de tant receler — 151, M,
Doubter — 153. M, la playe

Dont vostre bel œil est autheur,
Croyant que pour estre menteur,
En moy ma blesseure est trop vraye.

Et vray'ment vous la voyez bien,
En feignant de n'en scauoir rien,
Croyez vostre œil mon aduersaire,
Pour sçauoir quel est mon ennuy,
Et regardez mon mal par luy
Que par luy vous auez sceu faire.

Que si mon mal vous enduriez,
Mais, mauuaise, vous vous riez
De voir la douleur qui me touche,
Disant ces mots en me baissant,
Et sa belle main saisissant,
Ie pris vn baiser de sa bouche.

Doux baiser, le plus doux vray'ment
Que iamais receut vn amant,
Iugez de sa douceur extreme,
Et de quelle sorte il me pleut,
Puis que ceste bouche qui l'eut
Ne le peut pas dire elle mesme.

Doux baiser si doux en effet
Que le plaisir en fut parfait,
Car l'amour qui me le fit prendre,
Iris y semblant incliner,
Luy-mesme me le fit donner,
Et luy-mesme me le fit rendre.

156. M, la blessure — 163. M, endurez — 166. M, baisant — 169. M, Baiser le plus doux vrayement — 177. A, F, la fit prendre. *Nous corrigeons d'après* M, B, C, D, E.

Mon esprit se vint rendre alors,
Enchanté sur ces rouges bors,
Ma vie en ceste douce enuie
Pour ma passion appaiser,
N'estant plus pour tout qu'vn baiser,
Mais vn baiser qui fut ma vie.

Ainsi par ce baiser rendu,
Ayant dans sa bouche perdu
Mon ame en ces douceurs charmee,
Ie perdis la memoire aussi
De n'auoir iamais plus soucy
De chose auparauant aymee.

Dés-lors nos amours s'auançoient,
Et nos desirs se cherissoient,
I'estois en toute sa pensee
Ainsi qu'elle estoit en mon cœur,
De moy son œil estoit vainqueur,
Du mien son ame estoit blessee.

I'estois l'obiect de ses desirs,
Elle l'estoit de mes soupirs,
Elle me croyoit bien fidelle,
I'esperoy beaucoup de sa foy,
Ses yeux estoient tousiours sur moy,
Comme mes pensers auec elle.

Nous fusmes ainsi quelque temps
Autant amoureux que contens
Bruslans d'vne flame si chere,

182. B, E, bords : D, ses rouges bords — 186. M, fust — 191. A *porte* i'amais — 204. E, pansers

Que si nous absentions vn peu
La douce chaleur de ce feu
Ce nous estoit vne misere.

Nostre amour n'estoit qu'vn desir,
Ce desir qu'vn mesme plaisir,
Nos yeux en leurs viues semonces
S'annonçoyent entr'eux nos amours,
Et s'ils commançoient le discours
Nos baisers faisoient les responses.

Mais l'Enuie à l'œil de trauers
Mit en fin cet heur à l'enuers,
Faisant croire, helas ! faisant croire
A ma credule Iris de moy,
Que ie me vantois de sa foy
Et que i'en faisois ma victoire.

C'est le premier coup de mon mal,
Qui fut vn presage fatal
Du trait dont mon ame est attainte,
Heureux cent fois si dés ce iour
Voyant si foible son amour
I'eusse en mon cœur ma flame etainte.

Las ! pauuret sans en rien sçauoir
Estant sorty pour l'aller voir,
Lors que ie fus en sa presence,
Ie vis vn orage assemblé
Dessus son visage troublé
S'éclater sur mon innocence.

209. C, ce *omis* (*vers faussé*) — 218. C, cet heure : F, cete heure — 228. M, sa flame

Voyant ce mal se renforcer
Mille traits me vindrent percer,
Qui de mille coups m'entr'ouurirent :
Et pour ne voir ce prompt courroux
Dedans ses yeux iadis si doux,
De larmes les miens se couurirent.

Par cet accident éploré,
Solitaire, triste, égaré,
Ie fuyois son œil si seuere,
Qui n'auoit en ces dous attraits
Lancé pour l'Amour tant de traits,
Qu'il en lançoit pour la colere.

Quels coups sentis-ie ! en ce malheur
Ces viues pointes de douleur
Me poursuiuoient à toute outrance,
Et bien qu'en cest ennuy pressant
Ie me creusse bien innocent,
I'en accusois mon innocence.

En fin Iris ayant cogneu
Que tout ce mal estoit venu
Par vn traistre coup de l'Enuie,
Elle se repantit soudain
D'auoir par vn si pront desdain
Changé le bon heur de ma vie.

Elle cogneut que d'vn peché
Dont ie n'estois pas entaché
I'auois fait trop de penitence,

241. E, Pour cet accident — 246. M, cholère — 257. M, promp — 258. F, Chanté le bon-heur — 260. M, Don

De ses graces estant démis,
Non tant par vn meffait commis,
Que par l'enuie, & sa creance.

Ses yeux dechargez de courroux
N'eurent iamais d'attraits si doux
Ny le regard si fauorable,
Et son front d'amour radoucy
Monstroit en requerant mercy
Que sa creance estoit coupable.

Ma belle credule, hé pourquoy
Auez-vous douté de ma foy !
(Luy dis-ie estant allé chez elle :)
Le tourment que i'ay peu porter
Sans mon cryme, & sans vous quitter
Monstre combien ie suis fidelle.

Iris me respond, mon Berger,
I'ay vrayment creu trop de leger,
Mais que plus il ne t'en souuienne,
Sur moy ce trait a reiailly
Si contre ta foy i'ay failli
I'ay plus failly contre la mienne.

I'ay honte de te confesser
D'auoir peu ce defaut penser
D'vne ame où tant d'amour habite,
I'en ay toutesfois bien douté,
Me sçachant de peu de beauté
Pour vn cœur de tant de merite.

264. M, et la croyance — 268. A, C, E, F, r'adoucy : M, B, D, radoucy — 269. M, en me criant mercy — 270. M, croyance | M, coulpable — 278. M, Vrayment i'ai creu trop — 280. A *porte* reially — 281. M, fally, *et* 282 — 286. M, doubté

Sur ces propos en sou-riant
Voyant qu'elle m'alloit priant
De n'auoir plus ceste croyance,
Ie pris vn baiser, luy disant
Par vn souspir en la baisant,
Ie punis ainsi vostre offence.

A ce coup nos cœurs r'assemblez
R'allumerent leurs feus troublez,
N'ayant plus crainte de l'enuie
Qui nous brassoit vn autre tour,
Et lors nous viuions tant d'amour,
Qu'Amour seul estoit nostre vie.

Quel heur plus grand auroient les dieux
Que de iouyr de deux beaux yeus,
Beaux yeus qui m'estoient si propices,
De voir, dis-ie, ses yeus si doux
Entr'eus mesmes estre ialoux
De me monstrer plus de blandices ?

Quel heur plus grand peut-on auoir,
Quel plus grand aise que de voir
Ses beaux yeus n'estandre leurs flames
Que sur moy dont ils firent chois,
Ses yeus capables toutesfois
De regner sur toutes les ames ?

Mais durant le contentement
Que ie receuois en l'aimant,
Sa Mere trop bonne parante,

289. M, sousriant : E, sous-riant — 296. M, troblés — 298. M, tou — 301. M, Quel plus grand heur — 302. M, de ces beaux ieux — 30 M, De voir mesme ses ieux — 306. M, Qui me feroyent plus — 31 B, D, en l'Amant : E, amant

Voulut aller voir ses Parens,
Qui pour lors estoient demeurants
Sur les derniers bords d'Erimante.

Quand Venus enfanta l'Amour,
Le destin qui comme en plain iour
Voit en soy les choses futures,
Enuia ce bon-heur sur nous,
Sçachant combien d'vn Dieu si doux
Douces en seroient les pointures.

Il empluma mille malheurs,
Petits Demons de nos douleurs,
Qu'il luy donna pour son escorte.
Les premiers & les plus soudains
Sont les rigueurs & les desdains,
Et les soubçons de toute sorte ;

Le desespoir tousiours transi,
La peur tramblante, & le soucy
Percé de pointes éternelles.
L'inconstance les va suyuant,
Qui legere donne à tout vent
Son corps qui n'a rien que des esles ;

L'Enuie au visage blesmy,
Dont l'œil n'est iamais endormy,
Auec sa sœur la Deffiance,
Malheur entr'eux fort inhumain
Et qui tient tousiours par la main
L'Ingratitude, ou l'Oubliance.

318. M, E, bors — 327. A, F, Qui luy donna. *Nous corrigeons avec* B, D. — 340. A *donne* Mal'heur | M, entre tous inhumain

Oubliance qu'on craint tousiours
Entre les plus seures Amours,
Tant elle est de courte memoire,
Qui bien souuent cessant de voir,
Ne peut en mesme instant sçauoir
348 Ce qu'auant elle a voulu croire.

Et d'autant que i'apris vn iour
Que l'Absence contre l'Amour
Acoucha de ceste Megere,
Voyant mon Iris s'absenter
Ce soupçon me fit redouter
354 Ceste fille par ceste mere.

Aussi quand ie sceu son depart,
Mon cœur percé de part en part
Perdit sa premiere constance,
Qui ferme à tout autre accident
Deuint toute foible entendant
360 Le rigoureux nom de l'Absence.

I'allay donc pour luy dire Adieu
La trouuer en ce mesme lieu,
Qu'encor' mon Paradis i'appelle,
Et pour la suiure auec ma foy,
Ie pris auant congé de moy
366 Pour ne prendre point congé d'elle.

Mon cœur (luy dis-ie), mon soucy,
Iris, ie viens exprés icy,
Afin de mourir à ceste heure,

344. M, ieunes amours — 345. E, contre memoire — 349. A *porte* dautant — 355. M, ie sents son despart — 364. M, de ma foy

Et si tu me veux contenter,
Au moins auant que me quitter,
Permets qu'en ton giron ie meure.

Et que regardant ton bel œil,
Qui comme vn rayonneus Soleil
A mis dans mon cœur tant de flame,
Ie finisse en le regardant,
Et par mes regards luy rendant
Ses doux feux qui sont ma seule ame.

Et quoy, tu t'en vas donc, mon cœur !
(Dis-ie tout pasmé de langueur)
As-tu de ma mort tant d'enuie,
Qu'ainsi tu vueilles t'absanter,
Car c'est mourir que te quitter,
Si mourir c'est quitter la vie ?

Ie me teu, puis recommençant
Ie luy dis, tu vas doncq laissant
Ce qui laissé ne pourra viure ?
Ou si ie vis en cét esmoy,
Mon cœur viura tout seul de moy
Viuant du bon heur de te suiure.

Iris qui d'ailleurs s'efforçoit
De dire ce qu'elle pensoit,
N'eut iamais pouuoir de le faire,
Sentant sa bouche se coler,
Monstrant qu'en ne pouuant parler
Sa douleur ne se pouuoit taire.

371. M, avant que me laisser — 374. M, rayonnant soleil — 375. M, en mon cœur tant de flammes — 376. M, en les regardant — 385. M, teus — 393. M, de ce faire

Alors nos soupirs, & nos pleurs,
Exprimerent mieux nos douleurs
Quand nostre voix n'y peut suffire :
Mais ie tais icy ces ennuis,
Et vrayment en ceux où ie suis
Ie ne pourrois vous les redire.

Nous eusmes bien d'autres discours
Ordinaires en nos amours,
Et nous fismes les mesmes plaintes
Que l'absence entend proferer
Alors qu'elle fait separer
Deux ames par l'Amour estraintes.

L'ayant donc conduitte au vaisseau
Qui deuoit l'emporter sur l'eau,
Ie voulus d'elle congé prendre,
Mais tel dueil me vint assoupir,
Que ma bouche n'eut qu'vn souspir
Qu'à grand peine elle peut entendre.

Mais ce soupir eut ce pouuoir
De luy faire à demy sçauoir
Le vif excés de mon martyre,
Puis d'vn baiser qu'elle receut
Apres ce souspir, elle sceut,
Ce qu'vn souspir seul n'eust peu dire.

Apres cest ennuieux Congé,
Ie m'en retournay tout changé,
Si foible, si triste, & si blesme,

400. M, ie taits icy nos ennuis — 401. M, Car vrayment — 402. M, Ie ne sçaurois — 405. D, Et tous fismes — 406. M, Qu'en l'absence on peut proferer — 407. M, faid — 408. M, pour l'amour — 415. M, le pouvoir — 420. M, seul ne peut dire — 422. B, D, retourne si changé — 423. M, si triste, si blesme

Et de mes esprits si perclus,
Que ie croyois n'estre rien plus
Qu'vne vaine ombre de moy-mesme.

Que l'Absance est vn grand tourment
A l'ame d'vn fidelle Amant,
Qu'vn bel œil détient asseruie
Dessous l'Empire de ses loix !
Ie l'estime pire cent fois
Que la mort n'est mesme à la vie.

L'Amant qui s'en voit affligé,
Voit soudain son bon-heur changé
En défiances immortelles,
Qui comme des oiseaux blessez
Par vn traict dans le cœur percez
N'ont plus de forces qu'en leurs esles.

Ils s'esleuent encor' en haut,
Et puis la force leur defaut,
Ainsi mes foibles défiances
Se sentent à terre coler,
Ne pouuans si long-temps voller
Sur l'aisle de mes esperances.

L'Oubly c'est le soubçon premier,
Et le mal'heur plus coustumier
Par qui l'absance nous martire,
Et ce soubçon le plus souvent
Est tel, que le mal arriuant
Ne se trouue estre gueres pire.

426. B, D, Qu'vne vraye ombre — 432. M, Que n'est la mort mesme — 437. D, Par le traict | M, dans leurs cœurs percés — 438. M, de force — 439. A, F, r'esleuent. *Nous corrigeons avec* M, B, C, D, E. | M, encour en haut — 440. M, Encour la force — 442. M, à terre couler — 450. M, guière pyre

Et ceste peur que nous auons,
Prouient de ce que nous sçauons
Combien vne Fille est muable,
Qui sans absance en vn moment
Quitte ceux, à qui par serment
456 Sa foy la rendoit redeuable.

Quel Dieu nous pourroit asseurer,
Quel homme nous voudroit iurer
D'arrester long temps la Constance
Au cœur de ce Sexe inconstant,
Encor de l'aller arrestant
462 Pendant le terme de l'absance ?

On voit que la Legereté,
Encontre la Fidelité
Y met tant de diuers obstacles,
Que la constance auec l'Amour
N'y fait iamais gueres se-iour
468 Que pour y faire des miracles.

Excusez si i'ay delaissé
Le discours que i'ay commancé,
Repansant à mon infidelle
Qui me comble de ce soucy,
Las ! ce n'est pas encor' icy
474 Que ie dois ainsi parler d'elle.

Car sur le discours où ie suis,
Combien moindres sont les ennuis
D'esloigner vn peu sa presance,
Au prix de ceux que ie reçoy,
Qu'elle ait peu s'esloigner de moy
480 Par l'oubly, non par ceste absance ?

461. M, Encour — 465. M, A mis tants — 471. M, Repensant

Mais c'est vous rendre mal-contans
Que de vous tenir si long-temps
Sur ceste Histoire si funeste,
Il se fait tard, vne autre fois
Vous retrouuant dedans ce bois
Vous sçaurez de moy ce qui reste.

Ia les Grillons sont entandus
Par les fentes des prez tondus,
Et le Soleil las de reluire
Sur ce mont encore arresté,
Conserue ce peu de clarté
Tout expres pour vous reconduire.

Ces mots n'estoient pas acheuez,
Que ces Cretois s'estans leuez
D'vne mesme voix l'inuiterent
D'aller auec eux reposer,
Il debatit pour s'excuser,
Mais leurs prieres l'emporterent.

Voyant le soleil fort baissé
Leur troupeau s'estant amassé
Ils se mirent hors du bocage,
Et deuant eux le conduisant
Ils retournoient en deuisant
Tous ensemble dans le vilage.

Mais Damis venant à songer
Au triste estat de ce berger
Que tousiours il entendoit plaindre,

491. M, si peu — 492. M, pour nous — 493. *Nous corrigeons la leçon* e A, F, morts *d'après* M, B, D. — 499. M, Le Soleil s'estant fort baissé – 500. M, tropeau estoit retiré

Luy dit, Peut-estre tu cheris
Ton mal pour le respect d'Iris,
Et le conserues pour t'estaindre.

Arance, vn Berger prés d'icy,
Se vit guery d'vn tel soucy
Par l'vn de nos vieux Coribantes,
Ses maux en furent apaisez,
Les remedes en sont aisez,
Ie suis d'aduis que tu les tantes.

Il aduertit que par l'Oubly
L'Amour est souuent affoibly,
Ou bien par vne longue Absance,
Et lors que sans aueuglement
On pense aux defauts seulement
D'vne Ingrate qui nous offence.

Depuis quand (dit Philene alors)
Contre l'Amour, & ses efforts,
Sçait-on des remedes capables ?
Les dieux mesmes pour en guarir
Ont souuent desiré mourir,
Cognoissans ses coups incurables.

Quoy qu'ait esprouué ce berger,
Rien pourtant ne peut soulager
Vne Ame que l'Amour possede,

510. M, Et le conserve pour l'esteindre — 513. M, Corubantes — 514 M, appaisés — 517. M, Il l'aduertit — 521. M, aux effects seulemen — 524. A, F, les efforts : M, B, C, D, E, et ses efforts — 526. M, guer — 528. M, ses maux incurables — 529. M, Quoy qu'aye espreuvé — 530. M, Rien ne peut pourtant

Ces remedes sont des erreurs,
Car l'Amour est de ces fureurs
Qui s'empirent par le remede.

Tu me contes l'Oubly pour l'vn,
Remede auiourd'ui trop commun,
Mais pour ceste fiere que i'ayme,
L'Amour a si bien transformé
Le suiet aimant, en l'aimé,
Qu'il faudroit m'oublier moy-mesme.

Aussi iamais d'vn braue cœur,
L'Oubly ne s'est trouué vainqueur,
Mais sans plus d'vne ame infidelle,
L'oubly ne se prend qu'aux espris
Qui de tous obiets sont épris,
Iris aussi s'en seruit-elle.

Tu me vas nommant puis apres
L'Absance pour remede expres,
Mais l'Absance n'est assez forte,
Car las ! comment puis-ie absenter
Sans auparauant me quitter,
Ce qu'auec moy-mesme ie porte ?

L'Amour Tiran de mon repos,
Vray Serpant caché dans mes os,
Mesme en ceste Isle où de tout âge,

532. M, Ses remedes — 534. M, Qui s'empire — 535. M, pour vn
540. M, il faudroit oublier — 542. M, treuvé — 543. M, Mais sans
[illegible] — 544. M, qu'au mespris — 545. M, sont esprits — 546. M, Iris
[illegible] — 550. M, Car comme pourrois ie absenter

Vous auez tous creu qu'vn Serpant
Ne pouuoit estre veu rempant,
558 Me poursuit encor & m'outrage.

Tu dis qu'il faut considerer
Pour de l'Amour se retirer
Les defauts de la chose aimée,
Mais ie le confesse tout haut
Qu'Iris n'eut que ce seul defaut,
564 De s'estre d'vn autre enflammee.

Et puis ie ne veux pas sortir
De ses fers, ny me repantir
De l'auoir sans loyer seruie,
Mon temps y fut mal despandu,
Mais las ! que n'est ainsi perdu
570 Ce peu qui me reste de vie.

En fin pour conclure, Damis,
Le discours où tu nous as mis
Qu'Arance a veu sa flame esteinte,
Ie croy que s'il a peu guerir
Du traict de l'Amour sans mourir,
576 Qu'il n'eut qu'vne legere attainte.

Que si son feu se vit estaint,
En celuy dont ie suis attaint,
A l'Abeste ie suis semblable,
Comme en mon pays on l'apprent,
En qui le feu quand il s'esprant
582 En est apres inseparable.

564. M, d'vne aultre — 574. M, s'il la peut guerir — 579. M, la beste — 580. M, apprend — 581. M, il s'espand — 582. M, I apres est

Ils arriuerent doncq ainsi
Lors que dans le Ciel obscurcy
Les restes du iour se cacherent,
L'air fut d'ombres envelopé,
Et puis apres auoir soupé
Iusqu'au matin ils se coucherent.

Fin du second Chant.

LE TROISIESME CHANT

DES CHANGEMENS

de la bergere Iris

La nuict brune acheuoit son tour,
Quand Philene attandant le iour
Vit enfin l'Aurore leuée,
Qui d'vn vaze plein de couleurs
Versoit de l'esmail sur les fleurs
Qui naissoient à son arriuée.

L'Amour veillant aupres de luy,
Pour entretenir son ennuy,
Ceint de mille fleches meurtrieres,
Faisoit garde en cet appareil
Pour empescher que le sommeil
Ne se coulast dans ses paupieres.

Damis de mesme accoustumée
De voir l'Orient allumé
Des premiers regards de l'Aurore,
Quand il la vit il s'habilla,
Et se leuant il resueilla
Daphnis qui reposoit encore.

Titre. M, Troisiesme Poeme | De la Gynegyrie represantée | par la | Bergere | Iris | . — 4. M, vase plain — 14. M, l'Orient enflammé — 16. M, Quand il le vit

Et sans sçauoir s'ils iroient loin,
Prenans ce qui leur fit besoin,
Ils remplirent leur pannetiere,
Choisissant entr'eux vn lieu pres
Pour y pouuoir prendre le frais,
Et passer la iournee entiere.

Ils sortirent ainsi tous trois
Menans leurs troupeaux dans les bois,
Qui pas à pas par leurs clochettes
Esueilloient les oyseaux cachez
Dans leurs petits licts attachez
Dessus les branches plus secrettes.

Dans vn rocher entr'eux prisé,
Que sans art le Temps a creusé,
Se trouue vne Grotte feutree
De mousse verte tout autour,
Et si couuerte qu'en plain iour
Le Soleil n'en peut voir l'entree.

A la porte vn Pin verdissant,
A l'enuy du Rocher croissant,
Luy donne tousiours de l'ombrage,
Et tout aupres coule vn ruisseau
Qui du vif argent de son eau
Enceint ceste Grotte sauuage.

19. M, E, loing — 20. M, Prirent ce qui | M, E, besoing — 21. M, leurs panetières — 22. M, vn lieu frais (*sic*) — 27. M, Qui par après par — 33. M, vne grotte parée — 34. M, au tourt — 36. M, Le soleil ne peut

Les Cretois tiennent que ce lieu
Sert de retraite à quelque Dieu,
Et qu'en ceste Grotte si belle,
Europe iadis esprouua
Que le Taureau qui l'enleua
48 Fut Iupiter amoureux d'elle.

C'estoit dedans cest Antre esleu
Qu'ils auoient tous trois resolu,
Les Cretois de venir entendre
La fin du discours delaissé
Que Philene auoit commencé,
54 Et luy venoit pour le reprendre.

Si tost qu'ils y furent assis
Sur des vieux cailloux adoucis
De treffles & de mousse molle,
Les plus nets qu'ils auoient trié,
Sans attandre d'estre prié,
60 Il print le premier la parolle.

Ie vous ay (dit-il lors) promis
D'acheuer le discours remis,
Qui vous a fait naistre l'enuie
De voir la fin de mes amours,
Plaise aux Dieux qu'auec ce discours
66 I'acheue ma peine, ou ma vie.

Hier nous laissames Iris
Bien pres des riuages fleuris
Que laue le clair Erimante,

43. M, Les Cretois treuvent — 49. M, ce lieu esleu — 50. M, resoulu — 52. M, discours commencé — 53. M, avait délaissé — 57. A, F, De treffle (*vers faux*). *Nous corrigeons avec* M, B, D. — 60. M, Il prist

Voyons son retour auiourd'huy,
Vous taisant icy tout l'ennuy
Que i'eus quant elle fut absante.

Souuent en ce mal impiteux,
De ma vie estant tout honteux,
Comme voyant son bel image
Que l'Amour faisoit reuenir
A toute heure en mon souuenir,
Mes souspirs tenoient ce langage.

C'est me monstrer bien froid amant
Que pleurer vostre esloignement,
Beaux yeux dont mon ame est attainte,
Car le mal d'en estre esloigné
Doit plustost estre tesmoigné
Par mon trespas que par ma plainte.

Ne iuge donc point mal de moy,
Ma chere Iris, si loin de toy
Faisant à la mort resistance,
Mon œil est esclairé du iour,
Ce n'est pas vn defaut d'Amour,
Mais vn excés de patience.

Ie sçay qu'en l'estat où ie suis,
Opiniastre en mes ennuis,
Ce m'est vne aussi lasche enuie

73. M, B, D, E, en ce dueil — 75. D, ce bel image — 77. E, A, tout heur — 78. C, tenoit ce langage : F, tenoit en ce langage : M, A, B, D, E, tenoient ce — 83. M, Doibt — 85. F, mal de toy — 86. M, D, loing — 90. M, C'est vn excès

De vouloir viure sans tes yeux
Comme l'acte est prodigieux
De viure estant loin de sa vie.

Helas ! que diras-tu de moy ?
Car quand ie pris congé de toy,
De mon mal ayant cognoissance
Auant qu'en venir à l'essay,
En tes mains mon cœur ie laissay,
Ne voulant viure en ton absence.

Peut-estre en m'estimant moqueur
Tu croiras que i'ay double cœur,
La crainte que i'en ay me trouble,
Mais chere Iris, si tu le crois,
Croy que c'est pour mourir deux fois,
Non pour te tromper, qu'il est double.

Ie vis, mais c'est que ie ne puis
Sçauoir en ces tristes ennuis
Comme il faut que ie m'en deliure,
Et celuy ne peut pas guarir
Qui ne sçait comme il faut mourir
Lors qu'il ne sçait comme il doit viure.

Car bien que ie sois asseuré
Qu'en toy mon cœur soit demeuré,
Et que mon ame t'ait suyuie,
Ie vis par vn contraire sort,
Et l'ennuy, cause de ma mort,
Luy-mesme est cause de ma vie.

96. M, loing — 101. M, Dans tes mains — 107. M, Crois — 112. M, guérir — 114. M, il faut vivre — 115. D, bien que ie suis — 116. M, a demeuré — 117. M, t'a suivie

Car il me sert de mouuement,
De vigueur, & de sentiment,
Et d'eternel souffre à ma flame,
Il me sert de Memoire aussi
Pour rendre immortel mon soucy,
Et ceste Memoire est mon ame.

Elle est bien mon ame vray'ment,
Mais elle l'est tant seulement
A cause qu'on t'y voit entiere
Comme en vn miroir presanté,
Dont l'obiect en est ta beauté
Et ma flame en est la lumiere.

Donq sans croire mal de ma foy,
En sçachant qu'esloigné de toy
La clairté ne m'est point rauie,
Mon cœur, sçache en ce triste Sort,
Que ton Absance est bien ma mort,
Mais ceste Memoire est ma vie.

Puis d'vn autre excés transporté,
Quand ie pensois d'autre costé
De revoir bien-tost ma maistresse,
Oubliant tous ces desplaisirs
I'oyois tout à coup mes souspirs
Changez en doux chants d'alegresse.

Ce m'est (disois-ie) bien de l'heur,
D'auoir receu de la douleur
Pour son absance intolerable,

123. M, Souphre — 141. M, De bien tost revoir. *Nous corrigeons la leçon de* A, receuoir *d'après* M, B, C, D, E, F. — 142. M, tous mes — 144. A, F, en deux chants. *Nous corrigeons d'après* M, B, D, E.

Et le Sort s'il ne m'eust osté
Le bien qu'ore il m'a raporté
Ne pouuoit m'estre fauorable.

Ie vay le plaisir esprouuant
Qu'vn aueugle iroit receuant,
Sentant desserrer sa paupiere,
Et combien des raiz du Soleil,
Apres la nuict & le sommeil,
Nous est plaisante la lumiere.

Beau iour, sois-tu le bien venu,
Sois-tu pour iamais recogneu,
Aux desirs des amants propice,
Face le Ciel que tous les mois
Tu retournes par tant de fois
Que de toy tout l'an se remplisse.

Pauure moy, las ! ie m'esioüy
Ainsi que si i'auois ioüy
De l'œil de mon Iris presente,
Espoir toy-mesme t'abusant,
Las ! tu ressens vn bien present
Qui pourtant est tout en attente.

Mon bien est encor' à venir,
Et ie croy desia le tenir,
Me repaissant d'vne nouuelle :
Elle doit retourner ce iour,
Mais peut-estre par son retour
Elle me doit esloigner d'elle.

149. *Nous corrigeons la leçon de* A, aporté *d'après les autres textes.* — 154. A, C, F, de raiz : B, D, des raiz : M, rays — 161. M, retourne — 164. A *porte* oüy. *Nous suivons* B. — 166. A, C, F, toy-mesme abusant. *Nous corrigeons avec* M, B, D. — 167. M, tu reçois

C'est ma peur, la crainte que i'ay,
De voir son cœur pour moy changé,
Fait que ie crains qu'elle reuienne,
Et qu'en ce seiour retournant,
De moy plus ne se souuenant
Elle ne retourne plus mienne.

Son retour qui me doit guerir
Me fera peut-estre mourir,
Pour d'vne esperance trop vaine
M'estre asseuré de son amour,
Hé ! douté-ie que son retour
Ne soit ma mort toute certaine ?

Ie mourray de contantement,
Si ie voy qu'elle m'aille aymant,
Et que son cœur me soit fidelle,
Ou bien ie mourray de douleur,
Si comme ie crains, mon malheur
Veut que ie sois desdaigné d'elle.

O iour longuement attendu,
Puisse par toy m'estre rendu
Le bon-heur que de toy i'espere,
Puisse-ie mourant, ou viuant,
Aller en ton cours, receuant
Le dernier coup de ma misere.

Mal'heureux ie parlois ainsi,
Tremblant en ce douteux soucy,
Ayant eu nouuelle asseurance
Que ce iour Iris retournoit,
Et par son retour r'amenoit
Mon bon-heur auec sa presance.

183. M, Pour l'une — 188. M, ie vois — 192. M, esloigné d'elle

Ie l'allay trouuer sur le soir,
Et si tost que ie la peu voir
Toute ma force fut perdue,
Mais de son bel œil m'aprochant,
Ma force alors en la touchant
Par sa bouche me fut randüe.

Ainsi ie fus voir mon Iris,
Qui dans ses deux bras si cheris
M'estraignit d'vne douce enuie,
En fin (luy dis-ie) vn plus doux sort
Veut que ie viue apres ma mort,
Puis qu'il fait retourner ma vie.

Iuge, mon cœur, mon cher desir,
Combien ie sens doux le plaisir
De te reuoir ainsi presante,
Et quel mal i'ay peu receuoir,
Mon seul penser, te pouuant voir
Quand mes yeux t'ont trouuée absante.

A ces mots Iris tout soudain,
Me dit en me serrant la main,
Toute ceste liesse est mienne
En ce que mien te retrouuant,
Ie vay quant & quant éprouuant
Combien ce m'est d'heur d'estre tienne.

I'ay plus de bon-heur d'estre à toy,
Et que mon amour, & ma foy,
A ton merite m'ont soubmise,

219. M, De te voir | M, B, D, E, enfin presente — 222. M, treuvé

Que si d'vn grand nombre d'amants,
Par mes yeux leurs feux allumans,
En mes mains i'auois la franchise.

Mais ie ne te puis pas nier,
Que pour vn si beau prisonnier
Ie ne sois geolliere peu belle,
Craignant non que ton peu de foy,
Mais que peu de merite en moy
En fin ne te rende infidelle.

Hé ! pourquoy les Cieux ennemis
Te faisant mien, ont-ils permis
Que ma beauté fust si petite,
Et que i'eusse moins cet honneur
Par merite que par bon-heur,
Mon heur estant mon seul merite ?

L'arrestant au milieu du cours
D'vn si cher, mais flateur discours,
Ie luy dis, Ha ! belle rieuse,
Il est bien vray que si c'est heur
D'auoir vn constant seruiteur,
Que tu peux bien te rendre heureuse.

Mais mon cœur, ton merite est tel,
Que si quelque amoureux mortel
Pour auoir de toy iouyssance,
Pense auoir ce bien merité,
Il a plus de temerité
Qu'il ne doit auoir d'esperance.

248. M, mes flatteurs. *Le scripteur a rayé* mais *et ajouté* mes *dans l'interligne.* — 250. *Les éditions donnent* si cet heur. *La correction s'impose.* — 252. B, D, E, te dire heureuse : M, Que tu te peus bien dire heureuse.

Lors Clorille (ainsi se nommoit
Vne Bergere qui m'aymoit,
Compagne de mon Infidelle,)
I'ay veu (me dit-elle) vn Berger
A qui pour le mieux engager
Ton Iris fait bien de la belle.

La voir (dis-ie alors) sans beauté,
C'est voir le Soleil sans clarté :
La lumiere estant mesme chose
En cét Astre qui luit aux Cieux,
Que la beauté l'est en ses yeux,
Où tousiours on la voit éclose.

Elle n'est que beauté vraiment,
Pour ceux-là qui la vont aymant
Comme elle l'est pour elle-mesme :
Elle est tout ce qu'on peut aimer,
Nul ne se pouuant enflammer
D'vne belle ardeur s'il ne l'ayme.

Vien le sçauoir icy dehors,
Me respondit Clorille alors,
Me tirant à l'escart vers elle,
Et lors mon Iris s'en doutant
Hé ! quoy ! (me dit-elle à l'instant),
Me voudrois-tu croire infidelle ?

Il n'est pas temps de s'amuser
(Me dit Clorille) & s'abuser
A tout ce qu'elle te peut dire,

270. M, D, esclose — 277. M, Viens — 280. M, doubtant — 283. E, pas tant de

Vn nouueau Berger est venu,
Pour qui comme i'ay recogneu,
Ie sçay que ton Iris souspire.

Qui plus est encor' vn bruit court,
(Mais pourtant ce n'est qu'vn bruit sourt)
Que l'on trame son mariage
Auecque ce nouueau Berger,
Pour moy ie ne sçay qu'en iuger
Tant elle luy fait bon visage.

A ces mots perdant la raison
Vne soudaine pasmoison
Suprima tout à coup ma vie,
Ie tombay perdant mes espris,
Mais de la cheute que ie pris
Ie repris ma vigueur rauie.

I'ouuris donc l'œil qui descouuert
Aux pleurs non au iour fut ouuert,
Ma bouche en apres fut ouuerte
Aux blasphemes contre l'amour,
Bien heureux de perdre le iour
Oyant de mes amours la perte.

Infidelle, inconstante Iris,
(Dis-ie alors en laschant mes cris)
Tu me quittes, esprit volage,
Mesprisant mes desirs constans :
Ha ! Clorille, c'est de long temps
Que ma peur m'a faict ce presage !

289. M, Qui pis est — 290. M, Mais ce n'est pourtant — 291. M, traine son mariage — 298. M, teumbay — 300. M, reprins — 301. M, l'ouvrois — 309. M, quitte

Clorille alors pour m'asseurer,
Pour de la mort me retirer,
Et de ceste dure creance
Me dit qu'elle auoit par ce tour
Voulu voir sans plus mon Amour,
Et mon Amour par ma constance.

S'il est vray (luy dis-ie) à l'instant,
Que mon Iris m'aille quittant,
N'empesche point ma mort prochaine :
Mais s'il n'est pas vray, las ! pourquoy
Pour esprouuer quelle est ma foy
Te plais-tu de me mettre en peine ?

Ainsi vers Iris retourné
Demy mourant, tout estonné,
Tout transi, tremblant & debile,
Sans couleur, pensif, & chagrin,
I'ay fait (luy dis-ie) vn grand chemin
Depuis que i'ay suiuy Clorille.

Ie viens encor' tout maintenant
Pasle & sans force, retournant
De l'autre monde, ô ma chere ame,
Où i'eusse tousiours demeuré
Si i'eusse esté bien asseuré
Que tu veux desdaigner ma flame.

Que s'il est ainsi, mon desir,
Que tu ne prennes plus plaisir
Que ma foy te soit asseruie,

314. M, Et de la mort — 315. M, cette dure croyance — 317. M, Voulu voir pleus seur — 318. M, Ou mon Amour — 321. M, N'empeche pas — 323. M, epreuuer | A, F, ma loy. *Nous corrigeons avec* B, C, D, E. — 333. M, ou ma — 334. *Nous corrigeons la leçon de* A, F, i'eu *sur* M, B, C, D, E. — 338. M, prenne

Pour moy ie veux ce que tu veux,
Adioustant à mes premiers vœux
Le sacrifice de ma vie.

Ie m'en doutoy bien (dit Iris,
Meslant à sa honte vn sous-ris)
Que Clorille seroit causeuse,
Elle ne pouuoit s'en passer,
Peut-estre as-tu peu t'offencer
Voulant croire à ceste flateuse.

Non pas qu'il ne soit vray pourtant
Que tantost Charis m'accostant
Ne m'ait dit beaucoup de paroles
De son amour, & de sa foy,
Paroles qu'à cause de toy,
Ie tiens pour des contes frivoles.

Aussi tu ne te dois fascher,
Et moy ie ne puis l'empescher
D'estre par d'autres recherchee,
Car en cela ie ne puis rien,
Seulement ie t'asseure bien
Que ie n'en seray pas touchee.

Il est en vous ma belle Iris,
(Luy dis-ie alors) d'aymer Charis,
Et d'estre constante ou volage,
De rien ie ne m'ose asseurer,
Ie pourroy bien plus esperer,
Mais non meriter d'auantage.

349. B, D, qui ne soit — 350. M, Que Charis tantost — 355. M, doibs — 358. M, ne peux rien — 365. *Nous corrigeons la leçon de* A, F, Ie ne pourroy *d'après* M, B, D.

I'ay vescu tant qu'il vous a pleu,
Ie suis à la mort resolu,
Si mes feux cessent de vous plaire :
Car le trespas en vous aymant
Me tiendra lieu de chastiment
S'il ne me tient lieu de salaire.

Voicy ce qu'elle respondit :
Tu t'affliges trop à credit,
Croyant la feinte comme Histoire,
Ie voudrois sçauoir quelle loy
M'oblige plus de croire à toy
Qu'elle ne t'oblige à me croire.

Puis que tu veux bien qu'en t'oyant
A tes discours i'aille croyant
Tu dois bien croire aux miens de mesme,
Car à l'esgal tu peux penser,
Et sans ton amour offencer
Que ie t'aime autant que tu m'aimes.

Iris ainsi m'ayant promis
Que Charis à sa loy sousmis
L'éprouueroit dure maistresse,
On ne m'en ouyt plus parler,
Car i'eusse creu la quereller
De mettre en doute sa promesse.

Mais toutes fois vn bruit couroit,
Qui de iour en iour m'asseuroit
Qu'il ne se falloit pas attendre

368. M, resoulu — 371. M, Me servira de — 381. M, doibs — 387. M, L'esprouueroit — 393. M, se failloit

A ce qu'elle m'auoit promis,
Mesmes plusieurs de mes amis
Vindrent pour me le faire entendre.

Ie craignoy tout, & maints glaçons,
Glissez dans moy par ces soupçons,
Me donnoient vne fieure lente,
Que le despit qui me troubloit
Par excez nouueau redoubloit,
Et rendoit bien plus violente.

En fin ie vis (helas ! mes yeux,
Que ma peur vous fit curieux)
Iris vn peu trop ententiue
Aux veux de ce nouueau Berger,
Qui pour sa douleur alleger
L'émouuoit de sa voix plaintiue.

Ils estoient tous deux dans vn pré,
De mille fleurons diapré,
Fleurons qui m'estoient des orties,
Toutes les fleurs de mon espoir
Voyant ce que ie n'osoy voir
Furent en soucis conuerties.

A ce qui me parut, Iris
Sembloit se plaire auec Charis,
Ie ne sçay si la ialousie
Me fit voir ce qui n'estoit point,
Pour le moins Iris en tel point
Sembloit estre d'amour saisie.

397. M, glassons — 401. M, Par axcés — 405. M, trop attentive — 408. M, Tesmoignoit de — 411. M, horties — 415-450. *Ces six strophes manquent dans* M. — 416. B, D, se plaindre

Ie me sentis soudain trembler,
Et mon soupçon se redoubler,
Voyant mon malheur si notoire,
Ce que ie vis me pressa fort,
Et me fit croire à cet abord
Pour vray ce que i'osoy moins croire.

Ce soupçon fut tel que ma foy
Ne le peut pas oster de moy :
Bien souuent aussi l'apparence
Enuers vn cœur d'amour attaint,
Et sur tout à l'heure qu'il craint
Le rend de facile creance.

Ie veux hardiment confesser
Que pour autre chose penser
Ma perte me sembloit trop vraye :
Las ! où suis-ie ? (dis-ie tout bas),
Ie voy mon bien entre les bras
Du plus grand ennemy que i'aye.

Bergers, l'on cognoist aisément,
Si l'on n'est en aueuglement
La pensée ingrate, & legere
De celle qui veut oublier,
Et de l'amour se deslier,
Ie le cogneus en ma Bergere.

Iris me regardant venir,
Ne peut sa honte retenir
Qui s'espandoit sur son visage,
Sçachant que i'auois trop d'amour
Pour cognoistre vn si lasche tour,
Sans la croire aussi-tost volage.

421. F, sentois — 424. B, D, ie vy — 450. B, D, le croire

Peu s'en falut qu'en m'approchant,
Hardy ie n'allasse arrachant
Des mains de Charis ma maistresse,
En luy disant, laisse mon bien,
Ce que tu veux auoir est mien,
La foy m'en a faict la promesse.

Mais plus discret en mon tourment
Qu'Iris en son prompt changement,
Et sans monstrer plus triste face
Leur ayant donné le bon soir,
Eux m'ayans prié de m'assoir
Dessus l'herbe entr'eux, ie pris place.

Lors qu'ainsi nous fusmes assis,
Nous eusmes de diuers soucis,
En vne cause assez semblable,
Luy de me voir comme riual,
Moy de voir si certain mon mal,
Elle de se sentir coulpable.

Et voyans aprés maints discours,
Le Soleil acheuant son cours,
Nous la conduisismes chez elle,
Où ie leur dis bien-tost adieu,
Ne pouuant plus estre en ce lieu
Où nous estions tous en ceruelle.

Lors les ayant tous deux quitté,
Forcené, triste, tourmenté,
Pressé d'vne douleur extreme,

451-2. A, Peu s'en fallut en m'approchant, Hardy ie. *La faute est corrigée dans* C, E, F, *qui donnent* Qu'hardy ie. *Nous adoptons la leçon de* M, B, D. — 464. M, Nous cheusmes de — 470. M, acheuer — 473. M, B, D, en un lieu

Ie me perdis dedans les bois,
Où me maudissant mille fois
Ie me perdis plus en moy-mesme.

Iris en fin aprint vn jour
Que le desespoir de l'amour,
Depuis ma misere auenuë,
Dans vn Roch m'auoit enfermé,
De buissons tout autour armé,
Qui rendoient l'approche incogneuë.

La nouuelle qu'elle entendit
D'vn si triste estat, la rendit
Eprise d'vne ardeur nouuelle,
Et fit sur elle vn tel effort
Que ce trait là fut le plus fort
Qu'Amour tira iamais sur elle.

Ceste nouuelle l'affligea,
Et tellement son teint changea,
Qu'il deuint déteint & tout fade,
Ie ne l'ay pourtant iamais creu
Que pour moy son mal estant creu
Mon mal l'eust peu rendre malade.

Ie n'auoy quasi demeuré
Vn mois dans les bois esgaré,
Qu'en pensant à mon Infidelle
Ie sentis vn si doux desir
Par vn tel penser me saisir,
Qu'il fallut retourner vers elle.

478. B, D, le bois — 484. M, B, D, E, Roc — 487. M, novelle, *et* 489, 493 — 495. B, D, Qui deuint detint | M, Qu'il deuient

En fin vn petit de raison
(Si pourtant en ceste saison
I'en auois encor quelque reste),
Soit raison ou bien repantir
Me fit resoudre de sortir
D'vn hermitage si funeste.

Ie n'en fus pas si tost sorty,
Sans de son mal estre aduerty,
Que mon retour luy fut notoire,
D'vne Bergere elle le sceut,
Et de la ioye elle en receut,
Au moins elle me l'a fait croire.

Aussi desirant de me voir,
Elle le fit soudain sauoir
A Clorille à tous deux fidelle,
La coniurant par tous les dieux,
Et tout ce qu'elle aymoit le mieux,
Afin de me mener vers elle.

Elle qui sçauoit ses secrets,
Confidente de ses regrets
Me le vint dire à l'heure mesme :
Vien, Philene, vien auec moy,
(Me dit-elle) Iris est à toy,
Et c'est à ce coup qu'elle t'ayme.

Son feu n'est pas encor esteint,
Dessous la cendre de son teint
De son cœur se couue la flame :

507. M, I'en avais quelque peu de reste — 514. M, sceust — 515. M, receust — 522. M, m'enmener — 531. A, C, F, sa flamme. *Nous suivons* M, B, D.

Allons donc (me dit-elle alors)
Et tu verras dessus son corps
Le coup du trait qu'elle a dans l'ame.

Tu ne m'en voudrois pas iurer
(Luy dis-ie alors) ny m'asseurer
De la foy d'vne ame infidelle :
Pourrois-ie me fier à toy
D'vne chose où sa vaine foy
Me force à me défier d'elle ?

Apres son oubly, son mespris,
Tant de feux esteints & repris,
Veut-elle encor que ie m'affolle ?
Et m'ayant offensé d'effet
Me croit-elle assez satisfait
De s'en repentir de parole ?

Non que ie luy vueille du mal
Que son cœur soit si desloyal
Et couuert de tant d'artifices,
Car ie ne cherche que l'honneur
De l'aimer, & non le bon-heur
Qu'elle se plaise en mes seruices.

Nous sortismes sur ce discours
Parlant tousiours de mes amours
Et de ma Bergere infidelle,
Et tout incontinent apres
Comme nos logis estoient pres
Nous entrasmes tous deux chez elle.

532. M, Allons donc dit elle, alors (*vers faux*) — 538. M, m'en fier — 539. M, ou la viue foy — 541. M, Apprès son oubly et mespris — 546. M, De cents repentirs de parolle — 552. M, a mes seruices

Clorille entree en s'auançant
Pres de son lict & la poussant
Luy dit, voicy ie te le maine,
Lors de ioye Iris s'embellit,
Et se releuant sur son lict,
Vis heureux, (dit-elle), Philene.

Mon heur ne despend que de toy
(Luy respondis-ie) & non de moy,
Ie ne souhaitte aussi de viure
Auec de l'heur s'il ne te plaist,
Ta volonté telle qu'elle est
Est celle là que ie veux suyure.

Alors de son lict m'approchant,
Et sur le cheuet me panchant,
Ie mis ma teste pres la sienne,
Elle tirant vn de ses bras
Tout esmeu de dessous les draps,
Me mit sa main dedans la mienne.

D'vn œil tout mol la regardant
Ie vis qu'vn accés bien ardant
Sechoit les fleurs de son visage,
Ie cogneu bien en sa couleur
Que quelque secrette douleur
Dans son cœur faisoit du rauage.

Les œillets morts & dessechez
Estoient desia tous arrachez,
Dont sa belle bouche estant saine
D'vn vif vermillon esclatoit,
Et la seule odeur en restoit
Qui se sentoit en son haleine.

561. M, te l'ameine — 568. A, C, F, te *omis* (*vers faussé*). *Nous corrigeons d'après* M, B, D. — 577. M, tout mort — 585. M, estant plaine

Ie luy tins fort peu de propos
De peur de rompre son repos,
Encor' qu'elle eust bien de l'enuie
Que i'entrasse sur le discours
De son mal & de nos amours,
Et du triste estat de ma vie.

Ce qui me fit presque affoler,
Ce fut que luy voulant parler
De la cause de mon martyre
Touchant les amours de Charis,
Me respondant d'vn seul sous-ris
Elle ne m'en voulut rien dire.

Ie me retiray mal content,
Et recogneus bien à l'instant
Mon attente mal asseuree,
Que seruiroit-il d'en mentir ?
Son sou-ris me fit ressentir
Que sa foy s'estoit pariuree.

Ainsi disoit-il, quand soudain
Dessus les yeux portant la main,
Qui sur ses paroles premieres
A ses pleurs lascherent le cours,
Il interrompit son discours
Afin d'essuyer ses paupieres.

Fin du troisiesme Chant.

589. M, tiens : B, D, tint — 595. A, F, presqu'affoler — 602. B, D, recognu : M, recogneu — 605. M, Son seul ris — 608. M, B, D, Dessus ses ieux — 609. M, ces parolles — 610. M, A ces ieux — 612. M, sa paupière

LE QVATRIESME CHANT

DES CHANGEMENS

de la bergere Iris

Bien que de ce malheur passé
(Dit-il ayant recommencé),
La peine ait esté ressentie,
Pourtant elle ne peut finir,
Et cet importun souuenir
En est encor' vne partie.

Souuenir remply de rigueur
Qui ne vient iamais dans mon cœur
Qu'à fin de le mettre en alarme,
D'où iamais il ne peut sortir,
Qu'il ne tire auant que partir
De mes tristes yeux quelque larme.

Il me traite ainsi tous les iours,
Mais pour reprendre mon discours,
Estant allé trouuer Cilize

Titre. M, Quatriesme poeme | de la Gynegyrie represantee | par la Bergere | Iris. | — 1. M, B, C, D, Bien que de ce : A, F, Bien que ce (*vers faussé*) — 5. M, impourtun

En sortant de chez mon Iris,
I'apris en trois mots que Charis
Depuis trois iours l'auoit acquise.

Ha ! que deuins-ie quand ie sceu
Qu'elle m'auoit ainsi deceu
Esteignant sa flame ancienne
Que son cœur nourissoit pour moy,
Et qu'elle manquoit à ma foy
Pour se dégager de la sienne ?

Mais ie ne sçauoy qu'en penser,
Craignant que ce fust l'offencer
Que croire ceste faute d'elle,
D'ailleurs i'eus peur quand ie pensay
Qu'elle estoit fille, tant l'essay
Fait croire son sexe infidelle.

Si n'ozois-ie croire pourtant
Que son cœur fust si peu constant,
Et que sa flame fust estainte,
Son amour promis m'asseuroit,
Mais ceste asseurance duroit
Si peu que le vouloit ma crainte.

Car enfin i'auois tousiours peur
Qu'Iris de son sexe trompeur
Ne tint aussi de l'inconstance :
Puis ma peur s'en alloit au vent,
Pensant qu'en elle si souuent
I'auoy trouué de l'asseurance.

16. M, Et sortant — 17. M, apprins — 28. A, F, i'eus pour. *Nous corrigeons d'après* M, B, D. — 29. M, estoit fille quand Laissay — 30. E, sexe fidelle — 35. M, cette fiance — 39. M, N'en tint aussy — 42. M, treuué

Ainsi d'vn & d'autre costé,
De diuers soupçons emporté
Craignant ce que ie n'ozois croire,
Vn bruit las ! qui vint iusqu'à moy
Fit vne fable de sa foy,
Et de mon malheur vne Histoire.

Ie voulus, pressé de ce soin,
Estre moy-mesme le tesmoin
De ma misere suruenuë,
Allant voir ceste ame sans foy,
Où le dueil venant auec moy
Couvrit mes deux yeux d'vne nuë.

Ie la trouue, & ie trouue encor
De son beau poil la trame d'or,
Sur son visage negligée,
Son bel œil languissoit d'ennuy,
Et ie cogneu bien dedans luy
Que son ame estoit affligée.

Pour les discours ie les sçay tous,
Qu'alors nous eusmes entre nous,
Que ie veux aussi vous redire,
Ie les ay trop dedans le cœur,
Où l'Amour insolent vainqueur
Luy-mesme les voulut escrire.

Trouuant donc Iris qui lisoit
Les regrets que Didon faisoit
De son Amant abandonnée :

49. M, Ie voyais — 55. M, treuve — 58. M, languissant — 67. M, Treuvant — 69. M, Amante

Quoy (dis-ie) Iris vous souspirez,
Mais si pour Didon vous pleurez,
Voulez-vous imiter Ænée ?

Elle qui sentit quant & quant
Que tels mots l'alloient attaquant,
Et blasmoient son Amour friuole,
Confessa soudain son forfaict,
Et n'estant fidele d'effect
Si le fut-elle de parole.

Car elle ne peut me celer,
Ny mesme me dissimuler
Ce qu'elle ne me pouuant dire
Ie n'ozoy pas entendre aussi,
Et tous deux en diuers soucy
Nous estions en mesme martyre.

Ainsi donc attendant tousiours
Qu'elle commença le discours,
Ie vy sa belle bouche éclose,
En l'ouurant elle souspira,
Et puis soudain la reserra
Ne pouuant me dire autre chose.

En ce penser tant recherché,
Sentant son esprit empesché
De ne pouuoir pas assez taire
Ce dont elle n'osoit parler :
Las ! (dit-elle) puis-ie celer
Ce que l'on me contraint de faire ?

72. M, Henée — 76. M, confesse

Mais comment puis-ie resister,
Et par quelle loy m'exempter
De la dure loy d'vne mere,
Et d'vne mere en son courroux,
Qui lors que l'Amour m'est plus doux
Se monstre enuers moy plus seuere ?

Car de ce sexe que ie suis,
Sexe suiet à tous ennuis,
Helas ! à quoy puis-ie pretendre,
Si ma mere me le defend,
Si rien moins de moy ne depend
Que ce qui plus en doit dependre ?

Nous en sommes toutes ainsi :
Si la fille aime il faut aussi
Que la mere aime ce qu'elle aime :
Las ! comment pourrois-ie estimer
Que me forçant ainsi d'aimer
Ma mere m'aimast elle-mesme ?

C'est pour te dire que la foy
Qui m'auoit obligée à toy
En effet ne peut estre mise,
Ayant iuré depuis trois iours
Par forces de neufues Amours
Contre Amour & ma foy promise.

Helas ! ie l'ay iuré vray'ment,
Et faussé le premier serment
Dont ie t'asseuray de ma flame :

98. M, m'excuser — 104. M, subiet — 109. M, toutes aussy — 112. M, Las comme — 119. M, Par force de noueaux amours

Mais ce serment mal asseuré
N'est que par la bouche iuré,
N'ayant point d'adueu de mon ame.

I'ay tant de suiet de t'aymer,
De te cherir, de t'estimer,
Comme le seul bien de ma vie,
Que malgré mon dernier serment
Ie ne puis auoir d'autre Amant,
Ny sous vn autre estre asseruie.

Mais quoy ? i'ay tant de desplaisir
Que mon amour n'est qu'vn desir,
Et qu'il ne peut estre autre chose,
Que ie n'oze mesme esperer,
Ce qui me faisant souspirer
Ne peut estre ce que ie n'oze.

Si bien qu'en ceste anxieté
Dont mon cœur est tout agité,
Et parmy ce fecond martyre
Qui de deux diuers coups m'assaut,
Ie ne sçay ny ce qu'il me faut,
Ny ce qu'il faut que ie desire.

Si fay, ie desirerois bien
Pour ton bon-heur, non pour le mien,
De voir en toy ma flame estainte,
Que tu me peusses oublier,
Et de l'Amour me deslier
Qui tient mon ame si contrainte.

126. M, dans mon ame — 127. M, subiet — 131. M, auoir autre — 133. *Toutes les éditions excepté la dernière ont* Mais quoy i'ay. *Nou* *ponctuons avec* F. — 135. D, Et qui ne peut — 143. B, D, ce qui m faut — 144. B, D, ce qui faut — 145. M, Si fais — 149. M, te deslie

Helas ! cognoy par ce desir
Quel dessein m'est venu saisir
D'entendre que ie te supplie
De m'oster de ton souuenir,
Oubly qui ne peut aduenir
Que ma vie aussi ie n'oublie.

Mais non, ne me fais pas ce tort,
Aussi bien iusques à la mort
Ton nom viura dedans mon ame,
Et de la cendre de mon corps,
Quand ie seray parmy les morts,
Au Ciel i'emporteray ma flame.

A ces mots elle soupira,
Et muette elle demeura,
Mais par la pitié de son geste
Voyant ses yeux moüillez des pleurs
Que faisoient sourdre ses douleurs,
Ie recogneuz assez le reste.

Par ceste façon voyant bien
Qu'elle ne me diroit plus rien
Tant son ame estoit attristee,
I'ouuris la bouche par trois fois,
Et trois fois ma confuse vois
Fut par mes souspirs arrestée.

Que te puis-ie dire, ou celer
En t'entendant ainsi parler,
(Luy dis-ie), puis qu'en ce martyre

151. M, cognois par le desir — 157. B, D, faict — 162. B, D, Au ciel [e]nporteray — 166. M, mouillies | M, B, D, de pleurs — 167. M, fondre [se]s douleurs — 172. M, I'ouure

Ie ne puis mesme souspirer ?
Helas ! comment puis-ie endurer
Ce que mesme ie ne puis dire ?

Ie ne le puis dire, & pourtant
Ie ne suis point mort écoutant
Qu'Iris iadis mienne est pariure,
Mais que sert-il de m'attrister ?
Car puis que i'ay peu l'escouter,
Il faut aussi que ie l'endure.

Mais puis que ie l'endure ainsi
Il faut que ie m'en plaigne aussi,
En accusant ta perfidie,
Ie voudrois bien l'aller celant,
Mais vn accez si violant
Me fait force que ie le die.

Excuse ma iuste douleur
Qui change en ce pressant malheur
Mes soupirs plus saints en blasphemes,
Ce seroit peu de iugement,
Moins d'amour, moins de sentiment,
Que se taire en ces maux extremes.

C'est toy-mesme qui n'en as point :
Iamais d'amour ne fut époint
Le roc de ton cœur insensible :
Pourquoy donc t'en excuses-tu ?
Car en fin tu n'en as point eu,
Cest effet le monstre impossible.

190. M, t'aller celant

Ne m'allegue point tes raisons,
Car ce ne sont que trahisons
Qui preuuent comme tu sçais feindre :
Ces raisons se perdent en l'air,
Quelle raison peut consoler
Celle là que i'ay de me plaindre ?

Ne m'allegue plus ton serment
Ny l'absolu commandement
Dont ta mere t'auroit contrainte,
Car des lors que quelque deuoir
Dessous l'Amour prend du pouuoir,
Tel Amour n'est plus qu'vne feinte.

Ie sçay qu'vne mere le peut,
Aussi sçay-ie qu'elle ne veut
Te forcer à party contraire,
Ny te contraindre à le deuoir,
Et bien qu'elle en ait le pouuoir
Son nom luy defend de le faire.

Encor' crois-ie qu'elle le peut,
Mais c'est ton humeur qui le veut :
Las ! Iris, ton obeyssance
T'est fort fauorable en ce point,
Tu veux bien, ne le cele point,
Que ta mere ait ceste puissance.

Et bien par son commandement
Quitte moy, prens vn autre amant,
Non pas par le pouuoir contraire

207. M, Qui peuvent — 208. M, Tes raisons se fondent — 210. A, , Celle la. *Nous corrigeons avec* B, D. — 211. A, C, F, son serment. *Nous* rrigeons avec M, B, D. — 215. M, Dessus — 216. M, n'est plus rien ıe feinte — 219. M, au party — 220. M, debvoir — 230. M, aultre

De ta mere, ains par ton defaut :
Fay-le-donc, non puis qu'il le faut,
Mais bien puis que tu le veux faire.

Las ! mais cesse, esprit inconstant,
Cœur rusé, de m'aller flattant
De ie ne sçay quels miens merites :
Si i'en ay, las ! ie n'en sçay rien,
Mais quoy que ce soit, ie voy bien
Pour tout cela que tu me quittes.

Tu vantes mes perfections,
Effets de mes affections,
Par tes paroles flateresses
Qui las ! ne me seruent de rien,
Car en fin, Iris, ie voy bien,
Ie voy bien que tu me delaisses.

Penses-tu par tes feints souspirs
Et par tes menteurs desplaisirs
M'asseurer que ton cœur retienne
Desormais de l'amour pour moy,
Si desia, si desia ie voy
Que tu ne veux plus estre mienne ?

Encor' d'ailleurs il paroist bien
Que mon amour ne t'est plus rien,
Toy mesme m'ayant suppliee
D'effacer ton nom dedans moy,
Iris, c'est peu d'Amour à toy
Que de vouloir estre oubliee.

233. B, D, qui le faut — 239. M, ie scay bien — 245. M, ie sca bien — 253. M, daillieurs

Puisse-ie aussi bien t'oublier
Comme tu m'en viens supplier,
Et comme encor' tu le merites,
Mais ie ne puis bien qu'oublié,
Et bien que i'en sois supplié,
Et mesme bien que tu me quittes.

Encor' ay-ie moins de douleur
De ressentir vn tel malheur,
Malheur las ! par ta faute extreme,
Quand parmy si peu de pitié,
Mais plustost tant d'inimitié
On me dit encor' que l'on m'aime.

Est-ce auoir de l'Amour en toy
De feindre encore que pour moy
Ma flame en ton cœur n'est point morte ?
Car en fin, Iris, mon tourment
Ne vient pas d'aimer seulement,
Mais d'estre aimé de ceste sorte.

Hélas ! deuois-tu m'enflamer
Puis que tu ne pouuois m'aimer
Que de la façon que tu m'aimes ?
Tu le iuras, ô foible foy,
Quand Iris a iuré par toy,
Ses sermens estoient des blasphemes.

Puis qu'au malheur de mes amours
Tu me refuses ton secours,
Helas ! de qui le puis-ie attendre !

259. D, Puis-je (*vers faux*) — 269. M, Et parmy tant d'inimitié — 270. M, L'on me dit — 273. M, Ta flamme — 276. M, de telle sorte

Iris, si ie ne l'ay de toy :
Et qui prendra pitié de moy
Puis que tu dédaigne d'en prendre ?

Donc au lieu de me secourir
Toy-mesme tu me fais mourir,
Rude & cruelle recompence !
Car sans chercher d'autre support
Il faut que ie coure à la Mort
Puis que tu cours à l'Inconstance.

Et bien ingratte, i'y courray,
Et fort librement ie mourray,
Puis que mon tombeau te peut plaire,
Car si ma foy, ny ma douleur,
Ne peuuent vaincre mon mal-heur,
C'est à la mort seule à le faire.

Et puis que ie te vay perdant
A quel bien m'iray-ie gardant
Suruiuant à ces maux extremes ?
Las ! pense en me manquant de foy,
Iris que ie te pers par toy,
Me perdant encor par toy-mesme.

Puis que tu voulois me quitter
Tu ne deuois pas m'arrester,
Me trahissant par l'apparance,
Aussi pleurant ton changement
Ie m'excuse par ton serment
En m'accusant par ma creance.

288. M, Si tu desdaigne de la prendre — 297. M, mon tombeau l peut faire — 298. M, ni mon malheur — 299. M, craindre ma douleu — 304. M, pense me manquant — 306. M, Et me pers encor par mo mesme — 307. B, quicter — 312. M, Et m'accuse par ma croyance

Helas ! vrayment sot que ie suis,
Ie suis cause de mes ennuis,
En m'estant deceu pour te croire,
Las ! c'est par là que i'ay du mal,
Mais par là, cœur tres-desloyal,
Tu n'auras iamais de la gloire.

En lieu de penser au pouuoir
De ta mere, pense au deuoir
Dont peut t'obliger la constance.
Cet Amant que ton œil a pris,
Mais bien dont ton cœur est épris,
T'en a-t-il osté la puissance ?

Tu crois donc que c'est bien aimer
Que de se pouuoir enflamer
Du premier qui se passionne
De ton œil qui paroist si doux ?
Mais ayant de l'amour pour tous,
Tu n'en peux auoir pour personne.

As-tu promis à ton Amant
Par vn plus solemnel serment
Que ton cœur luy sera fidelle,
Que ceux que me iura ta foy,
Ta foy, mais en quel lieu de toy
Ceste vertu logeroit-elle ?

De ceste foy, cœur inconstant,
Desormais ie te vay quittant :
Car comme serois-tu tenuë

317. M, B, D, cœur trop desloyal — 319. M, Au lieu — 320. M, bvoir — 324. *Les éditions ont :* a-il. M *porte :* a'il. *Nous évitons l'hiatus.* 333. M, seroit

De deuoir me garder la foy
Que tu n'as iamais euë en toy,
Et qui t'est encor' incogneuë ?

Mais quant à moy i'en ay trop eu,
Et me suis aussi trop repeu
De la tienne trop menteresse,
Ie t'ay promis de viure tien,
Et pour ne te manquer en rien
Ma mort dissoudra ma promesse.

Bons dieux, qu'vn grand aueuglement
Trouble l'œil de mon iugement !
Helas ! faut-il qu'encor ie t'ayme ?
Et que ie te garde ma foy ?
Comment puis-ie plus estre à toy,
Puis que tu n'es plus à toy-mesme ?

A ces mots mon cœur se fendit,
Et le regret me defendit
De me plaindre plus de mes peines,
Mais la rage de mes douleurs,
Apres la voix voulant des pleurs,
Fit sourdre en mes yeux des fontaines.

Cher amy, te vois-ie pleurant ?
(Dit lors Iris en souspirant,
Voyant ma bouche refermée :)
Mal-heureux estat où ie suis,
Si la cause de mes ennuis
Ne vient que d'estre trop aymée.

340. M, ta foy — 341. M, eu dans toy — 353. M, Comme puis ie — 354. M, a moy mesme — 355. M, le cœur me fendit

Mais las ! te voudrois-ie tromper,
Et par l'inconstance eschaper
Du beau nœud dont tu me tiens prise,
Puis que sous ta fidelité
Mon heureuse captiuité
Me plaist mieux qu'ailleurs ma franchise ?

Mais que puis-ie où ie ne puis rien,
Et que contre mon propre bien
Il me faut cesser d'estre tienne ?
Que dis-ie tienne ? helas ! mon cœur,
On me tient sous telle rigueur
Que ie ne puis mesme estre mienne.

De grace pour l'amour de moy
Ne crois point si mal de ma foy,
Ne m'accuse point d'inconstance
Parmy mes constantes douleurs :
Cesse tes souspirs & tes pleurs
Cessant ta mauuaise creance.

Par trois souspirs elle cessa,
Et mon cœur aussi commença
Par trois souspirs à luy respondre :
Nos propos estoient my-souspirs,
Et parmy tant de desplaisirs,
Les siens sembloient les miens semondre.

I'ay vrayment raison de cesser
Mes larmes, qui n'ont peu forcer
(Dis-ie alors), ta rigueur de prendre

369. M, Du pouvoir dont — 373. B, D, ou ne puis-ie rien — 377. M, en telle rigueur — 381. M, pas d'inconstance — 384. M, croyance — 393. M, la rigueur

Quelque pitié de mes douleurs,
Mais plustost finiront mes pleurs
Que le suiet de les reprendre.

Tu ne veux pas, mais las ! pourquoy,
Que te voyant manquer de foy,
Ny que ie te nomme pariure,
Ny que ie m'en aille attristant ?
Helas ! & tu veux bien pourtant,
Tu veus (dis-ie) que ie l'endure.

De quel beau tiltre, & de quel nom
Puis-ie nommer ce faict, sinon
D'inconstance ou de perfidie ?
Noms moindres encor' que l'effet,
Et si ton peu d'amour le fait,
Permets que ma douleur le die.

Ie l'appellerois cruauté,
Si ton cœur n'eust esté domté
Iadis par ma perseuerance,
Mais comment peut-on mieux nommer
En vn cœur qui cesse d'aymer
Cet effect, sinon qu'inconstance ?

Quelque chose aussi que ce soit,
Helas ! mon seruice en reçoit
Vn si miserable salaire,
Qu'en fin si rien peut empescher
Qu'Amour me puisse retoucher
Cet acte seul le pourra faire.

jours
395. M, finiront mes yeux. *Le mot* jours *a été ajouté dans l'interlign* *comme il est indiqué.* — 396. M, reprandre. *Faudrait-il lire* répandre *?* — 406. M, Non moindres — 407. M, l'a fait — 409. M, I'appelerois — 412. M, Mais comme — 419. M, ne puisse retourner

Las ! pensé-ie encor' d'estre Amant,
Moy qui dois penser seulement
Comment ie me puis voir deliure
Du mal qui me va martyrant ?
Si ie ne le puis qu'en mourant
Mon remede est de ne plus viure.

Or mon Iris puis qu'il te plaist
Que mon destin soit tel qu'il est,
Et que mon malheur ne te touche,
C'est à la mort de me guerir :
Mais permets qu'auant que mourir
Ie prenne vn baiser de ta bouche.

Sur ces mots m'estant aduancé,
D'vn long baiser ie la pressay,
Succçant vne nouuelle flame :
Et lors son baiser m'inspira
Vn doux souspir qui m'asseura
Qu'elle m'aymoit encor' en l'ame.

En ce baiser par l'Amour deu,
Par moy pris, par elle rendu,
Nos ames mesmes se baiserent :
Et nos yeux aussi se touchans,
Nos larmes ensemble espanchans,
Nos larmes ensemble meslerent.

Et de rechef en m'embrassant,
Et de cent baisers me pressant,
Las ! (me dit-elle) hé quel remede !
Puis demy-morte entre mes bras,
Las ! (me dit-elle) ne meurs pas,
Mon espoir me promet de l'ayde.

421. M, estre amant — 422. M, doibs — 447. M, et quel remede

Ouy si tu vis plus constamment,
(Luy dis-ie alors) car autrement
Il me faudroit vn cœur de cuyure,
Pour viure en te voyant sans foy :
Ie puis tout pour l'amour de toy,
Si ce n'est que ie ne puis viure.

Lors ie sortis tout furieux,
Et ressuyant mes moites yeux
Ie contrefis meilleure mine,
Semblable au criminel pourtant
Qui demy mort feint le constant
Alors qu'au supplice il chemine.

Miserable inclination
Que d'auoir tant d'affection
Pour ce sexe foible & muable,
Qui ne sçait que c'est d'en auoir,
Et qui ne le peut pas scauoir,
Tant le ciel l'en fit incapable.

Quand ie vay pensant à cela
Ie veux grand mal à celuy-là,
Celuy, dis-ie, qui sans prudence,

452. M, dis-ie lors — 458. M, mes moulies (*pour* mouillés ?) yeux — 461. M, faist le constant — 462. A, C, F, Alors qu'on le meine au supplice. *Nous corrigeons cette défectuosité de rime d'après* M, B, D, E. *La variante que nous rejetons offre une curieuse preuve de filiation entre les trois éditions publiées par Toussaint du Bray. Il est étonnant que l'on n'ait pas remédié à cette évidente bévue de* A *dans les tirages successifs. La présence du mot* chemine *au* M *prouve cependant que le poëte n'est pour rien dans l'aberrance de rime.* — 463-468. *Cette strophe est reproduite à la fin de la seconde édition de l'*ANTIDOTE D'AMOUR *de* IEAN AUBERY (Delff, 1663) *avec deux variantes* : 464. auoir de l'affection, *comme dans* M ; 468. fait incapable.

(Ainsi puis-ie bien l'estimer)
Oza premierement nommer
Du nom de femme la Constance.

Aussi vrayment quiconque il soit,
Il paroist qu'il ne cognoissoit
Leur ame incapable de flame,
Ou de fidelité, sinon
Qu'il vouloit leur donner au nom
Ce qu'elles n'ont iamais en l'ame.

Celuy soit tousiours tourmenté
Qui pouuant viure en liberté
D'vn tel cordage s'encheuêtre :
Bien est indigne de tout heur
Quand il se rend leur seruiteur
Celuy qui peut estre son maistre.

Elles ayment en nous pourtant
De voir vn courage constant,
Sans sçauoir que c'est de constance :
Vn pauure aueugle louë ainsi
La clarté, sans sçauoir aussi
Que s'en est par experience.

Auec tant & tant de souspirs,
Et tant d'impatiants desirs,
Ces inconstantes dissimulant,
Le iurans mesme par serment
De brusler eternellement
Dans le feu dont elles nous bruslent.

474. D, de Constance — 492. F, Que c'en est

Elles iurent l'Eternité,
Comme si leur capacité
Pouuoit comprendre telle chose,
Veu que leur foible entendement
N'a d'amour pour plus qu'vn moment,
Tant d'elles le change dispose.

Incensez nous nous amusons,
Ou plustost nous nous abusons
De la foy qu'elles nous asseurent,
De la foy leur trompeur apas :
Et c'est croire à ce qui n'est pas,
Que croire à la foy qu'elles iurent.

Leurs legeres affections,
Leur humeur, & leurs actions
Nous le font assez bien paroistre,
Car en fin elles n'en ont point,
Et nous nous trompons en ce point
Par faute de les recognoistre.

Mais de quel œil cognoistrions-nous
Vne humeur qui change à tous coups,
Et qui n'est sans plus qu'inconstance ?
La raison n'y voit gueres bien,
Encores n'y voit-elle rien
Qu'auec l'œil de la defiance.

Meriter d'elles quelque bien,
C'est ce qui ne nous sert de rien,
Et c'est ce qui plus me despite,

503. M, plus d'vn moment — 519. M, Et qui ne sent plus

Que meriter bien en aymant
Ce soit le seul empeschement
D'obtenir ce que l'on merite.

Damis qui pensif l'escoutoit,
Voyant que l'excez l'emportoit,
Enflammant son pasle visage,
Luy dit l'ayant interrompu,
Apres que nous aurons repeu
Tu nous en diras dauantage.

Philene retournant à soy
Luy dit, Damis, pardonne-moy :
Tel est l'accez qui me vient poindre
Au souuenir de mes ennuis,
Et sur le discours où ie suis
Mon excés ne peut estre moindre.

Que si tu me vois transporté,
C'est bien contre ma volonté :
Mais las ! ma douleur est si grande
Qu'en moy tout amour estouffant,
Parce qu'Amour me le deffant,
Par force elle me le commande.

Alors Daphnis s'estant leué,
Sortit de ce rocher caué
Ayant pris par la main Philene,
Et Damis aussi tout soudain
En le prenant de l'autre main
Le conduisit vers la fontaine.

526. E, en bien aymant — 537. M, Tel est l'ecces | A, ne vient. *...us corrigeons d'après les autres textes.* — 538. M, de mes nuits — 545. ... deffend

C'estoit la source du ruisseau
Qui ceignoit ce roc de son eau,
Et là sans beaucoup de prieres
Dessous vn Ormeau destiné
Ils mirent entr'eux leur disné,
558 Qu'ils auoient dans leurs panetieres.

Fin du quatriesme Chant.

554. M, le roc — 555. F, de pieres — 556. M, Dessoubs

LE CINQVIESME CHANT

DES CHANGEMENS

de la bergere Iris

Tovt le Ciel sembloit allumé
Des rais du Soleil enflamé
Qui faisoit décroistre l'ombrage,
Et l'air épuisant toute l'eau
Qui sourdoit pres de cest Ormeau
En faisoit sourdre en leur visage.

Donc ces Bergers pour se sauuer
Du chaut qui les venoit trouuer,
Et voyant par tout l'ombre moindre,
Gaignerent vn bois d'alentour,
Si couuert, que mesme en plein iour
En tout temps le iour semble poindre.

Entre les arbres plus espais,
Et sous qui pour prendre le frais,
Tous trois ils se venoient estendre,

Titre. M, Cinquiesme poezie | de la Cynegerie (*sic*) represantée | par Bergere | Iris. | — 2. E, r'enflamé — 5. M, pres de ce ruisseau — M, treuver — 10. M, aux bois — 11. M, a plein jour — 12. M, ablait poindre

Philene aperceut quelques vers
Qu'vn If dont ils estoient couuers
Monstroit dans son escorce tendre.

S'approchant il y leut cecy :
« Chere Ozilis mon cher soucy,
« Considere que mon offence
« De la seule enuie est l'effet,
« Et que du mal que tu m'as fait
« Tu m'as fait faire penitence.

« Bien qu'on ait peu dire de moy
« Que mon desir conceu pour toy
« Print sa volée vn peu bien haute,
« Pourtant on cognoist par le cours
« De mes miserables amours,
« Bien plus de mal'heur que de faute.

« Voyant ta diuine beauté,
« C'eust esté trop d'impieté
« De n'en estre point la victime :
« Et d'autre costé i'ay cogneu,
« Par le mal qui m'est aduenu,
« Que mon seruice estoit vn crime. »

Lors Daphnis qui l'alloit suyuant,
Voila (dit-il) qui va preuuant
Que l'Amour aussi me surmonte :
Mais acheue nous desormais
Ton discours, & ie te promets
Qu'apres ie t'en feray le conte.

17. E, estoient ouuers — 23. M, B, D, mal que l'on m'a faict — 28. M, on cogneu — 40. M, Mais achevez

Pour satisfaire à ton desir
Ce me sera bien du plaisir,
De raconter (luy dit Philene)
Le mal qui me va consumant,
Et croy que ton contentement
Est vn doux soulas à ma peine.

M'estant donc ainsi retiré
Si triste, & si desesperé,
Du logis de ceste volage,
Quittant l'espoir & la raison,
Vains remedes pour la saison,
Ie me perdis de mon vilage.

Ia l'ennuy me persecutant,
De tous les hommes m'absantant,
Ie fuyois toute compagnie,
Heureux si les pouuant quitter
I'eusse peu de moy m'absanter,
Moy-mesme estant ma tyrannie.

Puis-ie bien encor m'endurer,
(Disois-ie) & de moy m'asseurer ?
O rage ! ô defiance extreme !
Ce que se sont deux ennemis
Quand en champ clos ils se sont mis,
L'estant seul moy-mesme à moy-mesme.

Craintif, & tramblant ie me suis,
Tout animé ie me poursuis,
Tant de moy mon mal-heur se iouë,

47. M, crois — 55. M, me persequntant — 61. M, encor endurer —
64. D, Ce que ce sont — 67. B, D, ie me fuis

Fuyant ie ne puis m'eschapper,
Suyuant ie ne puis m'atrapper,
Comme vn Ixion sur la rouë.

Ainsi de moy mal asseuré,
Contre moy mesme coniuré,
Tout plein de furie & de rage,
Ie voulois sur moy me vanger,
Moy-mesme afin de m'outrager,
Contre moy me donnant courage.

Ie coulay beaucoup de tels iours
Que tous mes esprits estoient sours
Au conseil que la raison donne
A ceux qui sont en desespoir,
Pour de personne n'en auoir,
Ne voulant aussi voir personne.

Si ie prenoy quelque repos,
Venant à songer aux propos
Que m'auoit tenus ma Bergere,
Pensant tous ces mots vn par vn
Ce ressouuenir importun
Me faisoit entrer en colere.

Il est vray, disoy-ie à part moy,
Qu'Iris, ceste fille sans foy,
Puis qu'il faut que ie m'en souuienne,
Disoit qu'elle vouloit mon bien,
Et que moy voulant estre sien
Elle vouloit estre aussi mienne.

73. M, de mon mal — 75. M, de fureur et — 88. B, D, vn pour vn

Ces mots doiuent-ils reuenir
Desormais dans mon souuenir,
Au temps que la belle infidelle
Qui les dit n'en a plus pour moy,
Et qu'elle ne pense en sa foy
Que pour ne plus penser en elle ?

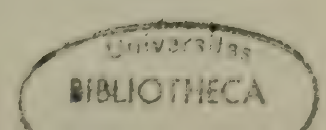
Pourquoy veux-ie donc y penser,
Pour en y pensant m'offenser ?
Puis que ce penser me deuore
Il m'est trop resté de raison,
Et le pis en ceste saison,
C'est qu'il m'en reste tant encore.

Mais venant à penser apres
Combien elle fit de regrets
Lors que ie me separay d'elle :
Ce trompeur penser me flattant
M'alloit à la fin promettant
Que son cœur me seroit fidelle.

Puis repensant d'autre costé
Que l'ingrate m'auoit osté
Ce qui me restoit d'esperance,
Ie recognoissois clairement
Que ie me flatois follement
D'auoir ceste sotte creance.

Car ayant ces pensers receu,
Tout aussi tost i'estois deceu
Par leur absence trop soudaine,

97. M, doibuent — 107. M, Et le pris — 120. M, croyance — 122. M, I'estois tout aussytost deceu



I'aymois fort de les posseder,
Mais pouuant si peu les garder
Leur venuë augmentoit ma peine.

Comme des oyseaux passagers
Ces doux plaisirs, mais trop legers,
Me promettoient par leur venuë
Mon Prin-temps deuoir arriuer
Mais helas ! c'estoit vn Hyuer,
Leur tromperie estant cogneuë.

De la façon qu'ils retournoient
Ie cognoissois qu'ils ne venoient
Que pour m'annoncer quelque orage,
Ainsi que ces oyseaux de mer,
Qui lors qu'elle doit escumer,
Paroissent comme pour presage.

Pauure disois-ie que ie suis,
Qui me flattant en mes ennuis,
Me force moy-mesme de croire
Aux beaux yeux qui m'ont abusé,
Trouuant encor' trop peu ruzé
Du sucre au fiel qu'ils m'ont fait boire.

Plaisirs si chers, pensers si doux,
Las ! pourquoy vous enfuyez-vous ?
Permettez au moins qu'on vous goute,
Et puis apres vous en allez ;
Pourquoy retournez-vous aislez
Si vous venez auec la goute ?

130. M, debvoir — 137. M, doibt — 141. M, Me forçant — 14
M, Treuvant — 144. B, D, qui m'ont fait boire — 145. M, Pensers chers, pensers si doux — 149. M, aylés

Vous n'estes pas si tost venus,
Vous n'estes pas mesme cognus,
Qu'on vous voit soudain disparoistre :
Las ! faictes vous mieux ressentir,
Permettez auant que partir
Au moins qu'on vous puisse cognoistre.

Ou si vous voulez m'absenter,
Puis que c'est pour me tourmenter,
N'approchez iamais de mon ame,
Ie vous ayme mieux loin que pres,
Puis que vous venez tout expres
Pour mettre de l'huile en ma flame.

Fuyez, autheurs de mon esmoy,
Qui faictes en logeant chez moy
Que ma douleur est plus extresme,
Et que ie pers en vous perdant
Ce qu'à grand' peine possedant
Ie n'ay pas quand ie vous ay mesme.

Reduit en ce piteux estat,
Sans qu'aucun espoir me restat,
Ma rencontre estoit dommageable

156. M, Qu'on vous puisse au moins recognoistre — 157. M, vous ulez absenter — 164. M, en venant chez moy — 167. M, grand paine 168. A, F, Ie n'en ay pas (*vers faux*). *Nous corrigeons d'après* M, D. — 169-180. *Dans* M *ces deux strophes sont remplacées par la strophe* *vante :*

Reduit en ce piteux estat
Sans espoir qu'aulcun m'arrestat,
Ayant sceu que ce mariage
Ne plaisoit point à mon Iris,
Et que les parens de Charis
Ne l'en pressoient pas davantage.

A ceux qui m'alloient approchant,
Le bon-heur mesme en me touchant
Pouuant deuenir miserable.

Mais à la fin ie retournay,
Quelque espoir m'ayant ramené,
Ayant sçeu que ce mariage
Ne plaisoit point à mon Iris,
Et que les parens de Charis
Ne l'en pressoient pas dauantage.

Aussi (pour dire en verité)
Son visage tout attristé,
Et sa couleur souuent changee,
Quand elle oyoit parler de moy,
Monstroit qu'en cognoissant ma foy
Mon mal la rendoit affligee.

Car aussi-tost qu'en quelque part
(Comme bien souuent le hazart
Me fit trouuer en sa presence)
Ceste infidelle me voyoit,
Son œil radoucy m'enuoyoit
Des œillades de repentance.

L'œil d'Iris ouuert dessus moy,
Cognoissant entiere ma foy,
La fit esmouuoir de reprendre
Mon cœur qui la foy lui gardoit,
Que sa legereté perdoit,
Mais ma constance luy fit rendre.

188. M, hasard — 189. M, treuuer — 191. F, m'ennuyoit — 19
D, Mon cœur que la foy — 197. M, Que sa bergerette

Ce cœur bruslé, dit mon Iris,
Vray Phenix de ma flame épris
Doit reuiure, il faut que i'anime
Ce feu que i'ay faict amortir,
L'allumant par le repantir
Puis que l'esteindre fut vn crime.

Face mon bon-heur que tousiours
Il soit l'obiect de mes amours,
Et que la seure cognoissance
Que i'ay de son feu, desormais
Puisse esteindre en moy pour iamais
De toute autre Amour la semence.

Ainsi se repantoit Iris,
Soit qu'elle desdaignait Charis,
Et que son humeur inconstante
Ne fust pas d'aymer plus long temps,
Ou que ses desirs inconstans
Rendissent sa flame plus lante.

Le bon heur voulut tant pour moy,
Lorsqu'elle estoit en cest esmoy,
(Las ! quel heur ! qu'en sortant de naistre
L'Amour en trois iours m'enuia)
Que Clorille la conuia
En vn bal où ie deuois estre.

Ie fus plus d'vne heure à resuer,
Ne sçachant comme m'y trouuer,
Ny la mine qu'il faudroit prendre,

199. M, de mon Iris — 201. M, doibt — 207. M, la seule cognoissance — 212. D, dedaignast — 215. A, F, ces desirs. *Nous corrigeons d'après* B, D. — 219. A, F *ponctuent* quel heur ? *Les autres éditions ne ponctuent pas.* D *donne* Las ! que l'heur — 220. M, L'amour pour tousiours — 222. M, debvois — 225. D, qui faudroit

Si comme il pouuoit aduenir
Ie venois à l'entretenir,
Mais en fin ie m'y voulus rendre.

Ie tremblay tout quand ie la vis,
Et sentis tous mes sens rauis,
Et deuins froid comme vne glace,
Et ne sentant pas seulement
Dans mon cœur cet estonnement,
Il parut aussi sur ma face.

Elle me voyant transporté,
Rougit aussi d'autre costé,
Quand elle me vit aupres d'elle,
Et son teint fut si vif rendu,
Par son vermeillon respandu,
Qu'elle ne fut iamais plus belle.

Ie dis alors à mes desirs,
Allez tous auec mes souspirs
Faire vn humble hommage à ma Dame,
S'il luy plaist de vous receuoir,
Pour mieux me le faire sçauoir
Vous logerez dedans son ame.

Si peut estre d'vn œil moins doux
Elle ne fait point cas de vous,
Afin que tost ie me deliure,
Et mes iours long temps retardez,
Montez au Ciel & m'attendez
Où ie dois aussi tost vous suiure.

231. M, Ie deviens : B, D, E, Ie deuins — 233, M, ces estonnements — 239. M, B, D, Par ce | M, vermillion : B, D, vermeillon — 250. M, De mes iours — 252. M, doibs

O qu'ils furent les bien venus
Si tost qu'ils luy furent cogneus,
Comme elle me le fit entendre
Lors que pour me le confesser
Elle me vint prendre à dancer,
Ce que ie n'ozois entreprendre.

Apres que nous eusmes dancé,
Aussitost qu'elle m'eust laissé,
Pres d'elle i'allay prendre place,
Armant mes yeux d'vne langueur,
Qui pouuoit eschauffer son cœur,
Quand mesme il eust esté de glace.

Car l'Amour lors que i'approchay
Dans l'vn d'eux s'estoit embuché
Auec ses attraits & ses charmes,
Et dans l'autre ouuert à moitié
Il auoit logé la Pitié,
Et cet œil estoit plein de larmes.

Alors la voulant accuser
Elle ne se peut amuser
D'ouir long-temps ceste harangue,
Et ie croy qu'Amour son vainqueur
De mes yeux vola dans son cœur,
Ou pour le moins dessus sa langue.

Car se mettant sur le discours
Du triste estat de nos amours,
Epreignant quelque larme feinte,

253. B, D, les biens venus — 263. D, Que pouuoit — 264. M, Il t été — 265. M, dez que i'approchay — 276. M, dessoubs sa langue 277. M, se mestant — 278. M, D, de mes amours — 279. M, Et cant quelque larme

Elle me dit auec serment
Que c'estoit pour moi seulement
Qu'Amour auoit son ame atteinte.

Qu'aussi pour me garder la foy
Elle auoit pour l'amour de moy
Fait dissoudre son mariage,
Bien qu'il fust desia resolu,
Et que l'ayant ainsi voulu
On n'en parloit pas d'auantage.

Qu'en fin elle m'asseuroit bien
Qu'il ne s'en feroit iamais rien,
Et qu'on ne l'y pourroit contraindre
Par mille discours mensongers
Emportez par les vents legers,
Me forçant de n'en plus rien craindre.

Que ie ne deuois diuertir
Mon amour, ny me repentir
D'auoir eu tant de mal pour elle,
Puis qu'apres ce mal esprouué,
Pour salaire i'auois trouué
Dans vne fille vn cœur fidelle.

Helas ! ie ne me peus garder
De me laisser persuader
A ces paroles menteresses,
Bien qu'il deust estre mal aisé,
Puis qu'elle m'auoit abusé
Cent fois par des mesmes promesses.

286. M, resolu, *avec l'*u *ajouté au-dessus du mot.* — 294. M, M forçant à — 295. M, debvois — 299. M, treuvé — 306. M, par ser blables promesses : D, par de mesmes

Sur ce discours le Bal finit,
Où nostre amour se reünit
Auec mille & mille blandices,
Mais helas ! en ce temps icy
C'est renouueler mon soucy
Que de penser à ces delices.

Ce ne fut lors qu'ardeur de nous,
Dont les feux estoient aussi doux
Qu'ils estoient de mauuais presage,
Ainsi qu'vn grand chaut en esté
Est d'ordinaire redouté
Parce qu'il couue quelque orage.

Si dans vne bullette d'eau
Qui s'enfle dessus vn ruisseau,
Mourant si-tost qu'elle est naissante,
Mon bon-heur estoit reserré,
Il ne seroit moins asseuré
Qu'en l'ame d'vne fille aimante.

Dans trois iours Charis de retour
Mit à l'enuers tout cet amour,
Liant si bien son mariage,
Qu'en fin ie cogneus clairement
Qu'il falloit mourir seulement,
Et non esperer dauantage.

Aussi n'ayant autre desir,
Le desespoir me vint saisir
Auec vne si grand' foiblesse,

315. M, Qu'il ne fust qu'vn mauvais — 316. M, chaud — 318. B, , Par ce qui — 323. M, Il serait autant asseuré — 324. F, amante — 33. F, floiblesse

Que reduit à l'extremité
Dans le lict ie fus emporté,
336 Pasmé de rage & de detresse.

Lors m'égarant en mes propos
Sans nourriture & sans repos,
Et repaissant ma fantasie
De ce qui l'alloit offençant
Mon mal tousiours se renforçant
342 En fin ie tombe en frenaisie.

Mais ceste fureur me laissa
Sur la minuict qui deuança
La triste & maudite iournée
Que l'ingrate & pariure Iris
Pour s'epouzer auec Charis
348 Deuoit estre au Temple menée.

Si tost que ce mal m'eut quitté,
Mes pensers d'vn autre costé
Plus cruels me vindrent reprendre,
Me faisans desirer le iour,
Dont le trop paresseux retour
354 A mes yeux se fit trop attendre.

Mais i'eusse esté bien fortuné
S'il ne fut iamais retourné,
Puis qu'il retournoit pour me nuire :
Car lors i'ouys les instruments
Auec qui ces heureux Amants
360 Au Temple se faisoient conduire.

337-372. *Ces six strophes manquent dans* M. *A la suite du vers :* ' Pasmé de rage et de detresse *le manuscrit reprend :* Enfin mon esprit estonné — 338. A, F, sans propos. *Nous corrigeons d'après* B, D.

O Dieux ! m'escriay-ie tout haut,
En me releuant en sursaut,
Et si lors ma mere accouruë
A ce grand cri que ie iettay,
Par force ne m'eust arresté,
Ie m'allois ietter dans la ruë.

Ie fis pourtant vn tel effort,
Que du lict ie tombay mi-mort,
Car alors ma douleur extresme,
Me faisant à la mort courir,
M'empescha seule de mourir,
Me faisant sortir de moy-mesme.

En fin mon esprit estonné
En sa place estant retourné,
Ma foible & pesante paupiere
Ouurant & refermant mon œil
Me fit voir en peur le Soleil,
Et son odieuse lumiere.

Mes amis depuis m'ont conté
Que me leuant tout transporté,
De rage ayant l'ame saisie,
Ie fis mille sanglants regrets,
Retombant aussi-tost apres
En ma premiere frenaisie.

Ayant donc mesme auec honneur
Souffert ceste extreme fureur,
Sans dormir toute vne semaine,

368. A, F, demy-mort (*vers faussé*) : B, C, D, E, mi-mort. *Nous* [*cor*]*rigeons.* — 378. B, En son — 379. M, Mes amis m'ont depuis — 382. [A], C, F, mille sanglots regrets. *Nous corrigeons d'après* M, B, D, E. — 384. M, Phrenesie — 385. D, auec horreur

Ie fus secouru du sommeil,
Et mes propos à mon resueil
Firent voir mon ame plus saine.

Alors sans plus me tourmenter
Ie taschay de me mieux porter,
Bien que la mort fust mon enuie,
Mais ie voulus encor guerir,
Pour reuoir auant que mourir
L'Ingrate qui m'ostoit la vie.

Pasle, en fin, foible & languissant,
La chambre & le lict delaissant,
Ie fus voir ceste neufue femme,
Qui caressant de mille apas
Son mary couché dans ses bras,
De baisers nourissoit son ame.

Charis de plaisir éperdu,
Baisant dans ses bras estendu
Sa bouche faicte d'vne rose,
Repassoit son heureuse main
Bien souuent dessus son beau sein,
Et bien souuent sur autre chose.

Ha veuë ! ha vie ! helas ! quel dueil
Me vint alors saisir par l'œil !
Le seul penser me desespere :
Ie sortis donc tout furieux,
Ne voulant d'vn œil enuieux
Profaner vn si doux mystere.

390. M, Furent voir — 391. M, tormenter — 394. M, guarir — 396. M, ottoit — 406. B, D, F, Repaissoit — 408. B, D, E, Et pl[illegible] souuant — 414. M, Prophaner

Que si lors ie ne mouru point,
Et si les voyant en ce point,
Mon ame de douleur touchee
Ne s'enuola point de mon corps,
Las ! pensez que la rage alors
L'y retint par force attachee.

Quoy (dis-ie apres tout transporté)
I'ay donc veu l'ingratte beauté,
Que durant trois ans i'ay seruie,
Adorer vn nouueau vainqueur,
Helas ! si i'ay si peu de cœur
D'où me reste encor' tant de vie ?

Mon cœur peut-il sans s'émouuoir,
Ou de rage, ou de desespoir,
Endurer qu'vn autre iouysse,
Et s'esioüisse de son bien,
Bien helas ! dont il n'a plus rien
Que la memoire pour suplice ?

Suplice à bon droit merité,
Puis qu'auec tant de lascheté
Il a ceste iniure soufferte,
Il n'a deu ce bien posseder,
Et puis qu'il a peu le ceder,
Et puis qu'il en souffre la perte.

Et vous, yeux plus lasches que luy,
Qui voyez dans les bras d'autruy,
Celle qui me rend miserable,

415. M, mouru : F, mourus : C, mourut — 419. M, Las pensés que — 420. M, La retint — 437. F, le celer

Tournez vos regards pour le moins,
Et ne vous rendez point tesmoins
Du crime dont il est coupable.

Pourquoy n'ont peu mes longs malheurs
Auec tant de torrens de pleurs
Toute vostre lumiere esteindre ?
Et pourquoy ce peu de clarté
Qui vous reste, m'est-il resté
Pour voir ce que ie n'ozoy craindre ?

Pour voir, sans que ie l'eusse craint,
Qu'Iris a laschement esteint
Dans son ame l'ardeur si sainte
De mon feu qui luy fut si doux :
Ha ! traistres ! seroit-ce point vous
Qui par vos pleurs l'auriez esteinte ?

Si c'est vous, las ! ie n'en sçay rien,
Mais pour le moins le crois-ie bien :
Helas ! auec trop d'apparence :
Et d'autant que pour me facher,
Bien que vous le puissiez cacher,
Vous me monstrez ce qui m'offence.

Vous me monstrez son lict foulé
Vous me monstrez son poil meslé,
Sa coiffure toute pressée,
Ses yeux de plaisir languissans,
Ses tetons encor tremoussans,
Et sa robbe toute froissée.

443. M, pas tesmoins — 444. M, coulpable — 446. D, Pour qui n'o peu — 453. A *donne* fainte, *contre tous les autres textes, y compris* M. *N adoptons de préférence la leçon commune de* M, B, C, D, E, F, saincte

456. M *s'arrête ici.*

Et pour accroistre encor mon mal,
Fauorisant à mon riual,
Vous suyuez sa main qui tastonne
Dedans son sein mille beautez,
Et trop curieux vous contez
Tous les baisers qu'Iris luy donne.

Ayant conté tous ceux d'Iris,
Vous contez ceux que son Charis
Luy rend, luy donne, & luy desrobbe,
Et sans le voir, pour m'esmouuoir
Vous me faictes croire de voir
Ce qu'il luy touche sous la robbe.

Mais las ! pourquoy pour m'excuser
Veux-ie ainsi mes yeux accuser
Du mal dont seul ie les offense ?
Pourquoy suis-ie si rigoureux
Apres l'auoir commis par eux
D'en prendre sur eux la vengeance ?

Donc sans plus accuser mes yeux
Il faut m'esloigner de ces lieux
Pour ne voir plus ceste pariure,
Et de ses nœuds me deslier,
Il faut viure pour l'oublier,
Ayant peu suruiure à l'iniure.

Quand mes yeux l'auront peu laisser
Peut-estre apres de mon penser
La pourray-ie voir effacée :
Ostons donc l'obiect de nos yeux,
Et par eux nous osterons mieux
De nostre cœur ceste pensee.

Mais en vain me veux-ie efforcer
D'oster Iris de mon penser
Par le remede de l'absence,
Car ie ne m'en puis dessaisir,
Et i'en veux garder le desir,
En ayant perdu l'esperance.

Helas ! mais puis-ie encor' auoir
Ou du desir, ou de l'espoir ?
Ha ! que i'ay bien peu de courage
En vn mal si grand qu'est le mien,
Luy puis-ie encor vouloir du bien
Apres vn si sanglant outrage ?

Et puis que son œil mensonger
M'empesche de me desgager
D'vn nœud qui tousiours se resserre,
Quittons ce pays librement,
Et puis qu'elle a changé d'Amant,
Pour nostre bien changeons de terre.

Quittons donc de bon cœur ce lieu,
Adieu pariure Iris, adieu,
Ingrate, adieu, ie t'abandonne :
Ainsi ie m'escriay soudain,
Et sans prendre d'autre dessein
Ie dressay mes pas vers Modonne.

Mais i'estois si faible, & si las,
Qu'il falloit presque à tous les pas
Me reposer, & prendre haleine :

510. B, D, sanglot

En fin de foiblesse aggraué
Aupres de la mer i'arriuay,
En m'y trainant à toute peine.

Le flot de la mer vient lecher
En ceste coste vn grand rocher
Dont le flanc luy sert de leuee,
Ie vins là rendre les abois
Dans vne grotte qu'autres-fois
Les Bergers peut-estre ont cauee.

Et pensant que là le sommeil
Par pitié me deust fermer l'œil :
Le fier souuenir que i'abhorre,
Et qui me tourmente si fort
M'aprit que c'estoit à la mort,
Et non au sommeil de le clorre.

Car de cent pensers pleins d'ennuy,
Qui s'amasserent auec luy,
Sentant mon ame poursuiuie,
Ie creu que pour sortir des mains
De tant de bourreaux inhumains
Il falloit sortir de la vie.

Pensers de ma mort seuls tesmoins
(Leurs dis-ie) attendez pour le moins
Que i'escriue qu'en ceste place
Mourut vn si fidelle Amant,
Et puis ie feray librement
Ce que vous voulez que ie face.

526. B, D, E, aggreué — 537. E, aborre

Ces bourreaux m'ayans mis soudain
Mon propre cousteau dans la main,
Dans le Roc me firent escrire
Ces vers qu'ils dictoient tour à tour,
M'ayans promis que quelque iour
558 Iris mesme les viendroit lire :

« Cruelle Iris, si tu sçais bien
« Que depuis qu'Amour me fit tien
« Ie t'ay fidellement seruie :
« Sçache encor qu'en mourant pour toy
« Rien n'aura peu finir ma foy
564 « Que ce qui finira ma vie.

« Ie suis venu dessus ce bort
« Finir par vne amere mort
« Vne vie encor plus amere,
« Eprouuant pour me secourir
« Que par moy l'Amour peut mourir
570 « Dans la mer où nasquit sa mere. »

Ces vers escrits, pour m'abysmer
D'vn saut ie me iette en la mer,
Qui rentr'ouurant par interualle
Son sein creué d'vn si grand pois
Me reiette en haut par trois fois,
576 Et trois fois dans son fonds m'aualle.

Lors des marchands de ce pays
De cest accident esbays,
Retournans de quelque voyage,

558. B, D, le viendroit lire

Firent deslier vn bateau
Pour me venir prendre sur l'eau,
M'empeschans cet heureux naufrage.

Et voyant mais sans iugement,
Et priué de tout sentiment,
Vn vieil Nautonnier pasle & sombre,
Ie pensay que ce fust Charron
Qui m'enleuoit sur l'Acheron,
Croyant n'estre plus que mon Ombre.

Pendant le vaisseau s'esloigna
Que ce bon homme regagna,
Où par les pieds il me fit prendre,
Et m'ayant encor despoüillé,
De mon habit sale & moüillé,
Au Soleil il le fit estendre.

Mais apres que i'eu tout vomy,
Si tost que le iour ennemy
A mon œil se fit aparoistre,
Me croyant mort, me voyant nud,
Et parmy ce peuple incognu,
I'eu peine de me recognoistre.

Or vous taisant le desplaisir
Qui me vint à l'heure saisir,
Dont le discours trop inutile
En fin vous pourroit ennuyer,
Tant seulement depuis hier
Ie suis arriué dans ceste Isle.

590. B, D, regaigna — 598. B, C, D, E, nu — 602. B, Que me vint

Accablé de tant de douleurs
Il finit ainsi tout en pleurs
Le long discours de son martyre,
Pleurs qui monstroient bien clairement
Qu'il enduroit plus de tourment
612 Qu'il ne leur en auoit sceu dire.

612. B, D, Qui ne leur

FIN

STANCES

EXPLICATION DES SIGLES

P = *Le Parnasse*...1607, et 1618.

NR = *Nouueau Recueil*...1609.

TM = *Traduction des Metamorphoses*, par N. Renouard, Rouen, 1610, 1619...

DP = *Les Delices de la poesie françoise*, 1615, 1618...

CS = *Le Cabinet Satyrique*...1617.

RS = *Recueil des plus excellans vers satyriques*...1617.

CM = *Le Cabinet des Muses*...1619.

AC = *V. Liure d'Airs de Cour*...1623.

SM = *Le Seiour des Muses*...1624, 1626, 1627...

R = *Recueil des plus beaux vers de Messieurs de Malherbe, Racan etc.*...1626, 1627, 1630...

IM = *Iardin des Muses*...1643.

RPD = *Recueil de Poesies Diuerses*...1671.

RB = *Recueil des plus belles pieces*...(Recueil de Barbin), 1692.

B = *Les Changemens.* Édition de Rouen, 1614.

D = *Les Changemens.* Édition de Paris (Jacques Le Gras), 1618.

LES VANITEZ DE FLORIDE

ESPROVVANT SA PVISSANCE SVR SON MIROIR [1]

STANSES

FLORIDE ayant les yeux sur son miroir fidelle
Admiroit les beautez qui la font si cruelle,
Causant tant de trespas,
Et voyant les attraits dont elle estoit pourueuë,
Se vouloit prendre aux Dieux de ce que l'ayant veuë
Ils ne l'adoroyent pas.

Alors comme l'on voit les plus sages gens-d'armes
Auant qu'aller aux coups faire essay de leurs armes
Pour s'en asseurer mieux,
Ceste belle orgueilleuse en dedaignant la terre
Pour attaquer le ciel, esprouuoit sur ce verre
Les armes de ses yeux.

Ce trait là (disoit elle eslançant vne œillade)
Encor qu'il soit bien doux rend vn cœur bien malade
Quand il en est attaint,
Le coup est sans remede, & quoy que l'on essaye,
Il met en peu de tems le feu dedans la playe
Qui iamais ne s'esteint.

[1] Ces Stances ne figurent que dans le *Parnasse* de 1607 (voir à la Bibliographie, p. xxx). Ce recueil contenait quatre pièces de De Lingendes. Trois de ces pièces reparurent, corrigées et augmentées, dans le *Nouueau Recueil* de 1609, et se liront plus loin. Voir aux pp. 134, 152, 169.

Puis mignardant ses yeux & les faisant sousrire,
Elle disoit, ce trait cause vn si doux martire
Qu'on n'en veut pas guerir,
Et bien que dans vn cœur iamais, après l'attainte,
Il ne laisse paroistre aucune marque emprainte
Si le fait-il mourir.

Puis remplissant ses yeux de rayons & de flames,
Elle disoit, ce trait force toutes les ames
De receuoir ma loy,
Et quiconque ne brusle aussi tost qu'il m'approche,
Il cache au lieu d'vn cœur dedans vn sein de roche
Vn glaçon comme moy.

Puis mettant dans ses yeux mille pointes de foudre,
Elle disoit, ce trait mettra le monde en poudre,
Quand il sera poussé,
Et si iamais l'Amour en avoit vn semblable
Mon cœur qu'il a jugé tousiours inuulnerable
Seroit bien tost blessé.

Or pendant qu'en ce point ce miroir homicide
Conseilloit ceste guerre aux beaux yeux de Floride
Qui l'approuuoyent aussi,
Amour tout irrité de la voir trop esprise
Du resolu dessein d'vne telle entreprise
Luy respondit ainsi.

Insensible beauté d'vne roche animée,
Qui pour le seul desir d'vn peu de renommée
Veux attaquer les Dieux,
Oses-tu les troubler par ces vaines alarmes
En leur premier repos, & les battre des armes
Qu'ils mirent dans tes yeux ?

Tu sçais que ce sont eux qui t'ont mis en la face
Tant de rares beautez, que ceste heureuse glace
Te va representant,
Et qu'eux mesmes ravis d'vn si parfait ouurage
Ont confessé depuis qu'ils n'ont plus le courage
D'en faire encor autant.

Que si Venus t'eust veuë en la vieille querelle
Qu'autresfois en gagnant le prix de la plus belle
Elle vit terminer,
Elle eust quitté pour toy sa premiere esperance,
Et n'eust peu demander ce prix en ta presence,
Ny Paris luy donner.

Mais bien qu'en ce vieil aage elle ait peu faire gloire
D'auoir eu d'vn berger pour marque de victoire
La pomme à ce dessein,
Les Dieux qui iugent mieux des beautez que les hommes
Pour vn plus grand honneur t'ont donné les deux pommes
Que l'on voit en ton sein.

Tu dois donc te loüer des attraits admirables
Et de tant de vertus, dont les Dieux fauorables
Ont voulu te doüer,
Sans te vanter ainsi de ta froideur extresme,
Indigne qualité dont vne glace mesme
Craindroit de se loüer.

Quitte donc le dessein d'vne si folle guerre
Sans prendre le conseil de ce morceau de verre
Qui te trompe auiourd'huy,
Et sans que ta froideur te donne plus d'audace,
Croy que ton cœur n'estant comme luy que de glace,
Est foible comme luy.

Et s'il n'est point encor ouuert de mille bresches,
C'est d'autant que iamais ie n'ay lasché de flesches
Exprès pour le toucher,
Et que contre mes coups ta defence estant vaine,
La pitié seulement que i'eusse eu de ta peine
A peu m'en empescher.

Mais [puis] qu'en te mocquant ainsy de mon empire
Tu crois auoir mespris que les traits que ie tire
N'ont peu t'assuiettir,
Il faut donc par ton mal t'oster ceste creance,
Et pour te mieux monstrer desormais ma puissance
Te la faire sentir.

Lors pour dompter le cœur d'vne beauté si dure
Et lui faire essayer de ses traits la pointure,
Contre elle il les poussa :
Mais retournans sur luy d'vne force nouuelle
De tous les mesmes traits qu'il tira dessus elle
Luy-mesme il se blessa.

A la fin ne sçachant à quoy plus se resoudre
Il s'eslança dans elle ainsi comme vne foudre,
Pour s'en rendre vainqueur,
Mais entrant par les yeux il fut pris au passage,
Sans auoir peu depuis sortir de ce seruage
Pour voler dans son cœur.

85. P, *Lyon*, 1618, *donne correctement ce vers.*

STANCES[1]

D'ov vient que sans effort i'ay rompu tous mes fers,
Et que le souuenir des maux que i'ay souffers
Me paroist vn mensonge ?
Ie ne tiens plus Fillis pour l'astre de la Cour,
Et ses perfections ne me semblent qu'vn songe,
Non plus que mon amour.

Maintenant i'en ay honte en ne la voyant pas
Auec ceste douceur & ces diuins appas
Qui la rendoient si belle,
Au contraire ie voy que ces charmes sont faux,
Et que tant de beautez que i'admirois en elle
Sont autant de deffaux.

Le Soleil ny l'amour ne sont plus dans ses yeux,
Elle n'a plus d'attraits, dont i'ay creu que les Dieux
L'auoient si bien pourueuë.
Aussi tout estonné ie sors de ma prison,
Et confesse qu'Amour m'auoit osté la veuë,
Pour m'oster la raison.

4. R, Phylis : SM, Filis — 8. R 1627 *etc.*, ses diuins appas — 10. SM, R 1627 *etc.*, ses charmes

---

[1] Les dix-huit pièces qui suivent figurent dans le *Nouueau Recueil* de 1609 (voir à la Bibliographie, p. xxx). Elles y occupent les pp. 335 à 385, dans l'ordre où elles se retrouvent ici.

Autrement qui croiroit que sans aueuglement
I'eusse peu si long-temps vivre si constamment
En ce honteux seruage,
Et que dans ces liens ou i'estois enfermé
Mon cœur eut si long temps enduré cet outrage
S'il n'eut esté charmé ?

Ie me veux mal pourtant des pleurs que i'ay perdus,
Et de tant de souspirs laschement depandus
Pour si peu d'importance,
Et veux dés-maintenant en horreur d'vn tel iour
Qu'on me voye à iamais pleurer de repentance,
D'auoir pleuré d'amour.

Ie veux en oubliant mes premieres douleurs
Que pour ce seul regret la source de mes pleurs
Desormais soit ouuerte,
Bien que ie doiue encor oublier cet ennuy
Et m'esioüir plustost de ceste heureuse perte
Que ie fais auiourd'huy.

Aussi bien ie connoy que i'ay cru sans raison
Que la mort seulement m'ouuriroit la prison
Où i'estois miserable,
Ie le connoy vrayment, & pour mon reconfort
I'esprouue qu'vn despit n'en est que trop capable
Sans courir à la mort.

22. R 1638, dans ses liens : SM, dedans ces lieux — 23. SM, eus — 24. SM, R, n'eust — 26. R 1627 *etc.*, espendus : SM, espandus — 33. SM, soit couurte (*sic*)

Car si tost que mes yeux ont esté decouuerts,
Mes fers en mesme instant se sont tous entr'ouuerts
Sans faire resistance,
I'ay foulé par dédain les lacs où i'estois pris,
Et ce qu'vn autre Amant eut fait par inconstance,
Ie l'ay fait par mespris.

Adieu donc, ô Fillis, c'est le vouloir des Dieux
Qui m'ostent le bandeau qui me couuroit les yeux,
Que ie vous abandonne,
Receuez cest adieu que ie treuue si doux,
Et prenez ce congé, puis que ie vous le donne
En le prenant de vous.

Quant à moy maintenant sans peur de m'abismer
Ie me riray des vents, & des flots de la Mer
Assis sur le riuage,
Et verray de bon cœur quelque esclaue trompé
Heriter de ma chaisne, & mourir au seruage
Dont ie suis eschappé.

Mais ne vous vantez plus de ma captiuité,
Car la gloire du ioug que mon cœur a porté
Vous doit estre interdite,
Mon seul aueuglement vous en oste l'honneur,
Et ce que vous pensez auoir eu par merite
Vous l'eustes par bon heur.

52. R, trouue — 59. R, SM, Heritier

POVR LA NAISSANCE DE MONSIEVR LE DVC DE RETELOIS

STANCES

LES portes d'Orient ne s'ouuroyent point encore,
Et les feux de la nuict luisans tout à l'entour,
Nous empeschoyent de voir les roses que l'Aurore
Y seme au poinct du iour.

Quand la fille du Loire auec impatience
De venir rendre hommage à son Prince nouueau,
Dont ceste heureuse nuict auoit veu la naissance,
Sortit du fond de l'eau.

Vne coiffe de ioncs & de branches de saules
Couuroit ses blonds cheueux qui degoustoyent encor
Beaux cheueux qui sembloyent autour de ses espaule
Vn crespe de fil d'or.

Vn grand voile d'argent ou l'on pouuoit cognoistre
Mille fleurs que l'éguille auoit sçeu rechercher,
Luy couurant tout le corps, en laissoit plus paroistr
Qu'il n'en pouuoit cacher.

8. NR, SM *donnent* Sortir. *Nous corrigeons avec* R — 15. R, en lais

Elle prit seulement cette robbe legere,
Et fuyant le loisir de se mieux habiller
Sans bruit elle sortit, de crainte que son Pere
Ne vint à s'esueiller.

Et puis s'enuelopant d'vne petite nuë
Ou pour estre inuisible elle se r'enfermoit,
Elle se fit porter sans estre recognuë
Ou cet Ange dormoit.

Dieux ! de quel doux excez fut son ame rauie,
Quand remplissant ce lieu de sa propre clarté,
Il luy parut si beau, qu'il eut contraint l'enuie
De louër sa beauté !

Tel le ieune Adonis couuert de fleurs nouuelles
Pourroit estre dépeint par vn sçauant peinceau,
Et tel seroit encor' sans armes, & sans ailles
L'Amour dans vn berceau.

Aussy se colla-t-elle alors dessus sa bouche,
Et d'vn si doux plaisir se laissant enchanter,
L'embrassa mille fois dans sa petite couche
Auant que le quitter.

Puis faisant dessus luy mille sortes de charmes
Pour le rendre à iamais exempt de tout ennuy,
Elle appella le Dieu qui preside aux alarmes
Pour auoir soin de luy.

33. NR *porte* collat' elle — 36. R, Sans le pouuoir quitter.

Beau Fils, (dit elle en fin comme estant transportée)
Ie voy bien maintenant que ie dois m'asseurer
Que les Dieux m'ont donné ce que le vieux Protée
M'a tant fait desirer.

Mille fois ce Prophete, auant que ie reuinsse
De reuoir chez Thetis les Nimphes de la Mer,
M'auoit fait esperer que le berceau d'vn Prince
Me feroit renommer.

Ie ne sçay (disoit-il) auec quelle promesse
Le Ciel s'est obligé de t'aymer desormais,
Mais si te promet-il plus d'heur & d'allegresse
Que tu n'en eus iamais.

Vn Enfant te doit naistre (au moins si l'on doit croire
Les choses aduenir que resoult le destin)
Dont la valeur pourra faire enuier ta gloire
Au grand fleuue Latin.

Vn iour tu le verras tout semblable à son Pere
Par ses rares vertus luire à toute la Cour,
Et dedans ses beaux yeux porter comme sa Mere
Les armes de l'amour.

Et s'il doit resembler cette grande Princesse
Par qui dessus ta riue il doit voir la clarté,
Ie sçay bien que l'Aurore elle mesme confesse
D'auoir moins de beauté.

Si tost qu'il sera né, le Ciel veut qu'on t'apreste
Par tout cet vniuers des honneurs immortels,
Et que les Dieux des eaux comme au iour de ta feste
Te dressent des autels.

Le Mince renommé par ces Princes si dignes
Que ce petit Cæsar aura pour ses Ayeux,
Fera chanter ton nom à tant & tant de Cignes
Qu'on l'oira dans les Cieux.

Et le Iourdain qui croit de voir ses ondes calmes
Seruir encor vn coup au sang de Godefroy,
Se prepare dé-jà de te ceder ses Palmes
Et de changer de foy.

Ainsi ce grand Deuin m'annonçant ta naissance,
M'en donnoit tous les iours vn presage nouueau,
Et repaissoit mon cœur d'vne douce esperance
De garder ton berceau.

Et voilà, que mon Ame à ce coup satis-faite
Iouït de ce bon-heur que les Dieux m'ont permis,
Et qu'à mes iustes vœux la voix de leur Prophete
A tant de fois promis.

Crois donc mon doux espoir, & commenceant de croistre
Tesmoigne à tes Ayeuls que pour estre en leur rang,
Surpassant leurs desirs, tu leur feras paroistre
D'estre issu de leur sang.

72. R, orra

Crois donc, ieune Alexandre, & deuanceant ton âge,
Fay naistre ton renom de ta propre vertu,
T'efforceant d'heriter encor' par ton courage
De celuy qu'ils ont eu.

Suy les pas de ton Pere, & pense qu'en l'histoire
Qui va des grands Heros les gestes racontant,
Tu ne peux acquerir d'auantage de gloire,
Sinon qu'en l'imitant.

Heureux si comme luy resemblant vne foudre
Pour defendre les Lis contre les estrangers,
On te voit tout sanglant & tout couuert de poudre
Vaincre tous les dangers.

Puisse tu donc vn iour, en imitant ton Pere,
Digne de son épée estre tousiours vainqueur,
Et certain de tes coups, comme l'œil de ta Mere,
Frapper tousiours au cœur.

Que puisse tu bien tost commandant vne armée
Contraindre vn nouueau monde à receuoir ta loy,
Et par toute la terre ouyr la renommée
Ne parler que de toy.

Que puisse tu bien tost en surmontant l'exemple
De ceux que la valeur a mis dedans les Cieux,
Obliger l'vniuers de te bastir vn Temple
En t'esgalant aux Dieux.

91. R, d'heritier

A ces mots de trop d'aise épandant quelques larmes
Et meslant des souspirs à ces iustes souhaits,
Elle refit encor' sur luy les mesmes charmes
Qu'elle auoit des-ja faits.

Puis voyant le Soleil vers les riues du Gange
Nous rapporter le iour dans vn char tout doré,
Elle s'en retourna d'aupres de ce bel Ange
Qu'elle auoit adoré.

TIRSIS

TIRSIS près d'vn ruisseau de ses larmes troublé,
Tirant du fond du cœur maint souspir redoublé,
D'vn pasle teint de mort ayant la face peinte,
Faisoit ainsi sa plainte :

Daphné, puis que mes pleurs, & ma longue amitié
N'ont peu depuis trois ans t'esmouuoir à pitié,
C'est en vain que ie cherche encor' de l'esperance
En ma perseuerance.

Apres tant de desirs & de feux si constants,
Ie voy bien que tu veux que la perte du temps
Que i'ay mis à t'aymer, soit encore suyuie
De celle de ma vie.

Mais puisque pour finir vn si cruel tourment
Il ne me reste plus qu'à mourir seulement,
Pour sortir tout d'vn coup d'vn malheur si funeste
Faison[s] ce qui nous reste.

Titre. P, Le Martyre et la Constance de Thyrsis — 5-8. P *présente l*
leçon suivante :

Puisque les vains souspirs de ma longue amitié,
A l'ingrate Daphné n'ont peu faire pitié,
Ayant perdu le temps ie perds encor la vie
Pour l'auoir bien seruie.

On voit que l'auteur a refondu la matière pour en faire deux strophe
dans NR. — 9-12. P, *cette strophe manque.* — 13-16. P,

Car puisque pour sortir d'vn si fascheux tourment
I'ai tenté tous moyens fort la mort seulement,
Essayons pour guarir d'vn mal qui nous moleste
Le moyen qui nous reste.

O toy, fille du Ciel, belle Mere du iour
A qui l'œil de Cephale a fait sentir l'Amour,
Tesmoigne, claire Aurore, à ma Nimphe cruelle
Comme ie meurs pour elle.

Ainsi disoit Tirsis, quand l'Aurore annonceant
Le retour du Soleil sur les monts paroissant,
Avec vn vaze d'or plein de perles liquides
Rendoit les prez humides.

Echo qui fit entendre & cognoistre sa voix
A Daphné qui faisoit vn bouquet dans les bois,
La fit toute fremir rendant son ame atteinte
Et d'amour & de crainte.

Et luy faisant tourner les yeux de ce costé
Où Tirsis immoloit sa vie à sa beauté,
L'amour & la pitié luy donnerent enuie
De luy sauver la vie.

17. R 1627 *omet le mot* fille *ainsi que la virgule après* toy. — 18. R 1627, n'a fait. *Ces fautes d'impression ont été éliminées dans les éditions subséquentes.* — 19. P, Tesmoigne (claire Aurore) à ma Nimphe cruelle — 23-24. P,

Semoit dans l'air serain de l'or auec des roses
Entre ses dois escloses.

— 25. P, Echo qui fit ouyr ceste dolente voix — 26. P, dans vn bois, — 27. P, La fit fremir de peur, rendant — 28. P, De pitié par la crainte. — 29-32. P *donne pour cette strophe :*

Lors tournant le regard de ses yeux radoucis
Où l'appeloit la voix du mal-heureux Thirsis,
La pitié de sa mort dont elle eut eu le blasme,
Luy mit l'amour dans l'âme.

Aussy quand elle vit vn cousteau dans son poing,
S'auanceant à grand pas & s'escriant de loing,
Attans, mon cœur (dit-elle), vne autre recompence
Est deuë à ta constance.

Tirsis, tournant la teste & voyant acourir
Ceste ingrate beauté qui le faisoit mourir,
Cheut pasle à la renuerse, ou rauy d'alegresse,
Ou pasmé de foiblesse.

Helas ! que deuint elle, en voyant son Amant
Estendu comme mort, sans poux, sans mouuement,
Et ressemblant les fleurs quant l'hyuer, ou l'orage
Leur ont fait quelque outrage ?

Tel estoit, quand la mort eut fermé ses beaux yeux,
Ce mignon tant aymé des Nymphes & des Dieux,
Qui couché sur des fleurs dont il accrut le nombre
Fit l'amour à son ombre.

Ceste bergere alors se ietta dessus luy,
Ne sachant s'il falloit en cest extresme ennuy

33. P, En voyant vn cousteau tout nud dedans son poing, — 34. P, Laissant tomber ses fleurs & — 35. P, Attens, Thirsis (dit-elle) | recompense — 37. P, accourir — 38. P, Sa Daphné, dont la voix l'empeschoit de mourir — 39. P, raui — 41-44. P,

Quand Daphné fut venuë elle vit son Amant
Qui tiroit à la mort, sans pouls, sans mouuement,
Et semblant vne fleur alors que la tempeste
Luy fait pancher la teste.

— 45-60. *Ces quatre strophes remplacent la strophe suivante de* P :

Lors attachant ses yeux immobiles sur luy
Ayant le cœur serré de regret & d'ennuy,
Elle se laissa cheoir tremblante & desolée,
Sur son Thirsis colee.

Secourir son berger pour le faire reuiure,
Ou mourir pour le suiure.

Ainsi vit-on Venus embrasser ce Chasseur
Qu'un lict incestueux fit naistre de sa sœur,
Quand le sang que versoit sa blesseure mortelle
Fit une fleur nouuelle.

Telle se peut-on feindre, en semblable douleur
L'amoureuse Daphné sans voix, & sans couleur,
Sembler toute mourante, ou plustost de la sorte
Qu'on l'eust peu croire morte.

Car ne sachant du tout quel remede choisir,
Elle baisoit Tirsis, mais helas ! sans plaisir,
Et comme on peut baiser vne personne aymée
Au cercueil enfermée.

A la fin le poussant & luy serrant la main,
Hâ (dit-elle) Tirsis, en l'appellant en vain,
Est-il vray qu'en mes bras il puisse estre possible
Que tu sois insensible ?

61. P, Et ne sçachant — 62. P, Elle le rebaisoit, *et le point d'exclama-*
… omis. — 63-64. P,

Taschant par ses baisers plains d'amoureuse flame
De luy redonner l'ame.

65-68. P,

A la fin le poussant, & l'appellant en vain
Et sur ses yeux mourans passant sa belle main,
Vis d'icelle, ô Tyrsis, & si tu ne veux viure
Attens ie te vais suiure.

Hé ! pourquoy m'as tu dit autrefois si souuent
Qu'auec vn seul baiser ie te rendroy viuant,
Si te baisant sans cesse, & mourant sur ta bouche
Tu n'es plus qu'vne souche ?

Mon cœur, ouure les yeux, parle à moy mon berger,
Ou ta Daphné croira que tu fus mensonger,
Et que sans iugement elle fait ceste plainte
Pour vne ame si feinte.

Las ! Tirsis, tourne au moins ton regard deuers moy
Pour voir mes tristes yeux qui fondent dessus toy,
Qu'au moins auant ta mort ta bouche me console
D'vne seule parole.

Lors Tirsis recouurant ses sentiments perdus,
Secouru par les pleurs qu'elle auoit espandus,
Ouurant & refermant sa pesante paupiere
Eut peur de la lumiere.

69-72. *Dans le remaniement de 1609 le poëte a fait une seule stance ces deux stances de* P :

Mais pourquoy m'as tu dit autrefois si souuent
Qu'auec vn seul baiser ie te rendroy viuant
Puisqu'en t'en donnant mille, helas, quoy que ie face,
Ie te sens tout de glace ?

Tu disois qu'en m'oyant souspirer seulement,
Les rochers & les bois prendroient du sentiment.
Es-tu plus insensible aux souspirs de ma bouche,
Qu'vn marbre, ou vne souche ?

— 73. P, Thirsis, ouure les yeux, — 77. P, Las mon cœur tourne moins — 78. P, qui pleurent dessus — 81. P, sentimens — 83. Ouurit & referma — 84. P, Trop foible à la lumiere.

Ceste Amante qui vit ce premier mouuement
En l'œil de son Berger ouuert si lentement
En reprenant sa plainte, helas ! Tirsis, (dit-elle)
Voy Daphné qui t'appelle.

Las ! si tu vis encor, comment sans me parler
Sens-tu dedans ton sein mes larmes s'escouler ?
Au moins pour m'en donner vne preuue nouuelle
Voy Daphné qui t'appelle.

Hélas ! & s'il est vray que malgré ma rigueur
Ta flame ait conserué sa premiere vigueur,
Si ton ame en retient encor quelque estincelle
Voy Daphné qui t'appelle.

Tirsis oyant la voix & le nom de Daphné
Se voulant releuer recheut tout estonné,
Descouurant d'vn souspir sa vie à son Amante
Dessus luy languissante.

Enfin se sousleuant auec vn peu d'effort
Et r'entr'ouurant les yeux auec vn doux transport,
Il vit & reconnut la Nimphe qu'il adore
Qui le baisoit encore.

85. P, La bergere qui vit — 86. P, de son Thirsis — 88. P, apelle,
93-94. P,

Helas, & s'il est vray Thirsis que dans ton cœur
Les flames de mes yeux soient encor' en vigueur,

95. P, Si ton âme en conserue encor' — 101-104. P, *ces vers* *nquent.*

Ceste Amante à ce coup le voulant redresser
Se courba toute à terre afin de l'embrasser,
Et luy se releuant la retint embrassee
Contre le sein pressee.

Alors sans plus songer à leurs ennuis passez
Ils se tindrent long-temps doucement embrassez,
Succeants par des baisers leurs ames sur les roses
De leurs léures descloses.

Tirsis en longs souspirs encor vn coup pasmé,
Par vn si court malheur heureux et bien aymé,
Receut ainsi d'amour la chere recompense
De sa longue constance.

109-110. P,

Lors oubliant tous deux leurs ennuis escoulez
Ils se tindrent muets bouche à bouche colez.

— 111. P, Succeants

ELEGIE POVR OVIDE

MISE AV DEVANT DE SES METAMORPHOSES

TRADVITES PAR M. RENOVARD

'VIDE, c'est à tort que tu veux mettre Auguste
Au rang des immortels,
'on exil nous apprend qu'il estoit trop iniuste
Pour auoir des autels.

ussi t'ayant banny sans cause legitime
Il t'a desauoüé,
t les Dieux l'ont souffert pour te punir du crime
De l'auoir trop loüé.

t vrayment il falloit que ce fust vn barbare
De raison depourueu,
ɔur priuer son pays de l'esprit le plus rare
Que Rome ait iamais veu.

t bien que la rondeur de la terre & de l'onde
Obeyt à sa loy,
deuoit-il iuger qu'il n'auoit rien au monde
Qui fust si grand que toy.

Titre. NR *porte* DE SES METAMORPH. — 9. RPD, Il faloit que ce fûst cruel, un barbare

Mais ni ton nom fameux iusqu'aux bors d'où l'Auror
Se leue pour nous voir,
Ny tes iustes regrets, ny tes beaux vers encore
Ne peurent l'émouuoir.

O combien s'affligea la Deesse d'Erice
Des plaintes que tu fis,
Et de voir vn Tyran faire tant d'iniustice
Au maistre de son filz !

On tient qu'à ton depart les filles de Memoire
Se vestirent de dueil,
Croyant que ce mal-heur alloit mettre leur gloire
Dans le fond d'vn cercueil.

Le Tibre, de regret quittant sa robe verte,
Publia sur ses bors,
Qu'il n'auoit iamais fait vne si grande perte
Qu'il en faisoit alors.

Et qu'il eut moins d'ennuy lors qu'en la Thessalie
La fureur des Romains
Versa le meilleur sang de toute l'Italie
Auec ses propres mains.

Ses Nymphes qui souloient s'assembler à la Lune
Pour chanter tes beaux vers,
Le laisserent tout seul, pour suyure ta fortune
Au bout de l'vniuers.

20. TM, DP, RPD, Ne peuuent... — 28. TM, fonds | RPD, u cercueil. — 37. RPD, qu'on voyoit s'assembler...

t ie croy qu'aussi-tost qu'en laissant son riuage
Tu te mis dessus l'eau,
oy-mesme tu les vis durant tout ce voyage
Autour de ton vaisseau.

u ne les vis pas seul, les Scites qui les virent
En furent esbahis,
: nous ont tesmoigné comme elles te suiuirent
Iusques dans leurs païs.

ıx qui n'ont rien d'humain que la forme de l'homme,
Les voyans en ces lieux,
oyoient auec raison qu'on eust banny de Rome
Les hommes & les Dieux.

: fut lors que leur ame autrefois impassible
Et sans nulle amitié,
pprit en leur escole à deuenir sensible
Aux traits de la pitié.

que leurs yeux nourris de sang & de carnage
En se rendants plus doux
sentirent moüillez, & trouuerent l'vsage
De pleurer comme nous.

esme on vit qu'en ce temps leurs roches se fendirent
En t'oyant souspirer,
qu'en s'amolissant leurs glaces se fondirent
Afin de te pleurer.

48. D, leur pays. — 57. TM, de sang & de courage — 61. D, Mesme
vid qu'en ce temps les rochers se fendirent

Mais lorsque la pitié vit les roches contraintes
De prendre vn cœur de chair,
Tu sceus qu'vn seul Auguste insensible à tes pleinte
En prit vn de rocher.

Hé ! comment veux-tu donc qu'oubliant des exempl
Si pleins de cruautez,
Nous vantions sa clemence, & lui donnions des temp
Qu'il n'a point meritez ?

Romps plustost les autels esleuez à sa gloire,
Et les employant mieux
Oste luy le Nectar que tu luy faisois boire
A la table des Dieux.

Et n'attens plus de luy, ny de ton innocence
Ce que tu t'en promets,
Aussi-bien le Climat où tu pris ta naissance
T'a perdu pour iamais.

Car les Dieux irritez ne se peuuent resoudre
De rendre ce bon-heur
A ce pays ingrat, plus digne de la foudre
Que d'auoir cet honneur.

On dit que l'Amour mesme en fut cause en partie,
Tant il eut de pouuoir,
Et qu'il vint tout expres au fond de la Scitie
Te le faire sçauoir.

72. TM, Qui n'a point… — 83. TM, plus digne que la foudre

! qu'il estoit alors bien changé de visage,
Et de ce qu'il estoit,
uand tu prenois le soing de luy monstrer l'vsage
Des flesches qu'il portoit.

n'auoit plus ses traits, il n'auoit plus ses armes,
Son arc, ny son flambeau,
eureux si simplement pour essuyer ses larmes,
Il eust eu son bandeau.

el le vit-on iadis quand sortant de Cytere,
Ayant les yeux ternis,
le poil tout poudreux, il vint trouuer sa mere
Qui pleuroit Adonis.

luy qui sans pitié l'eust peu voir de la sorte
Que tu le vis alors,
urroit voir d'vn œil sec le cercueil où l'on porte
Son pere entre les morts.

ais outre sa douleur en sa face despeinte
Qu'il ne pouuoit celer,
paroissoit encor' qu'vne secrette crainte
L'empeschoit de parler.

r se voyant nommer l'auteur de ta misere
Il n'osoit t'approcher,
craignoit iustement tout ce que ta colere
Luy pouuoit reprocher.

100. TM, Qu'il pleuroit Adonis : RB, Que pleuroit...

Tu recognus sa crainte & luy faisant caresse
Pour chasser son ennuy,
La pitié t'empescha d'augmenter sa tristesse
En te plaignant de luy.

Aussi ce doux accueil luy rendant le courage
Il reprint ses esprits,
Pour te conter ainsy le suiet du voyage
Qu'il auoit entrepris.

Mon Maistre, te dit-il, sçachant combien ie t'ayme
Par zele & par deuoir,
Tu peux iuger de l'aise, & du plaisir extresme
Que i'ay de te reuoir.

Mais si ie viens si tard en cette solitude
Où l'on t'a confiné
C'est la peur seulement, & non l'ingratitude
Qui m'en a detourné.

Car depuis ton exil tu m'as tousiours fait craindre
De m'approcher de toy,
Le Ciel m'estant tesmoin qu'il ne t'oit iamais plain
Sans te plaindre de moy.

Comme si recherchant par vne plainte iniuste
D'auoir du reconfort,
Tu pouuois excuser la cruauté d'Auguste
Pour m'en donner le tort.

115. TM, La pieté t'empescha... — 122. TM, Par le zele & de
— 123. RPD, Tu iuges de la ioye, & du

outesfois si tu crois la vengeance capable
D'adoucir ton ennuy,
ne refuse point de me dire coulpable
De la faute d'autruy.

ais las ! si sans courroux tu vois dans mon visage
Combien ie suis changé,
uel tourment me peux tu desirer dauantage
Pour estre mieux vangé ?

e te suffit-il pas de sçauoir que ma gloire,
Mourant de iour en iour,
t reduitte à tel point que ie n'oze plus croire
D'estre encore l'Amour ?

qu'ayant negligé durant ta longue absence
Les traits que ie portois,
yant ce que ie suis, ie pers la souuenance
D'estre ce que i'estois ?

vois que i'ay perdu les marques immortelles
Que ie soulois auoir,
que ie ne me suis reserué mes deux œlles
Que pour te venir voir.

pense pas pour tant que ces ruisseaux de larmes
Qui coulent de mes yeux,
vueillent coniurer de me donner des armes
Pour aller dans les Cieux.

60. TM, B, D, Pour reuoler aux Cieux.

Car ie viens seulement en ce pays sauuage
Pour estre plus content,
Et t'oster le desir de reuoir le riuage
Où le Tibre t'attent.

Mais Rome en t'oubliant se rend si fort ingrate,
Que les loix du Destin
Te lairroyent plustost voir ou le Gange, ou l'Eufrate,
Que le fleuue Latin.

Fay donc ce qu'il ordonne & puisque c'est la France
Qu'il t'a voulu choisir,
Permets que la raison t'oste la souuenance
De ton premier desir.

Et de fait qu'auiourd'huy la France est embellie
De tant de doux esprits,
Que selon ton merite elle rend l'Italie
Digne de ton mespris.

C'est là que le Soleil ne voit point naistre d'homme
Que l'on puisse blasmer
D'ignorer ce bel Art que tu monstrois à Romme
Pour sçauoir bien aymer.

165. TM, D, Mais Rome en te chassant s'est tant montré ingra — 170. *ibid.* Qui t'a voulu... — 173-176. *Dans* RPD *cette strophe rev la forme suivante :*

N'est-ce pas auiourd'huy qu'on la voit embellie
De tant de beaux esprits
Qu'elle peut beaucoup mieux que l'iniuste Italie
Te donner ton vray prix ?

— 173. RB, Et de fait auiourd'huy...

Leur cœur est si sensible & leur ame si prompte
A receuoir ma loy,
Qu'ils me font desdaigner les Autelz qu'Amatonte
A veu faire pour moy.

Les Dames d'autre part y sont si bien pourueües
De graces & d'apas,
Que mesme allant au Ciel après les auoir veües
Le Ciel ne me plaist pas.

Mais entre ces beautez tu verras aparestre
Ce bel Astre Lorrain,
Que la France adora quand elle le veit naistre
Sur les riues du Clain.

Toy mesme en regardant ceste belle RENEE
Qui n'a rien de mortel,
Tu pourras auoüer que la ville d'Ænée
N'eut iamais rien de tel.

Telle estoit ta Daphné quand tu la fis si belle
Que son œil me rauit,
Et força le Soleil de courir après elle
Aussi tost qu'il la vit.

Aussy quand ie la voy son bel œil me consume,
Et me semble si beau,
Que pour le voir tousiours i'ay perdu la coustume
De porter mon bandeau.

[C'est elle qui respand dessus les bors de Seine
Cette douce poison
Qui se coule dans l'ame, & luy fait prendre en haine
Les loix de la raison.]

Mais la rare beauté dont elle est si vantée
Par tout cest Vniuers,
Ne se verra iamais bien dignement chantée
Si ce n'est par tes vers.

Quitte donc tes Romains que ton ame charmée
Ne fait que souspirer,
Pour voir ceste Princesse à qui ta renommée
Te fait tant desirer.

Va trouuer les François où le Destin t'appelle
Pour finir ton malheur,
Et quitte de bon cœur ta langue maternelle
Pour apprendre la leur.

Cependant RENOVARD t'offrant vne retraite
En ce lieu bien-heureux,
Te promet sa faueur, & d'estre l'interprete
De tes vers amoureux.

C'est celuy dont la plume auiourd'huy me fait croire
Qu'il eust eu soin de moy,
Si le Ciel qui t'auoit reserué cete gloire
L'eut fait naistre auant toy.

205-208. *Cette stance ne figure pas dans les recueils* (NR, DP, R, CM). *En revanche elle figure dans toutes les éditions de* TM *et dans* B, D. — 219. RPD, Et quitte sans regret ta langue maternelle

Et que pourras tu craindre ayant la cognoissance
D'vn Esprit si parfait,
Et pour qui les neuf Sœurs se plaisent plus en France
Qu'elles n'ont iamais fait ?

Ainsi disoit l'Amour, quand tu luy fis responce
Que n'ayant plus de chois
Tu suiuois le Destin, & la douce semonce
D'vn peuple si courtois.

Vien donc heureusement acquiter ta promesse
Où la France t'attant,
Et ne differe plus de voir vne Princesse
Qu'Amour te loüa tant.

Viens voir tant de beautez, dont le Ciel qui l'adore
A voulu la doüer,
Pour les loüer toy-mesme & pour m'aprendre encore
Comme il les faut loüer.

238. D, l'attend

STANSES

COGNOISSANT vostre humeur ie veux bien ma Siluie,
Que passant vostre temps
Auec tous les Amants dont vous estes seruie
Vous les rendiez contens.

La Mode de la Cour m'estant si bien cognuë,
Pourrois-ie auoir douté
Qu'on peut viure en ce temps plus chaste et retenuë
Auec tant de beauté ?

I'apreuue vos plaisirs & qu'il vous soit loisible
D'en iouyr bien à point,
Car donnant tant d'amour il seroit impossible
Que vous n'en eussiez point.

Mais puisque ce peché point de blasme n'apporte
Quand on le cache bien,
Ie voudrois seulement que vous fissiez en sorte
Que ie n'en sçusse rien.

Titre. P *a cette rubrique au-dessus du mot* « Stanses » : Il permet à sa dame d'en aimer d'autres que luy, pourueu qu'il n'en sçache rien. CS *et* RS *inscrivent :* Stances sur une jeune courtisane. — 3. CS, RB, dont vous estes suiuie

7. DP, R 1627, *etc.*, RB, Qu'on pût viure — 9. P, I'approuue | RS qu'il vous soit possible — 13. CS, puis que le peché — 16. P, sceusse

Celle qui fait du mal se peut dire innocente
En le tenant caché,
Mais quand on fait du mal & qu'après on s'en vante,
On fait double péché.

Ne vous vantez donc plus de ce qu'il faudroit taire
De peur d'vn mauuais bruit,
Descouurant en plein iour ce que vous n'osez faire
Sinon qu'en plaine nuict.

En le disant ainsi vous serez diffamée
Des contes de la Cour,
Au lieu qu'en le taisant vous seriez estimée
De faire bien l'amour.

Faites qu'en vos façons on puisse recognoistre
Vn plus chaste entretien,
L'apparance y suffit, il faut feindre de l'estre,
Et puis n'en faire rien.

Receuez tous les iours ce plaisir ordinaire
De quelque Amant discret,
Et cessans de le dire & non pas de le faire,
Tenez le plus secret.

A tous sales discours que vos levres soient closes,
Et par vn geste feint,
S'il en faut escouter faites changer en roses
Les lis de vostre teint.

18. P, En cachant son peché, — 19-20. P,

Mais on fait double mal, quand d'vn mal on se vante,
Qui doit estre caché.

— 24. CS, RB, Sinon en pleine nuit. — 29. RB, Faites qu'en vos discours... — 32. CS, RB, Et puis n'en faictes rien. — 34. RS, De quel amant — 36. P, Tenez le ieu secret.

Vn autre lieu requiert de ne faire pas conte
Des rapports d'vn ialoux,
Et quittant cet honneur chasser encor la honte
Bien loin d'auprès de vous.

Soubs les rideaux tirés ces paroles lassiues,
Ces ris delicieux,
Ces contes affetez, & ces façons naïfues
Vous siéront beaucoup mieux.

Qu'alors autour de vous la chambre retantisse
De souspirs amoureux,
Goustant ce que l'amour en ce doux exercice
A de plus sauoureux.

Qu'en serrant vn Amant d'vne amoureuse estrainte
Sur vostre sein colé,
D'vn mignard tremblement on voye à chasque attainte
Vostre lict esbranlé.

Pour le moins, ma Siluie, en quittant vostre couche
Gardez que ce peché
En vos libres discours par vostre propre bouche
Ne vous soit reproché.

Pourueu qu'on ne le sçache & que la renommée
Ne vous aille blasmant,
Soyez si vous voulez tout le iour enfermée
Seule avec vn Amant.

45. P, lasciues — 50. P, CS, De baisers amoureux. — 55. P, chaque — 58. CS, que le peché — 64. RB, Seule avec votre amant.

Mais faignez d'estre chaste & ne faites pas gloire,
De me sçauoir trahir,
Me declarant vn mal que ie ne veux pas croire
De peur de vous hayr.

Car i'enrage de voir qu'vn Page vous apporte
Si souuent le bon iour,
Pendant qu'vn autre encor attend à vostre porte
De vous voir à son tour.

D'vn despit bien ardent, il faut que ie l'auouë
Ie me sens embrazer,
Voyant tous les matins encor sur vostre iouë
L'empreinte d'vn baiser.

Vostre lit plus foulé qu'il ne deuroit paroistre
Pour n'auoir que dormy,
Et vostre poil meslé me font trop recognoistre
Le ieu d'vn autre Amy.

Lors voyant loin de vous la honte estre bannie,
Ie deuiens si ialoux
Que ie voudrois mourir, mais pour vous voir punie
Ne mourir qu'auec vous.

65. RB, d'estre sage — 67. DP, R 1627 *etc.*, RB, Me decelant vn mal... — 72. P, Le petit mot d'amour. — 73. P, aduouë — 76. P, La marque d'vn baiser. — 77. P, Votre poil plus meslé qu'il — 79. P, Et vostre lict foulé — 80. CS, Les marques d'vn Amy. — 81-84. *Cette strophe manque dans* P. *On la trouve cependant dans tous les recueils imitations ou amplifications de* NR.

Couurez bien vos amours, sans craindre que i'estime
Qu'on se doiue fascher,
Ny que l'on puisse encor vous reprocher du crime
Que vous pourrez cacher.

Que si ie vous surprens me faisant ceste iniure
Vn iour à l'impourveu,
Soustenez qu'il est faux iusqu'à tant que ie iure
De n'en auoir rien veu.

Car alors reputant pour des songes friuoles
Tout ce qui sera fait,
Et dementant mes yeux pour croire à vos parolles
Ie seray satisfaict.

87. P, Et que l'on — 88. RS, pourriez — 95. RS, Et demendant mes yeux : P, desmentant

STANCES

O Dieux ! qui vit iamais d'Amant si deplorable,
Ny de si rude essay d'vne ferme amitié,
Que celuy qui me rend d'autant plus miserable
Que ie me rends moy-mesme indigne de pitié ?

Car voyant tous les iours que la beauté que i'aime
Fait dessein sur Aminte afin de l'engager,
Au lieu de le chasser, ie le conduis moy-mesme
Et l'inuite à me nuire au lieu de m'en venger.

Et par compassion voyant son ame esprise
D'vn bien que ie pourrois luy faire abandonner,
Pour luy mieux tesmoigner que ie le fauorise,
Ie m'en priue moy-mesme à fin de luy donner.

Las ! que croira l'Amour du tourment que i'endure,
Sinon que ceste feinte est vn crime en effet,
Et qu'en causant mon mal ie luy fais vn iniure
D'auoir si mal vsé du bien qu'il m'auoit fait ?

Il le croira vrayment, voyant que ie desire
Vn bien que sa faueur m'auoit fait acquerir,
Et me reprochera de souffrir un martire
Dont il auoit permis que ie peusse guerir.

5. DP, que la Belle que i'aime

Car en pouuant guerir ie fais tout le contraire,
Et ce qu'vn autre Amant outré de passion
Feroit par desespoir en semblable misere,
Ie le fay par respect, & par discretion.

Mais apres tant d'efforts la rage qui m'emporte
En me comblant l'esprit de honte & de regret,
Me blasme qu'en souffrant une douleur si forte
Ie me monstre insensible en faisant le discret.

Et qu'en cet accident si plein de violence,
Et qui semble outrager ma fidelle amitié,
Cet iniuste respect si plein de patience
Est digne de mespris plustost que de pitié.

Il est vray, mais ce mal est cause de ma gloire,
Et bien que iustement ie m'en puisse douloir,
Pour empescher ma plainte, il me suffit de croire
Que celle qui le veut m'oblige à le vouloir.

SONNET

POVR MADAMOYSELLE DV MAYNE

Toy qui lis dans le cœur des hommes & des Dieux,
Si tu sçais la raison d'vn secret que i'ignore,
D'où vient que ta Cloris que tout le monde adore
Porte tant de rayons & de feus dans ses yeux ?

Et pourquoy ne voyant qu'vn Soleil dans les Cieux,
Faut il qu'elle en ait deux, & si luysants encore
Qu'auprès d'eux le Soleil ne paroist gueres mieux
Que fait auprès de luy l'estoille de l'Aurore ?

Ainsi, belle Cloris, ie parlois à l'Amour
De tes yeux plus ardans que ce flambeau du iour
Que nous voyons au soir se cacher sous les ondes.

Quand ce Dieu, me monstrant deux Mondes dans ton sein,
Me fit voir que les Dieux les firent à dessein,
Et que ces deux Soleils estoient pour ces deux Mondes.

ses
4. *Le texte porte :* & de feus dans yeux ; *le pronom possessif a été ajouté : l'encre dans l'interligne.* — 7. *Nous corrigeons la leçon de* NR : Qu'apres *n adoptant celle de* DP *et de* R, *et en conformité avec le vers suivant.*

POVR VN BRACELET D'AMBRE ET DE PERLES

A ELLE MESME

Si c'est quelque chose certaine
Que l'ambre soit venu des pleurs,
Par qui les filles de Climene
Firent cognoistre leurs douleurs,
Et que les perles soient encore
Des larmes que verse l'Aurore ;

O que ces perles ordinaires
Et cet ambre dont tu te sers,
Presagent de longues miseres
A ceux qui, viuants dans tes fers,
Avec leurs larmes se promettent
D'atteindre au bon-heur qu'ils souhaittent.

Il ne faut donc pas que l'on pense
De t'aymer sans viure en tourment,
Ny de souffrir en esperance
De trouuer de l'alegement
Ou du repos en ses alarmes,
Puis que tu n'aymes que les larmes.

6. A, C, Des larmes que iette l'Aurore.

POVR CLORIS

Vovs qui pour le prix d'vne pomme
Vintes monstrer aux yeux d'vn homme
Ce que vous auiez de plus beau,
Venez voir Cloris languissante,
Et par quelque secret nouueau
Chassez le mal qui la tourmente.

Remettez des traicts et des charmes
Dans ses yeux au lieu de ces larmes
Que nous en voyons degouster,
Rendez luy ses roses nouuelles,
Et ce qu'elle eut peu vous prester
Pour vous rendre encore plus belles.

Autrement vous nous feriez croire
Que pour luy desrober sa gloire
Vous lüy desrobez la santé,
Et que pour contenter l'enuie
Que vous portez à sa beauté,
Vous attentez contre sa vie.

13. A, C, F, R 1627, *etc.*, ferez

Mais vne si grande malice
Tournant à vostre preiudice
La feroit monter dans les Cieux,
Où les doux attraits de sa face
Vous faisant mespriser des Dieux
La feroit seoir en vostre place.

Faites donc par quelque allegeance
Qu'elle vous laisse en asseurance
Là haut entre les immortels,
Et sans luy faire plus la guerre
Laissez la iouïr des autelz
Que vous auiez dessus la terre.

CHANSON

POVR MADAME LA VICONTESSE D'OCHI

Amovr, quitte tes armes,
Et pour voir sous tes loix
Tous les hommes rangez sans blesseure & sans larmes,
Emprunte de Doris les charmes de sa voix.

Ceste voix nompareille
Qui peut rauir les Dieux,
Te peut incontinent faire entrer par l'oreille,
Dans les cœurs où iamais tu n'entras par les yeux.

Rien n'est exempt de flame
Alors qu'on l'oit chanter,
Et l'essay nous apprend qu'vn homme n'a point d'ame
S'il ne la pert alors qu'il la peut escouter.

Aussy ce charme estrange
Par qui tout est dompté
Nous force d'auoüer que Doris est vn Ange
Puis qu'en ayant la voix elle en a la beauté.

Heureux donc se peut croire,
En viuant sous tes loix,
Celuy sur qui ses yeux ont acquis la victoire,
Pourueu qu'elle ait le cœur aussi doux que la voix.

SONNET

Si faut-il se resoudre à faire quelque effort
Pour rompre ma prison sans languir dauantage,
Et croire en ce danger que pour trouuer vn port
Il faut changer de route, ou bien faire naufrage.

Au moins à l'auenir i'auray ce reconfort,
Que sans chercher ailleurs qu'en mon propre courage
Le remede qu'vn autre attendroit de la mort,
Ie me seray moy-mesme affranchy de seruage.

Adieu donc, belle ingrate, adieu, fiere beauté,
Puis que vostre rigueur me met en liberté,
Et me fait violer les loix de vostre empire.

Mais croyez qu'en brisant les fers où ie suis pris,
Vous m'y forcez vous mesme, & que ie m'en retire
Auec plus de regret, que non pas de mespris.

3. DP, treuuer vn port

ALCIDON PARLE

FILLIS, auprès de cet ormeau
Où paissoit son petit troupeau,
Estant toute triste & pensiue,
De son doit escriuoit vn iour
Sur le sablon de ceste riue :
Alcidon est mon seul amour.

Ie ne deuois pas m'asseurer
De voir sa promesse durer
Par ce qu'en chose plus legere
Ny plus ressemblante à sa foy,
L'ingrate & pariure Bergere
Ne pouuoit se promettre à moy.

Vn petit vent qui s'esleuoit
En mesme instant qu'elle escriuoit
Ceste preuue si peu durable,
Effacea sans plus de longueur
Sa promesse dessus le sable
Et son amour dedans son cœur.

Dans IM, *cette pièce est intitulée :* Imitée de l'Autheur de Diane de Montemaior, par de Lingendes. Alcidon parle. LES ANNALES POÉTIQUES, *Paris*, 1778-1788 (*tome xv*) *lui donnent le titre ambigu :* Epigramme imitée par l'Autheur de Diane de Montomajor.

Voir notes, pp. 232, 233.

STANCES

Belle Armide, à quelle raison
Pour nous tirer en ta prison
Vses-tu de tant de caresses,
Puis qu'abusant de ces apas
Tes beaux yeux nous font des promesses
Dont ton cœur ne se souuient pas ?

Quelle erreur t'a peu faire croire
Qu'on puisse acquerir de la gloire
Auec tant d'infidelité,
Et que l'amour & la constance,
Au pris de la legereté,
Soient des idoles sans puissance ?

Cesse donc de plus inuenter
Tant d'attrais pour nous arrester
Et pour rauir nostre franchise,
Puis qu'au lieu de la retenir
Aussy tost que tu l'as conquise
Tu ne t'en veux plus souuenir.

Hé ! quel honneur peux tu pretendre
De tant de cœurs qu'on te voit prendre,
Que tu quittes de iour en iour
Pour d'autres conquestes nouuelles,
Imaginant plustost l'amour
Sans des flammes que sans des ælles ?

Mais helas ! ô chere beauté,
Ie blasme ta legereté,
Sans penser que la douce amorce,
Dont tu te sers pour m'engager,
Me rauit l'enuie & la force
De me soustraire à ce danger.

Car voyant ma perte euidente
Sur vne Mer si peu constante,
Mon cœur semble s'y preparer,
Desirant si fort son naufrage
Que de peur de s'en retirer
Il n'a peur que d'estre trop sage.

Helas ! Raison, pardonne moy,
Si tu vois qu'enfraignant ta loy,
Ie fay si peu de resistance
Quand on m'oste la liberté,
Et si malgré son inconstance
Ie veux mourir pour sa beauté.

Et qui pourrait t'estre fidelle
Aymant vne chose si belle ?
Ou bien en voyant seulement
Ses beaux yeux, dont la douce flame
Me fait haïr si doucement
Le defaut qu'elle a dedans l'ame ?

Ie veux donc aymer ma prison,
Et croire, pour la guerison
De la douleur qui me tourmente,
Ou que ie pourray l'arrester,
Ou que son humeur inconstante
Me contraindra de l'imiter.

43. DP, R 1627, *etc.*, A, F, n'estre fidelle

CLORIS SE DEFFENT CONTRE DORINDE

DE LA MORT D'ALCIDON DONT ELLE ESTOIT ACCUSÉE

DORINDE, croiriez vous qu'en la fin violente
D'vn berger incensé,
Accusant ma froideur iamais ie me repente
De ce qui s'est passé ?

C'est bien iniustement que ie suis poursuyuie
De la mort d'vn Amant,
Autant deraisonnable en finissant sa vie
Que vous en m'en blasmant.

Car bien qu'il l'ait finie après l'auoir trainée
Si long-temps en langueur,
Il en faut accuser son amour obstinée
Et non pas ma rigueur.

Et vrayment sans raison ie me vois accusée
De l'auoir tourmenté,
Quand vous dites sa peine auoir esté causée
D'auoir veu ma beauté.

Titre. P, defend — 2. P, insensé — 7. P, desraisonnable — 15. DP 1615, 1618, R 1642, sa peine auoit esté causée

S'il a receu du mal à cause qu'il l'a veuë,
Accusez en ses yeux
Et s'il en faut blasmer ceux qui m'en ont pourueuë,
Accusez en les Dieux.

Que s'il est mort d'amour, c'est en vain qu'on estime
Que ie deuois l'aymer,
Et qu'en le dedaignant ie fisse quelque crime
Dont on m'ait peu blasmer.

Car si i'ay deu l'aymer par ce qu'on l'oyoit plaindre
Qu'il viuoit soubs ma loy,
On m'oblige d'aymer tous ceux qui pourront faindre
D'auoir du mal pour moy.

Par les souspirs menteurs & par les larmes feintes
Des Bergers de ce temps,
Les Belles auiourd'huy seroient toutes contraintes
De les rendre contents.

Bien serois-ie coulpable & la cause certaine
De son mal aduenu,
Si par quelque promesse en sa poursuitte vaine
Ie l'eusse entretenu.

Mais sçachant qu'à ses feux mon œil seruoit d'amorce
Lorsque ie l'auois veu,
Ie ne le voyois plus si ce n'estoit par force
Ou bien à l'impourueu.

26. P, sous — 32. P, contens

Aussy croyois-ie bien qu'apres vn long martire
Il s'estoit peu guerir,
Quand ie sceu qu'il viuoit depuis qu'il me vint dire
Qu'il s'en alloit mourir.

Ingrate (me dit-il) pour t'auoir bien seruie
Adorant ta beauté,
Je vois bien qu'à la fin tu m'osteras la vie
Après la liberté.

Le mal qui m'afoiblit me contrainct de me rendre
Après vn long effort,
Et mes flames des-ja s'estouffent dans leur cendre,
Et meurent par ma mort.

Ce grand feu dont l'ardeur me sembloit incurable
N'a plus tant de vigueur,
Et mon sein n'est plus rien qu'vn tombeau deplorable
Des cendres de mon cœur.

Ta rigueur en est cause en me forçant d'esteindre
Mon mal par mon trespas,
Puisque tu fuis l'amour, que mesme tu veux feindre
De ne cognoistre pas.

Tes beaux yeux, ô Cloris, te le feront cognoistre,
Si tu prens ton miroir,
Car c'est dedans tes yeux que ie le vis paroistre
Lors que ie t'ozay voir.

41-42. P, que son premier martyre
Commençoit à guerir,
— 51. P, desia — 58. P, par mon repas, — *évidemment une erreur du typographe.* — 64. P, osay

De tels mots Alcidon continuoit sa plainte
En pensant m'esbranler,
Alors que le desir de voir sa flame esteinte
Me fit ainsi parler.

Encor que ta douleur esmeuue par tes larmes
Les rochers d'alentour,
En vain tu fais combattre auec de telles armes
La pitié pour l'amour.

Puisque tu sçais le mal que mon œil te peut faire
Aprens à me laisser,
Voyant que ie me cache en ce lieu solitaire
De peur de te blesser.

Fuis l'ingrate Cloris dont l'ame est plus sauuage
Que les Dains qu'elle suit,
Et pour viure en repos esloigne ce visage
Dont la beauté te nuit.

Tu n'aurois pas senti la fleche enuenimée
Dont ton cœur est époint,
Si i'eusse aussi bien peu m'empescher d'estre aymée,
Comme de n'aimer point.

N'espere donc iamais qu'Amour te puisse rendre
De mon ame vainqueur,
Quoy qu'il soit dans mes yeux, ie sçay bien me deffendre
Qu'il ne passe en mon cœur.

74. P, apprens — 75. P, en vn lieu solitaire — 88. R 1642, Qu'i
n'entre dans mon cœur

ar le mal qu'il t'a fait & dont ie te voy plaindre
En t'en prenant à moy
l'a fait haïr sa flame, & m'a tousiours fait craindre
De tomber sous sa loy.

uec de tels discours pouuant finir sa peine
S'il eut voulu guerir,
luy pensois oster ceste esperance vaine
Qui le faisoit mourir.

lais il croyoit qu'amour ayant sur moy victoire
Le secourroit vn iour,
t moy d'autre costé ie ne pouuois pas croire
Qu'il deut mourir d'Amour.

ussi n'aurois-ie point de blasme de sa perte
S'il eut creu mes propos,
t ceste place icy ne seroit pas ouuerte
Pour receuoir ses os.

lasmez donc Alcidon de sa perseuerance
Sans m'en donner le tort,
ognoissant sa folie en sa longue constance
Aussy bien qu'en sa mort.

t l'accusant tout seul de la fin de sa vie
Qu'on me veut reprocher,
achez qu'aux furieux la mort est vne enuie
Qu'on ne peut empescher.

91. R 1642, la flame | P, M'a serui de conseil pour m'aduertir de
indre — 103. R 1642, Car cette place — 105. P, de sa longue impru-
ice — 107. P, Cognoissant son erreur en sa folle constance — 109-112.
Cette strophe manque. — 109. DP, Et l'accusons

STANCES

PAR l'aide de Venus vn Amant vit vn iour
L'Idole qu'il aymoit dans son lit animée,
Au contraire ie voy par le courroux d'Amour
Ma Fillis toute viue en rocher transformée.

Son cœur sembla tousiours vn rocher en rigueur,
Mais ceste dureté dans ses membres infuse
En gaignant tout son corps s'escoula de son cœur,
Son cœur contre elle-mesme estant vne Meduse.

Ou ie croy que l'Amour de mes pleurs se seruant,
Et les rendant pareilz à ces eaux d'Eurimene
Qui changent en cailloux ce qu'elles vont lauant,
Se soit ainsy seruy de mon mal pour sa peine.

Car autrement son cœur s'amolissant vn iour
Se fust laissé gaigner par ma perseuerance,
Si contre tous les traits que luy tiroit Amour
Sa seule dureté n'eust esté sa constance.

Ie sçay que l'action & l'apparence aussi
Peuuent faire douter qu'elle soit vne Idole,
Mais comme on l'oit parler, les Rocs parlent ainsi,
Le bruit & l'air frappé leur donnant la parole.

Ie ne m'estonne point quand ie la vois marcher,
A cause que ie sçay que dans la mer profonde
Tiphis vit autrefois mouuoir vn grand rocher
Qui choquoit les vaisseaux & couroit dessus l'onde.

Comme dans son visage au lieu de deux beaux yeux
On voit des feux ardants où se bruslent nos ames,
Ainsi dans la Sicile on voit en diuers lieux
Au sommet des rochers luire de grandes flames.

Comme sur les rochers on voit naistre des fleurs
Ainsi de mille fleurs on voit sa face pleine,
Et ses beaux yeux encor' se fondre tout en pleurs
Comme on voit d'vn rocher couler vne fontaine.

Sa bouche a les deux bords de corail rougissant,
Et dessus son beau sein la neige est releuée,
Ainsi sur les rochers le corail va croissant,
Ainsi sur les rochers la neige est conseruée.

Laissant donc les raisons que ie pourrois chercher
Pour prouuer ce miracle aduenu de nostre age,
Il suffit de sçavoir qu'elle fut vn rocher
Contre qui sa rigueur me fit faire naufrage.

RESPONCE AV CARTEL

DE FLORIODORANTS QVI SOVSTENOIT LE DEDAIN DES DAMES

CHEVALIER de Dedain, qui faisant trop de gloire
De te voir dédaigné, nous penses faire acroire
Qu'à l'Amour le Dedain n'est pas vne poison,
Sçache que nous venons t'aprendre à ton dommage
Qu'endurer le Dedain c'est manquer de courage,
Et que le soustenir c'est manquer de raison.

Car par quelle raison se pourroit-il bien faire
Qu'Amour changeant d'humeur viue par son contraire,
Et qu'auec des glaçons il se puisse nourrir
Puis qu'enuers vn Amant le Dedain d'vne Dame
N'est pas tant vn essay pour connoistre sa flame,
Qu'vn outrage insolent pour la faire mourir ?

Et comme la Beauté dont notre ame est éprise,
Et qui par la douceur nous priue de franchise,
Acquiert par le Dedain le nom de cruauté,
Tout de mesme l'amour, qui souffre sans vengeance
Que l'iniuste Dedain d'vne ingrate l'offence,
Ne peut plus estre Amour, mais vne lascheté.

2. DP, nous penses faire accroire

Que si quelque Orgueilleuse auec de l'artifice
Sans respect de l'amour dédaigne ton seruice,
Empeschant que ton cœur ne puisse estre contant,
Quittes-en le dessain, non pas comme impossible,
Mais de peur de montrer d'auoir l'ame insensible,
En pensant acquerir l'honneur d'estre constant.

Ou consens pour le moins qu'à faute de merite
La gloire d'estre aymé te doit estre interditte,
Et qu'auec le Dedain l'Amour te fait punir,
Car nous venons expres pour faire reconnoistre
Aux yeux de ceste Cour, que tu te fais paroistre
Bien digne de Dedain de l'oser soustenir.

POVR LE BALET DES AMOVREVX VESTVS DE VENTS

AVX DAMES

He ! pourquoy, nous voyant paroistre,
Feindrez-vous de ne pas connoistre
Ces Amants reuestus de vents ?
Belles causes de nostre flame,
Nous sommes les portraits viuants
De l'inconstance de vostre ame.

Si pour auoir tousiours porté
Dans le cœur la fidelité,
Nous sommes vn peu dissemblables
Maintenant que nous la quittons,
Nous sommes donc mesconnoissables
Parce que nous vous imitons.

Car le seul desir de vous plaire
Contre nostre humeur ordinaire
Cause en nous vn tel changement,
Sachans que sans la Sympatie
De l'aymée auec son amant,
L'amour est bien-tost amortie.

Toutesfois si ne pouuons-nous
Nous transformer si bien en vous
Que nostre art se change en nature,
Et quoy qu'en fin nous ayons fait
Nous ne pouuons qu'estre en peinture
Ce que vous estes en effait.

POVR LE BALET DES DIEVX MARINS

AVX DAMES

L'HVMEVR de nos cœurs inconstans
Nous a fait plaire si long-tans
Parmy l'inconstance de l'onde,
Que nous pensions que Iupiter
Auoit fait la Mer en ce Monde
Seulement pour nous arrester.

Mais après vn si long plaisir,
Comme nous la voulions choisir
Pour nostre demeure éternelle,
Vn iour de calme seulement
Nous a fait dépiter contre elle
Et chercher vn autre Element.

Desià nous luy disions Adieu,
Et choisissants quelque autre lieu
Selon nostre humeur inégale,
Afin de viure dedans l'ær
Nous allions visiter Dedale
Pour apprendre l'art de voler.

14. DP, R 1627, *etc.*, Et choisissans vn autre lieu

Mais comme nous gaignions le bort,
Allants chercher tout d'vn accort
Quelque demeure plus certaine,
Nous fusmes aussi-tost suiuis
Par vne Nimphe de la Seine
Qui nous fit prendre vn autre aduis.

Si tost qu'elle fut près de nous,
Grands Dieux (dit-elle) arrestez-vous,
Car sçachant l'humeur infidelle
Dont vos esprits sont possedez,
Ie vous apporte vne nouuelle
Telle que vous la demandez.

Suyuez-moi donc asseurément,
Puis que vous cherchez seulement
Le vray seiour de l'inconstance,
Ie vous meine dans vne Cour
Où vous aduoüez que la France
Luy sert d'ordinaire seiour.

C'est en ce lieu qu'elle fait voir
Les miracles de son pouuoir,
Ie vous en parle par l'espreuue
Du temps present & du passé,
Comme estant Nimphe de ce Fleuue
Par qui Paris est trauersé.

20. R 1642, Allans chercher tous

Vous y verrez de tous costez
De toutes sortes de beautez,
Dont l'ame sans cesse agitée
Ne se peut comparer qu'au vent,
Et ie croy que vostre Protée
Ne se change pas si souuent.

Leurs pensers sans paix ny repos
Sont occupez à tout propos
A trouuer quelque amour nouuelle :
On ne voit rien de si changeant,
Et semble qu'au lieu de ceruelle
Elles n'ont que du vif-argent.

Par ces mots nos legers Esprits
Se virent tellement épris
De voir vn si volage Empire,
Que seulement depuis ce temps
En ce point seul nous pouuons dire
Que nous auons esté constants.

Mais la Nymphe en nous amenant
Pour nous monstrer incontinant
Quelle est son humeur, & la vostre,
En mesme iour nous ayma tous,
Nous hayt tous l'vn aprés l'autre,
Et puis se desroba de nous.

Aussy iugeans ceste façon
Pour vn trait de quelque leçon
Qu'elle auoit euë en vostre escole,
Nous en fusmes si satisfaits,
Que nous creusmes en sa parole
En voyant de si bons effets.

Prenants donc pour nostre Element
Ce lieu si propre au changement,
Nous croyons que vostre inconstance
Nous peut assurer desormais
De nous plaire si fort en France
Que nous n'en sortirons iamais.

ODE A LA REYNE[1]

GRANDS Arbitres de toutes choses,
Iusques à quand souffrirez-vous
Que l'Aurore auec tant de roses
Se vienne montrer deuant nous :
Et que par la route ordonnee
Pour les plus beaux iours de l'annee
Le Soleil venant tant de fois,
Ramene le Mois execrable
Qu'vn Attentat abominable
Doit rayer du nombre des mois ?

O Destins, il y va du vostre
De permettre ainsi sans raison
Qu'ils se facent voir l'vn & l'autre
Si parez en cette saison,
Et qu'auecques tant de licence
Durant l'extréme violence
Du plus grand mal que nous ayons,
Ils paroissent sur nostre teste
Comme à quelque beau iour de feste
Couronnez de tant de rayons.

[1] L'*Ode à la Reyne* parut, avec les dix-huit pièces du Recueil de 1609, dans *Les Delices de la poesie françoise*, 1615, et dans les réimpressions qu'on donna de ce Recueil en 1618 et 1620. Le poëme ne se trouve dans aucun des autres Recueils poétiques, sans doute à cause de sa longueur, mais l'abbé Goujet en signale une édition indépendante (1611) que nous n'avons pu retrouver.

Voir à la Bibliographie, pp. xxxi et xxxvi.

Las ! avec quel meilleur visage
Eussent-ils peu nous obliger
Si les vents du dernier orage
Se fussent passez sans danger,
Et que nostre fameux Alcide
Guaranty d'vn fer parricide,
En dépit de ses ennemis
Eut acheué tant de miracles
Que la voix de tous les Oracles
Nous auoit si souuent promis.

Mais de les reuoir à cett' heure,
Tels qu'ils nous souloyent esclairer
Quand la fortune estoit meilleure,
Cela ne se peut endurer :
Vangez-vous donc de ceste iniure
Et faisant qu'vne Nuict obscure
Pour vn Mois retarde leurs cours,
Fermez-leur à tous deux l'entree
Par où ceste triste Contree
Les voit arriuer tous les iours.

Car helas ! quelle est ta pensee,
Chere Compagne du Soleil,
Si tu n'es du tout insensee,
De luire auec tant d'apareil ?
Il vaudroit bien mieux, claire Aurore,
Pour toy mesme, & pour nous encore
Nous laisser en obscurité,
Et ne bouger des bords du Gange
En ce temps qu'vn malheur estrange,
Nous fait tant haïr la clarté.

Retourne, retourne en arriere,
O belle Reine du Leuant,
Et rompant icy ta carriere
Ne t'engage point plus auant,
Pren cepandant vn peu d'aleine,
Et souffrant, sans te mettre en peine,
Que la Nuit auant ton retour
Regne ce Mois sans interuale,
Demeure auecques ton Cefale
Tout ce temps à faire l'Amour.

Et toy, grand Flambeau de ce Monde,
Ne te sieroit-il pas bien mieux
De passer tout ce Mois sous l'onde
Que paroistre ainsi dans les Cieux :
Et prouoquer toute la France
Par vne si grande insolance
A te maudire desormais
Auec plus de haine, & de rage,
Que l'on ne fait en ceste Plage
Où les gens ne songent iamais.

Et vrayment tu deurois bien craindre,
Qu'ayans plus de pitié de nous,
Les Dieux lassez de nous voir plaindre
Contre toy n'entrent en courroux,
Et qu'oyans comme on te deteste,
Ils ne t'ostent le Char celeste,
Ainsi qu'ils firent autrefois,
Quand tu vins auec la houlette
Te loüer aux Vachers d'Admette
Pour mener leurs troupeaux aux bois.

Ou qu'eux-mesme à nostre priere
Tous les iours ne facent monter
Des broüillas contre ta lumiere
Comme fit le grand Iupiter,
Lors que tenant la Tessalie
Dans les ombres enseuelie,
Il disparut d'entre les Dieux
Pour voir ceste Nimphe d'Inache,
Qui depuis en forme de Vache
Fut gardee auecques cent yeux.

Aussy sans aigrir d'auantage,
Les Dieux tous prests à nous vanger,
Tu deurois d'vn aduis plus sage
Auoir peur de nous affliger :
Et durant cet Anniuersere
Cachant sous vn autre Emisfere
Ce fascheux flambeau qui nous luit,
Faire en sorte par ton absence,
Que sur l'Orison de la France
Tout ce Mois ne soit qu'vne Nuit.

Mais vne Nuit aussi confuse
Qu'elle estoit au commencement,
Auant que la lumiere infuse
Eust distingué chaque Element,
Et telle qu'elle pouuoit estre
Quand ce fol qui se fit parestre
Si mauuais Cocher à son dan,
Ayant bruslé toute la terre,
Cheut frappé d'vn trait de tonnerre
Auec ton Char dans l'Eridan.

Ha ! Soleil, que toute l'histoire
Te fit autrefois vn grand tort
De loüer ceste robbe noire
Que tu pris quand Cesar fut mort .
Car qui ne te croira coulpable
De cet accident lamentable
Dont la France s'afflige tant ;
S'il aduient iamais qu'on remarque
En la mort de nostre Monarque
Que tu n'en as pas fait autant ?

Qui ne croira voyant sa vie
Sous qui cét Empire éclatoit,
Qu'en ton cœur tu mourois d'enuie
De le voir si grand qu'il estoit ?
Ayant despit que ses loüanges
Obligeoient les peuples estranges
De le desirer pour leur Roy,
Et que sa gloire vagabonde
Auoit tant couru par le Monde
Qu'il estoit mieux connu que toy.

Mais qu'est-il besoin que ie treuue
Des raisons d'vn autre costé,
Pour montrer vne entiere preuue
De ta mauuaise volonté,
Puis que sans me donner la peine
De chercher plus auant la haine
Que nous te voulons reprocher,
Personne ne peut contredire
Que l'Espagne ne te retire
Tous les soirs chez elle à coucher ?

Autrement n'est-il pas croyable
Sans quelque grande inimitié,
Qu'en ce malheur si pitoyable
Ton cœur n'ait point eu de pitié :
Voyant la France toute preste
De se perdre en ceste tempeste,
Ainsi que l'on voit loin du port
Vne Nef des vents agitee
Dessus vne Mer irritee
Apres que son Pilote est mort ?

Helas ! non, il n'est pas possible
Qu'vne autre que toy seulement
En ce desastre si sensible
N'ait point eu de ressentiment,
Ny pleuré de voir tant de larmes,
Dont ainsi qu'auecques des charmes
Les Mutins furent amollis
Par ceste grand' Reyne esploree,
A qui nous deuons la duree
De l'Empire des Fleurs de Lis.

O digne, & celeste Princesse,
N'est-il pas vray qu'il eut gemy
Vous voyant si fort en detresse
S'il n'eust esté nostre ennemy ?
Et qu'il n'eust pas eu le courage
De voir vn si parfaict visage,
Des beautez l'vnique sejour,
De frayeur deuenir plus blesme
Et plus troublé qu'il n'est luy mesme,
Alors qu'il s'eclipse en plain iour ?

N'auoürez-vous pas, ô grand' Reine,
Que les Rochers plus doux que luy
Prirent alors vne Ame humaine
Pour compatir à vostre ennuy,
Et qu'il faut conclure à sa honte,
Qu'ayant tenu si peu de conte
De vous plaindre en cet accident,
Il doit estre plus dur encore
Que ne pensoit Anaxagore
Qui le creut vn cailloux ardent ?

Que si la Muse qui m'inspire
A depeindre icy vos douleurs,
Me permettoit de les decrire
Auec d'assez viues couleurs,
En ceste ardeur qui me transporte,
Ie les peindrois de telle sorte,
Qu'vn iour ceux qui liroient mes vers
Croiroient qu'apres ceste auanture,
C'est en dépit de la Nature
Qu'il luit encore à l'Vniuers.

Car on verroit par vostre pleinte,
Auec de secrets mouuemens,
Tout vostre Louure en son enceinte
S'esbranler en ses fondemens,
Et se détacher de sa place,
Comme sous ce chantre de Thrace
Qui perdit sa femme deux fois,
On vit les montagnes voisines
Se déprenans de leurs racines
Se laisser mener à sa voix.

Vous mesmes y seriez portraicte
Non plus auecques vos attraits
De qui pour quelque grand' défaite
Les amours empruntent leurs traits :
Mais telle qu'Appelle, ou Tymante
Eussent peint ceste chaste Amante,
Qui se pasmant à tous les coups
Sans pouuoir estre consolee
Fit dans soy mesme vn Mausolee
Aux cendres de son cher Espoux.

Ces belles roses incarnates
Dont le Ciel, ouurier nompareil,
Forma vos léures delicates
N'auroient plus l'éclat si vermeil,
Ceste belle face adoree
D'vn long ennuy décoloree
N'auroit plus de si viues fleurs :
Et de vos beaux yeux tous humides
Deux sources de perles liquides
Couleroient en guise de pleurs.

En apres peignant ces grands voiles,
Triste & piteux habillement
De ce beau Chef, dont les Estoiles
Seroient vn plus iuste ornement,
Vous sembleriez ceste Courriere
Qui de iour cachans sa lumiere
N'éclaire iamais que le soir,
Quand durant les nuicts plus funebres,
S'affublant toute de tenebres,
Elle n'ose se faire voir.

211. *Texte :* bellos

Et telle que dans vn nuage
Qui la couuroit toute à l'entour,
A regret faisant son voyage
L'Aurore ramena le iour,
Lors qu'en ceste iniuste querelle
Où pour vne femme infidelle
Les Troyens furent deconfis,
Toute pasle, & toute changee
Elle eut veu les bords de Sigee
Tous rouges du sang de son fils.

Les Graces toutes desolees
De voir vos plaisirs au cercueil,
Seroient paintes décheuelees
Auec de longs habits de dueil :
Les Amours pleurans auec elles,
Et s'arrachans toutes leurs aisles
Prés de vous seroient peincts encor',
Et de vos larmes respanduës
Trop belles pour estre perduës
Ils rempliroient des vases d'or.

La pauure France en agonie,
Pourtraite en ce mesme dessein,
D'vn teint de mort toute ternie
Auroit vn couteau dans le sein,
Les yeux mourans, la bouche perse,
On la verroit à la renuerse,
Aussi loing d'espoir de salut
Qu'elle estoit, lors que sur sa riue
Le Clain la vit presque captiue
Perdre le meilleur sang qu'elle eut.

Mais bien qu'on la peut croire morte
Selon tout iugement humain,
Ie voudrois pourtant faire en sorte
Qu'elle vous peut tendre la main,
Et vous donner quelque asseurance
De ceste infaillible esperance
Qu'elle auroit de pouuoir guerir
De ceste blesseure mortelle,
Pourueu qu'ayant quelque soin d'elle
Il vous pleust de la secourir.

Hé ! que pouuoit-elle mieux faire
Sentant desia faillir son poux,
Et qu'elle auoit le sort contraire
Que recourir du tout à vous,
Qui par vn miracle visible
Auez fait, que tout inuincible
De sa cheute se releuant
A la façon de quelque Anthee,
On la voit aussi redoutee
Comme elle estoit auparauant ?

Car il est vray que nostre histoire
Ne sçauroit auecque raison
Vous refuser l'entiere gloire
De son entiere guerison,
Ny taire d'vn iuste silence
Que c'est vostre seule prudence
Qui retient encor' dans les fers
Les sanglans Demons de la guerre,
Qui pour desoler nostre terre
Se déchainoient dans les Enfers.

Aussi ne le peut elle taire,
Au contraire elle dit par tout
Que c'est vostre soin tutelaire
Qui tient cet Empire debout,
Et qu'à vostre seule requeste
La faueur du Ciel toute preste
De complaire à vos volontez,
Desormais ne lairra plus luire
Tous les Astres qui peuuent nuire
Au cours de nos prosperitez.

Face le Destin fauorable
Qu'vn si grand bon-heur esperé,
Par vne issuë indubitable
Rende vostre Nom adoré,
Et qu'en la bonace asseuree
D'vne Paix de longue duree,
Le François doucement nourry
Esgale vn iour sans manterie
La Regence de sa MARIE
Au regne de son grand HENRY.

Ainsi par la bouche des hommes
Receuant des vœux Immortels,
Puissiez-vous au siècle où nous sommes
Toute seule auoir des Autelz :
Ainsi le Temps puisse sans cesse,
Par vne Immortelle Ieunesse
Conseruer la pure blancheur
De ce beau teint, où dans la nege
Les Roses ont le Priuilege
De se nourrir en leur frescheur.

Ainsi tousiours d'vn soin propice
Puissiez-vous voir les Elemens
Conspirans pour vostre seruice
Obeïr à vos mandemens,
Et sans que rien vous importune,
Tenant la mauuaise Fortune
Dans vne eternelle prison,
Rendre vostre gloire si grande
Qu'à tout iamais elle commande
Dessous l'vn & l'autre Orison.

CHANSON [1]

Si c'est vn crime que l'aymer
L'on n'en doit iustement blasmer
Que les beautés qui sont en elle,
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle :
Mais non pas à mes yeux.

Car elle rend par sa beauté
Les regards, & la liberté
Incomparables deuant elle.
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle :
Mais non pas à mes yeux.

1 & 2. *Bibl. Nat., Ms.* 12724 *fr.*—

Si c'est vn Crime de l'aimer
Il n'en faut / On n'en doit } iustement blasmer

— 2. AC *porte :* L'on en doit. *Le sens exige la particule négative, qu nous trouvons du reste dans les deux autres recueils qui reproduisent c couplet.* RECUEIL 1680, On n'en doit — 4. *Nous rejetons les vers forman refrain vers la droite avec le* RECUEIL *de* 1680. — 6, 12, *etc.* RECUEII 1680 *et Ms. cité,* Et non pas à mes yeux.

7-12. *Dans le* RECUEIL *de* 1680 — *le seul des recueils poétiques outr* AC *qui contient cette chanson — la deuxième strophe manque.*

---

[1] Sur cette chanson voir Introduction, pages xxxii, xxxiv, xxxix et xl

Ie suis coupable seulement
D'auoir beaucoup de iugement
Ayant beaucoup d'amour pour elle.
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle :
Mais non pas à mes yeux.

Qu'on accuse donc leur pouuoir,
Ie ne puis viure sans la voir,
Ni la voir sans mourir pour elle.
La faute en est aux dieux
Qui la firent si belle :
Mais non pas à mes yeux.

AV BERGER SIREINE [1]

C'EST trop celé les traicts piquans
Qui te blessent depuis cinq ans
Par l'oubly de ton infidèle,
Ton silence accroist ton malheur,
Pourquoy caches-tu ta douleur
Si tu l'aimes pour l'amour d'elle ?

Muet tu te laisses bruler
Voulant encor' dissimuler
De sentir le mal qui te touche,
Craignant qu'en souspirant vn peu
Dans toy ne s'esteigne ton feu
En luy donnant air par la bouche.

Aussi n'as-tu versé tes pleurs
Afin qu'Amour vit tes douleurs,
Bien plustost par la seule craincte
Que dans toy leur humidité,
Comme contraire qualité
Ne rendit ceste flamme esteincte.

17. *Le texte porte :* constraire

---

[1] Pour les œuvres d'écrivains du temps dont les dix pièces suivantes sont tirées, voir la Bibliographie, pages xxxvi et xxxvii.

Erreur contraire à ce dessein,
Car voulant garder en ton sein
Par ta foy ta flamme immortelle,
Tu l'esteins par ta propre foy,
C'est la laisser mourir par toy
Que te laisser mourir par elle.

Commence donc de souspirer,
Sireine, pour luy donner air
Sans auoir craincte de l'esteindre,
Plains-toy cessant de tant pleurer,
La foy t'ayant faict endurer,
La raison t'en doit faire plaindre.

Si l'Amour eut deu voir ton mal,
Mieux qu'en tes pleurs ton cœur loyal
Eut desia peu luy faire apprendre,
Mais aueugle il ne peut sçauoir
Ce qu'en tes pleurs il ne peut voir
Si ta voix ne luy fait entendre.

Ne crains point, Berger, qu'auiourd'huy
Tes souspirs n'aillent iusque à luy,
La pitié t'oste ceste craincte,
Et croy qu'oyant ton amitié
L'Vniuers esmeu de pitié
Se fera l'Echo de ta plaincte.

Ie sçay qu'Amour em-malicé
De mille flesches t'a percé,
Tes blessures me l'ont faict croire,
Mais tous les traicts de ton malheur
Qui t'ont causé tant de douleur,
Seront seuls les traicts de ta gloire.

Car le fer de ces Traicts poinctus
Au Ciel grauera tes vertus,
Le Bois prenant fueilles nouuelles
S'ira changeant en lauriers verds,
Et pour voler par l'vniuers
Les Empennons seront tes ailes.

LE BERGER PHILENE
A MONSEIGNEVR D'VRFÉ

STANCES

Soucy du Ciel, cœur genereux,
Qui dans ces beaux vers amoureux
Fais plaindre le Berger Sireine,
Ces vers rendent son mal si doux
Qu'vn chacun peut estre ialoux
De n'auoir enduré sa peine.

Pour m'esiouyr en mon tourment,
Ie vay quelquesfois presumant
Qu'en ces vers tu m'as voulu peindre,
Et m'estime bien fortuné
Du mal que l'Amour m'a donné
Puis que par eux ie puis m'en plaindre.

Ie me pense heureux auiourd'huy
De ce qu'il m'a tant faict d'ennuy
Pour vne infidele que i'aime,
Et parmy mes malheurs diuers
I'aime tant ma peine en ces vers
Que pour eux ie l'aime en moy-mesme.

Aussi dans ce triste discours
Il m'y semble voir mes amours
En l'oubly de ma belle ingratte,
Ce m'est trop de presumption,
Mais las ! en telle affliction
Permets moy qu'ainsi ie me flatte.

I'y voy Sireine plein de foy,
Non pas plus fidele que moy,
I'y voy son cœur remply de flamme,
Le mien est autant enflammé,
Ie l'y vois encor bien aimé,
Ie le fus autant de ma Dame.

Tout d'vn coup il est affligé,
Ie fus tout de mesme outragé,
Oublié de celle qu'il aime,
Pareil subiect de mes ennuis,
Et bref ce Sireine ie suis
Autant que Sireine luy mesme.

Ie me mire en luy cependant
Que ie vay le iour attendant,
Car pour accuser la meurtrière
Qui fut aueugle à mes amours,
Et mit en tenebres mes iours,
Ie verray bien tost la lumiere.

Lors ceux qui verront mes tourmens
Nous iugeront egaux Amans
En subiect, ainsi qu'en martyre,
Et que l'esgalant en malheur,
Vray compagnon de sa douleur,
Ie ne luy cede qu'en bien dire.

En ce poinct il fait mieux que moy,
Mais ce bien-dire vient de toy,
De toy l'Apollon de nostre aage :
Que Sireine est heureux Amant,
Puis qu'Apollon plaint son tourment
Quand le traict de l'Amour l'outrage.

[A IEAN AVBERRI

SVR SON LIVRE : LES BAINS DE BOVRBON LANCY ET LARCHANBAVT]

STANCES

Ainsi (docte Aubery) Venus sortit de l'onde
Pour auoir comme toy son rang parmy les Dieux :
Ainsi fait le Soleil le clair Astre du Monde,
Qui descend sous les Eaux pour monter sur les Cieux.

Quelle route incogneue aux humains veux tu prendre,
Dans ces Cachots brulants, & de souphre embrazez ?
Si ce n'est toutesfois dans les Enfers descendre,
Pour aller comme Ænée aux vergers Elizez.

Aussi là, d'Esculape eus-tu la cognoissance
De pouruoir à nos maux par de si doux moyens,
Comme d'Anchise Ænée apprint quelle prudance
Il deuoit apporter aux dangers des Troyens.

Tu sceus que la Santé dans ces Bains establie,
Maintient si bien les Vieux qui sont pres du Tombeau,
Que de leurs Iours faillants la chaleur affoiblie
Comme au Soir le Soleil, se repare dans l'Eau.

Et que contre la Mort la Nature nous donne,
Pour secourir nos ans de maladie attaints,
Du secours dedans l'Eau, qui vraye Eau de Dodonne
Peut r'allumer nos iours, quand ils sont presque étaints.

Tout de mesme apprins-tu que tant de Lits steriles,
Dedans ces tiedes Bains plus feconds deuenus,
Ne laissent les baizers de l'Hymen infertiles,
Monstrant qu'en l'Eau salée a peu naistre Venus.

De là tu sceus encor, que tant de Capitaines
Impuissants par la guerre, ou par vn autre effort,
Reprennent leur vigueur en ces Eaux souterraines,
Qui peurent autresfois randre Achille plus fort.

Mais outre tels secrets, randant inuiolable
Ton nom contre les Ans par vn secret nouueau,
Tu monstres en ce point par vn effect semblable
Que Glauque s'est peu randre immortel dedans l'Eau.

A MONSIEVR DV LAVRENS

CONSEILLER DV ROY

SON MEDECIN ORDINAIRE & PREMIER DE LA REINE

STANCES

Vous par qui cet Autheur entreprit son ouurage,
Empruntant du dessein autant que du courage,
En sa perfection monstrez vous son appuy,
L'Ouurier instruit par vous à ce soing vous oblige,
Et luy mesme vous croit la racine & la Tige
Des Lauriers que l'honneur plante & cueille pour luy.

Vous les plantez vous mesme, aussi peut-il bien estre
Que dans l'eau de ses Bains ses Lauriers puissent naistre,
Vous estant l'Appollon qui l'auez là reduit,
Pres de son eau natale ainsi fut transformée
En vn Laurier Daphné d'Appollon bien aymée,
Encor le fuyoit elle & celuy-cy vous fuit.

Isis dit autrefois à Teletuse enceinte,
Quoy qu'il naisse de toy ne l'estouffe de crainte,
Ne crains point le trauail, ie te le randray doux,
Vous donniez ce courage ains bien cette asseurance
A l'Auteur qui doutoit de l'heureuse naissance
De l'Enfant né de luy, qui doit viure par vous.

Aussi vient-il à vous tant pour auoir la vie
Qu'il espere de vous, que pour la sainte enuie
De voir ce grande Esprit de vertus ennobly,
Croyez aussi de luy qu'aux sources souterraines,
Ayant cherché par vous tant d'Eaux dedans leurs veines,
Il n'a touché pour vous à celles de l'Oubly.

A MONSIEVR BERTAVT

SVR SES CANTIQVES

SONET

MODELLE inimitable à la Postérité,
Beaux vers, d'vn bel esprit la durable merueille,
Dissemblable à toute autre, à soy mesme pareille,
4 Chef d'œuure de nos ans, honte à l'antiquité.

Beaux vers, charmes puissans, par qui la Pieté
D'vn merueilleux effect par les yeux se reueille,
Et retient quant & quant ce grand Dieu par l'oreille
8 Lors que par nos pechez il se sent irrité.

Ie croy que quelques vns de la troupe des Anges,
Pour t'apprendre ces vers, ces souspirs, ces louanges,
11 Quitterent leur demeure, & vindrent en ces lieux :

Mais, Bertaut, quel besoin leur fut-il de descendre
De leurs cieux icy bas, pour ces beaux vers t'apprendre,
14 Puis que tousiours ton ame est entr'eux dans les Cieux !

14. LES ŒVVRES POÉTIQVES DE MONSEIGNEVR BERTAVT, dernière (troisième) édition, 1620, ton ame est entree dans les Cieux. (*Voir Introduction, p. xxxviii.*)

A L'AVTHEVR DE CE RECVEIL

[RECVEIL DE QVELQVES VERS AMOVREVX
de Jean Bertaut]

SONET

BELLE ame, clair miroir des ames les plus nettes,
Tes vers me font penser à ces deux ieunes Dieux
Qu'on nous dépeint armez de feux, & de sagettes,
Si puissantz en la terre & si grands dans les Cieux.

L'vn est l'honneur de Cypre, & l'autre des Planettes,
L'vn enflame les cœurs, l'autre éclaire les yeux,
L'vn est Dieu des Amants, & l'autre des Poëtes,
Que d'vn semblable accez ilz rendent furieux.

Aussi par ces beaux vers, en qui l'on voit paroistre
Leur Deité commune, on peut bien reconnoistre
Que ton cœur à tous deux est vn Temple commun.

Et bien que de tout temps, auec de l'aparence
On ayt deu mettre entr'eux beaucoup de difference,
Ces vers montrent qu'en toy tous deux ilz ne sont qu'vn.

Ce sonnet est signé DE L'INGENDES (*sic*).

[*Sur* LE IVGEMENT DE PARIS *de N. Renouard*]

A L'AVTHEVR

EN ouurant ce discours, où la vieille querelle
Du prix de la beauté se renouuelle encor,
On voit bien qu'en donnant ton liure à la plus Belle
Tu fais ce que Pâris fit de la pomme d'or :
Et ie croy qu'auiourd'huy tout le monde confesse
Que si contre Venus ceste belle Princesse
Eust alors debattu l'honneur de la Beauté,
Elle l'eust emporté.

SVR LA MORT DV SIEVR DE MONT-GAILLARD

A SON LIVRE

IEVNE Orphelin, ne peux tu pas comprendre
Que nous pleurons sans espoir de retour
Ton Pere absant bien loing de nostre iour,
Et qu'au Tombeau nous auons veu descendre ?

Couure ses feux puis qu'il n'est plus que cendre,
Et regrettant sa mort non son Amour,
Connois ta perte, & pleurant à ton tour
Cache les pleurs qu'Amour luy fit épandre.

Ou bien d'autant que c'est pleurer en vain,
Puis que la loy du sort trop inhumain
Pour la mort seule aux hommes donne l'estre,

Vange sa mort, & forçant ceste loy
Rends immortel celuy qui t'a fait naistre,
Faisant pour luy ce qu'il a fait pour toy.

TOMBEAV DV FEV MESSIRE LAVRENS DE GALLES

SEIGNEVR DV MESTRAIL, VOIRON, ET VIVIERS

Icy du grand Mestrail repose
La cendre en ce cercueil enclose,
Dessous l'ombre de ses lauriers,
Qu'auec sa valeureuse espee
Pour les Lis de France occupee
Il rauit aux plus grands guerriers.

Ses lauriers exempts de la foudre
Qui le renuersa sur la poudre
Empeschent aussi que le sort
Dessus son nom n'ayt la victoire,
Et font pour conseruer sa gloire
Ce que fait le cedre au corps mort.

Il eut la teste outrepercée
Du coup d'vne foudre eslancée,
Dont l'ardeur peut estre eut ruslé
Sur son front la couronne verte,
Si le sang de sa playe ouuerte
Pour l'empescher ne fut coulé.

S'il eust deu mourir comme meurent
Ceux qui dessous le ciel demeurent
Il n'eut pas la mort esprouué :
Mais contre vne foudre seuere
Qui tousiours les lauriers reuere
Tous les siens ne l'ont pas sauué.

Pouuoit il defendre sa vie
Par le sort ialoux poursuiuie
Le voyant tousiours triompher,
Et puis que de souffre animées
Contre luy voloyent enflammées
Tant de morts de plomb & de fer ?

Mourant dans sa terre natale,
De son front ouuert d'vne bale
La valeur est montée aux cieux,
Ayant sa cendre abandonnée ;
Comme on dit que Minerue est née
Du front du grand Maistre des Dieux.

POVR MADAME DE ROHAN

EN LA MORT DE MADAME LA DVCHESSE DE DEVX-PONTS

STANSES

Ne penses pas triste Amarante,
Que ces vers que ie te presante
Vueillent alleger tes douleurs,
Car au contraire ie desire
Que l'abondance de tes pleurs
T'empesche de les pouuoir lire.

Aussi ne les ecris-ie pas
Pour te consoler du trespas
Qui te rauit ta Clorimenne,
Moy qui ne pourrois endurer
Qu'apres la mort de Polixenne
Sa mere cessast de pleurer.

Car son heureuse renommee,
Par toute l'Europe semee,
Ne me rend pas si peu discret,
Ny si peu ialoux de sa gloire,
Que pour t'en oster le regret
Ie t'en vueille oster la memoire.

Ses beaux yeux qui donnoient le iour,
Et ses beaux cheueux d'où l'Amour
Empruntoit si souuent des armes
Et des chaines pour nous lier,
Auroient-ils eu si peu de charmes
Qu'on te les peust faire oublier ?

Aussi ne le veux-ie pas faire,
Ny par vne erreur volontaire
Encourir le iuste remord
Dont i'aurois l'Ame trauersee,
Si par vne seconde mort
Ie l'esteignois en ta pensee.

Tu dois donc auec iugement
Refuser tout allegement,
Et croire que tout le remede,
Qui t'offre de la guarison
En la douleur qui te possede,
Ne peut estre que du poison.

APPENDICES

APPENDICE I

RECIT D'AMPHYON[1]

IE suis cét Amphyon, la merueille du monde,
Si vous doutés quelle est la douceur de mes sons,
Consultés ces escueils sortis du sein de l'onde
Pour suiure mes chansons.

Quelle honte, ô mortels, que le Ciel qui contemple
Des belles actions le courage abatu,
Suscite des rochers pour vous seruir d'exemple
A cherir la vertu.

Ma lire violant les loix de la nature,
Anime ces escueils charmés de ses appas,
Voudriés vous reuestus d'vne escorce plus dure,
Ne les imiter pas ?

Dieux est-ce enchantement ! ou chose veritable,
Quel miracle est-ce cy ! mes accends les plus doux
Attirent des rochers, dont le chant est capable
De me rendre ialoux.

2. *Le texte porte* qu'elle est — 9. *Texte :* violent

---

[1] Voir Introduction, pages xli, xlii et xliii.

Maintenant que leur corps reçoit vn meilleur estre,
Aux accords de ma Lyre en sont ils obligés ?
Non, c'est d'vn grand Soleil, qu'ils ont la gloire d'estre
En Sereines changés.

Tu n'as plus à douter, ô merueille des Reynes !
Que ton plus beau desir n'ait vne heureuse fin :
Veux-tu scauoir pourquoy ? qui fait bien des Sereines,
Sçaura faire vn Dauphin.

RECIT DE LA NAIADE

PORTÉE SVR VN DAVPHIN [1]

CES Ninfes pleines de mespris,
Voyant tant de pauures esprits
Qui bruslent d'vne ardeur profane,
Quittent leurs antres & leurs bois,
Et viennent auec leur Diane
Vous donner de meilleures loix.

Leurs cœurs qui ne sçauent qu'aymer
Apprendront à se reformer
Auec de si chastes exemples,
Et desormais dedans la Cour
On ne trouuera plus de Temples
Où l'on sacrifie à l'Amour.

Car elles iront detruisant
Ce Dieu qui va vous seduisant,
Et le faisant brusler encore
Au feu de son propre flambeau,
De l'autel mesme où l'on l'adore
Elles en feront son tombeau.

[1] Voir Introduction, pages xli, xlii et xliii.

Apres vn coup si glorieux
Elles s'en iront dans les Cieux,
Pour commencer vne autre guerre ;
Et ne croy pas que les mortels
Les puissent retenir en terre,
Si ce n'est auec des Autelz.

Aussi bien, ne voyons nous pas
Qu'elles puissent rien icy bas
De toutes les choses mortelles ?
Les hommes les ayment en vain,
Et la fierté d'estre si belles
Est cause de tout leur dedain.

Car le iuste orgueil de se voir
Si parfaites dans leur miroir,
Endurcit si fort leur courage,
Qu'il faut croire que leur beauté,
Qui tient les ames en seruage,
Maintient les leurs en liberté.

Et tant s'en faut qu'en vous blessant
Elles s'aillent ejouissant
De ce que leur trait vous surmonte ;
Qu'au contraire en blasmant leurs coups,
Leurs beaux yeux semblent auoir honte
D'vser leurs armes contre vous.

Mais rien ne les irrite tant
Que de voir qu'on s'aille flattant
En sa vaine perseuerance,
Et qu'vn homme puisse esperer
Par ses pleurs vne recompense
Que les Dieux n'osent desirer.

Reglez donc si bien vos souspirs,
Que mesme en vos plus grands desirs
Vostre cœur demeure insensible,
Et cessant de vous enflammer,
Si c'est quelque chose possible,
Adorez les sans les aymer.

COMPLAINTE

DE LEANDRE[1]

Hero du plus haut de la tour
Contemploit le corps de Leandre :
Que la mer, la mort, & l'amour,
Dedans son port auoit fait rendre.

Ses yeux frappez des aussi tôt,
De l'horreur du triste spectacle,
Font que sa bouche ne dit mot,
Mais son cœur se faict vn oracle.

Cœur qui ne seruant plus au corps,
Sert au moins de bouche à son Ame :
Pour verser sur ses membres morts,
Tous les reliques de sa flame,

O Dieus ! quel image trompeur,
Voir vn Amant en ce riuage,
Portant les traits d'Amour au cœur,
Ceux de la mort en son visage.

[1] Voir Introduction, page xliii.

Plus dit-elle pleurant tousiour,
Charon prestat il bien, sa barque
Pour passer ce butin d'amour,
Ainsi que celuy de la Parque ?

Mais las ! pendant que ie le voys,
I'entens que sa derniere haleine,
Faict naistre ses mourantes voix
Pour perdre sa naissante pleine.

Mon Hero, dit-il, quel Amant
Hors de moy dedans tout le monde,
Va plus de flames allumant
Dessous ce froid amas de l'onde ?

Regarde si iamais humain
Eut tant de faueurs de Neptune ?
De sortir de son large sein,
Pour te monstrer son infortune.

Ha ! non, ce n'estoit pas mon vœu,
De te voir ainsi cher Leandre :
Ie ne demandois que ton feu ;
Tu ne m'apportes que ta cendre.

Mais quoy ! c'est mon flambeau fatal
De qui l'innocent lumiere,
Te donne pour lict coniugal,
Cher amant, cête humide biere.

22. B, D, haleine : E *porte* haine

Ie me figure ton trepas
Et me semble voir ton courage,
Luitter avec tes foibles bras,
Contre la fureur de l'orage.

Ie croy que tu disois tousiour,
O Mer rends ta rage moins forte :
Mon cœur est la nef de l'amour,
Adore le Dieu que tu porte.

Voudrois tu cruel Element
En te monstrant ainsi contraire
Perdre au mesme gouffre l'enfant
Dont tu as fait naistre la Mere ?

Sauuez ces brandons amoureux,
Saincts chœurs des Deitez marines ?
Depuis qu'vn iour les mesmes feux
Peuuent eschauffer vos poitrines.

Alors inexorable mer
N'ayant ny des yeux, ny d'oreilles :
Tu ne voulus point calmer,
Pour tant d'amoureuses merueilles.

Ains aueugle à ses deux ruisseaux
Et sourde à son dernier langage,
Tu perds ses pleurs dedans tes eaux,
Et sa voix au bruit de l'orage.

Ainsi trahissant mon espoir,
De l'inconstance de ton onde ;
Tu faits vn iniuste manoir,
Au plus constant amant du monde.

Mais, que nous vas tu separant,
O mer, si l'amour nous empare ?
Ou, pour quoy nous serre tu tant
Amour, si la mort nous separe ?

Non, non, fay parade à noz yeux,
O mer d'vne infame victoire :
Amour portera dans les Cieux,
L'heur de nostre innocente gloire.

Borne ça bas noz ieunes ans
O mer, contre nous animee :
Amour sur les aisles du temps,
Estandra nostre renommee.

Bref figure nostre malheur,
Sur ton foible Tableau de verre :
Amour engrauera nostre heur :
Au plus fort airain de la terre.

Ainsi par les flots trop osez
Nous serons soubs l'onde mortelle :
Et par ceux d'amour opposez,
Nous entrerons dans ta nacelle.

Semblables à ce matelot
Qui courant ton humide empire
Fut precipité par vn flot,
Par l'autre remis au Nauire ;

En vain doncques toy, & le sort,
Vous armez pour nous de furie :
Leandre m'a donné sa mort
Et ie luy donneray ma vie.

Immortel Phœnix des amans,
Approche tes closes paupieres ;
Faits naistre des rayons viuants
Dedans mes mourantes lumieres.

Brusle le bucher de tes os,
Au Soleil que ton Ame adore ;
A fin qu'en dépit d'Atropos,
Ie te puisse baiser encore.

Bref, renouuelle ton ardeur,
Dans cête flame non commune :
Faits vn prodige de bonheur,
Du monstre de ton infortune.

Mais las ! suis-ie aueugle à mes maux ?
Suis-ie insensible à ses attaintes ?
Flattant mes asseurez trauaux
Auec des prosperitez faintes ?

Faire naistre Leandre mort,
Sont ce pas des vœux temeraires ?
L'arrachant des mains de la mort,
Par des effects Imaginaires ?

Accuser la mer, & les vents,
Excuser l'amour, & l'orage ;
D'où s'originent mes torments,
N'est ce pas cherir mon dommage ?

O Dieux ! qui aviez fait pour nous
L'heur d'vne si belle aduenture :
Pourquoy si tost le portez vous,
Du berceau à la sepulture ?

Vous pouuiez donner presageant
Le naufrage de ma fortune ;
Ou plus de crainte a mon amant,
Ou moins de courage à Neptune.

Pendant qu'elle parloit aux Dieux,
Amour d'vne façon diuine,
Faict sortir vn nil de ses yeux,
Vn mont Gibel de sa poitrine.

Ce fleuue va noyant sa voix,
Et ses yeux s'embrasent d'enuie :
D'aller toucher avec ses doigts,
Si ce beau corps n'a point de vie.

Alors portee de fureur,
Les creneaux de la tour eschelle :
Cherchant à dessain la hauteur,
Pour rendre sa cheute immortelle.

Ou bien peut estre qu'à son tour
Elle veut qu'en la terre ronde,
Le miracle de son amour,
Paroisse aussi bien que dans l'onde.

Montee donc sur cêt Autel,
Son cœur faict le dernier office ;
Quand auec vn dueil immortel,
Acheue ainsi son sacrifice.

O mer, cache mes membres morts,
O Ciel, monstre ma viue flame,
Et toy Leandre de ton corps,
Faicts vn sepulcre de mon Ame.

Haletant ces derniers sanglots
Comme elle eust la teste baissee :
Sauta pour amour dans les flots
Auant que la mort l'eust poussee.

APPENDICE II

NOTES

P. 141. L'*Elegie pour Ovide* a été souvent réimprimée, et fut l'objet de remarquables éloges. Ainsi Chapelain, écrivant à M. Heinsius, le célèbre érudit hollandais, « Résident de M.M. les Etats de Hollande en Suède », mentionne cette production de « nostre Delingendes », et l'estime « une des plus élégantes pièces de vers que nous ayons ». (LETTRES DE JEAN CHAPELAIN, éd. Tamizey de Larroque, II, 192.)

Urbain Chevreau égalment cite l'*Elegie pour Ovide*, tout en s'efforçant de lui trouver des analogies soit en latin, soit en italien. Voici de son curieux commentaire ce qui nous intéresse plus particulièrement : « Ces vers ne coulent pas d'une même source : Scaliger avait fait parler Ovide à Auguste,—

A me utinam inciperes ferus esse, cruente, &c.

Non te divinum ingenium, non candida tangunt
Pectora, non Clario lingua secunda Deo,

Cum te laudarem, tunc sum mentitus, ob unum hoc
Exili fuerat debita pœna mihi.

Ce que de Lingendes dit encore des regrets du Tibre, & de ses Nymphes, sur l'exil d'Ovide ; de l'Amour qui n'avoit plus son carquois, ses fleches, ni son flambeau ; qui étoit changé jusqu'à n'être plus reconnoissable, est un rayon de lumiere que lui a fourni Politien dans une Elegie sur le bannissement du même Poëte ; est une idée que lui a pu donner Sannazare dans une

Epigramme sur la mort de Laure ; ou n'est peut-être qu'une Paraphrase des premiers vers de l'Elegie dans laquelle Ovide pleure la mort de Tibulle ». (Urbain Chevreau, ŒUVRES MESLÉES, La Haye M.DC.XCVII, pp. 258 et 291.)

On connaît le jugement si favorable de Colletet sur l'Élégie de De Lingendes. D'autres éloges se lisent aux poésies liminaires des *Changemens d'Iris* ; au Dictionnaire de Moréri, etc. M. de Quirielle (*op. cit.*) a commis une singulière méprise en décrivant le poëme comme écrit en latin.

P. 163. Charlotte des Ursins, Vicomtesse d'Ochy.

Les paroles de Tallemant des Réaux touchant la Vicomtesse d'Ochy sont fort à propos ici, et valent bien d'être citées :

« Comme elle estoit fort vaine, tous les auteurs, et principalement les poètes, estoient reçus à luy en conter. Lingendes fit des vers sur sa voix : mais il ne faut prendre cela que poétiquement, car elle n'a jamais eu la réputation de bien chanter.» (*Les Historiettes*, éd. citée, I, 326.)

Ailleurs on lit : « Elle avait un teint de malade, et ses yeux furent toujours les moins brillans et les moins clairvoyans du monde ». (I, 325.)

Cela pourtant n'empêche pas Malherbe de chanter :

Amour est dans ses yeux, il y trempe ses dards.

Dans le même sonnet Malherbe loue également sa voix :

Le baume est dans sa bouche et les roses dehors,
Sa parole et sa voix ressuscitent les morts.

P. 165. L'éditeur du *Recueil* de 1643 avait vu juste : le poëme est en effet imité de la *Diane*. Voici le passage qui a inspiré à De Lingendes sa belle chanson :

Sobre el arena sentada
de aquel río la ví yo
do con el dedo escribío :
antes muerta que mudada.
Mira el amor lo que ordena,

que os viene hazer creer
cosas dichas por muger
y escritas en el arena.
Diana, Libro I., Canción de Sireno, dernière stance.

Mr. Walther Fischer fait remarquer (*Modern Language Notes*, juin 1913) qu'Honoré d'Urfé a traduit ce même passage de la *Diane* dans le *Sireine* :

[Diane] sur le sable escriuoit
Du doigt : « Morte avant que changée » ...
Mon cœur a pu croire en effect
Pour vne chose veritable,
Sans que ma raison l'en desdist,
Ce qu'alors vne femme dist
Et qui fut escrit sur le sable.
(*Le Sireine*, éd. 1618. Retour, 213-219).

Il est possible que De Lingendes ait connu également le madrigal suivant de Marino qui, lui aussi, l'avait sans doute puisé dans la *Diane*. En tout cas, le développement parallèle de l'idée originale chez les deux poëtes le ferait supposer : —

MADRIGALE XLIII

Fede rotta

Sovra l' humida arena
De le Latine sponde
Di propria man Thirrena
Vn di scriuer vid' io :
Mirtio è sol l' amor mio.
Ahi fù ben degna di sì fral parolo
Crudel l' arena sola ; onde poi l' onde
E del Tebro in vn punto, è de l' oblio
Mirtio, ch' era il tu' amore
Radessero dal lido, e dal suo core.
Marino, *La Lira*, Parte Seconda, p. 34,
Rime, éd. de Venise, 1647.

P. 180. Le « Ballet des dieux marins » eut lieu vers la fin de l'été de 1608, à l'occasion de la visite du Duc de Mantoue à Paris. Bassompierre qui y prit part, en parle en des termes fort élogieux :

« Août, 1608 ... le roi revint peu de jours après à Paris, où Mr. de Mantoue, beau-frère du roy, arriva. Le roy le receut avecques toute la bonne chere possible ; et comme il estoit grand joueur, il fut ravy de se mettre dans ce grand jeu, qui luy estoit extraordinaire. Nous le festoyames tous, l'un après l'autre (septembre). Nous fismes devant lui le ballet des Dieux marins ... »

Mémoires de Bassompierre, éd. Mis de Chantérac, Paris, 1870, I, 201-202.

P. 184. L'*attentat abominable* auquel fait allusion l'avant-dernier vers de la première stance de l'*Ode à la Reyne*—assassinat de Henri IV par le fanatique Ravaillac—est du vendredi 14 mai, 1610. C'est donc le mois de mai, cher aux poëtes, que notre poëte, dans sa douleur de la mort de son roi, propose délibérément de *rayer du nombre des mois* !

APPENDICE III

POËMES A LA LOUANGE DE JEAN DE LINGENDES

POVR PHILENE

Sonnet

Iamais d'vne Nimphe plus belle
Vn Amant ne se vit estraint,
Que de la Bergere cruelle
Qu'en ces vers Philene depeint.

De mesme vn amant plus fidelle
N'ayma iamais vn cœur si feint,
Que celuy de ceste rebelle
Qui l'oublie, & dont il se plaint.

Il chante pourtant ses loüanges,
Bien qu'apres mille maux estranges
En fin il meure en la seruant.

Et poussé d'vne belle enuie
Par ces vers il donne la vie
A celle qui l'en va priuant.

Avberri [1].

[1] Sur Jean Aubery ou Auberri voir à l'Introduction.
Le sonnet figure en tête des *Changemens* dans O, B, B², D, E.

A PHILENE

De ton Iris la puissance est depeinte
Auec tant d'art & de grace en tes vers,
Que celuy-là qui de tout l'Vniuers,
Dessous ses loix tient la grandeur etrainte
De son Amour se verroit l'Ame attainte,
Si pour les voir cet Archer glorieux
Daignoit oster le bandeau de ses yeux.

BERTHELOT[1].

[1] Nicolas Berthelot, poëte satirique de la première moitié du XVIIe siècle, connu surtout par son opposition acharnée à Malherbe, et par l'amitié qui l'unissait à Mathurin Régnier. Les amusantes parodies qu'il fit des vers de Malherbe, dans lesquels celui-ci vantait les beautés de Madame de Bellegarde et de la Vicomtesse d'Auchy, sont devenues célèbres. La méchanceté de ses satires fut telle que Malherbe crut devoir s'en venger en lui faisant donner des coups de bâton par un gentilhomme de Caen. Ses vers l'entraînèrent dans d'autres embarras. Par un arrêt du 19 août, 1623, Berthelot, en compagnie de ses amis Théophile de Viau, Colletet, et Frénicle, « autheurs de sonnets et vers contenant les impietez, blasphemes et abominations mentionnées au livre tres pernicieux intitulé le *Parnasse Satyrique*,» fut l'objet de poursuites judiciaires. Berthelot et Théophile furent condamnés par contumace à être brûlés vifs avec leurs livres. Théophile vit sa peine commuée en celle du bannissement. Rien ne permet de supposer que Berthelot n'ait pas échappé de même aux suprêmes rigueurs de la loi.

Les vers à De Lingendes se trouvent dans toutes les éditions des *Changemens*.

AD CALLIOPEN

VT AMICVM LINGENDVM MOLINENSEM COMMEMORET [1]

Chara cura animi mei sororum
Decus Calliope rogo tenellis
Lingendi modulis tuis perenne
Nomen commemorato, qui per orbem
Micans Burboniæ decus iuuentæ
Audet mellifluo sonare versu.
Tu diserte nepos Amoris Orfe
Amphion quoque tu parens Apollo,
Vos Musæ comites meæ fideles
Clio, Calliope, modis venustis
Per valles, syluasque, perque montes
Vestræ vox stipulæ canat Poetam :
Vos ô prateolum atque syluarum
Nymphæ, texite lauream coronam
Huic, cuius Phylomela vere aperto
Gloriam tenui canit cicuta.

[1] Ces vers figurent à la page 87 de : *Hortulus Apollinis et Clementiæ.* Stephano Bourniero Molinensi Authore. A Molins, Chez Pierre Vernoy, Marchant Libraire, M.DC.VI.

L'œuvre est divisée en deux « livres » dont le premier est dédié à Gilbert de Chazeron, « Equiti torquato, consiliario Regio, Mareschallo et Seneschallo Borboniorum, meritissimo musarum alumno,» et le second à Honoré d'Urfé. L'ouvrage est en français aussi bien qu'en latin. La traduction française (l'auteur l'appelle « imitation »), qui dans l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Arsenal [B.-L. 8614] précède le texte latin, a une pagination indépendante ainsi qu'une page de titre spéciale : « *Le Iardin d'Apollon et de Clémence, divisé en deux livres*, Par Estienne Bournier, Molinois Bourbonnois ». Les vers français « pour célébrer Delingendes » figurent à la page 84.

Voir sur Bournier, Roger de Quirielle, *Bio-Bibliographie des écrivains anciens du Bourbonnais*, Moulins et Paris, 1899 ; et H. Faure, *Antoine de Laval et les écrivains bourbonnais de son temps*, Moulins, 1870.

Est vestrum fidibus lyræ canoris
Honores modularier sorores,
Nam nimis sterilis mea est auena
Ni tanti vt memor & decus poetæ
Det fides lyrulæ meæ canoras
Versuum dator & parens Apollo.

ESTIENNE BOVRNIER.

A CALLIOPE

POVR CELEBRER DELINGENDES[1]

Chara cura animi mei

Calliope, mon cher esmoy,
Celebre pour l'amour de moy
La memoire de Delingendes,
Qui dans le doux miel de ses vers
Faict distiler par l'vniuers
L'honneur des Molinoises bandes.

Orphee, Apollon, Amphion,
Calliope, Euterpe, Clyon,
Muses mes fideles compaignes,
Faictes qu'aux accents de vos vois
Son loz retentissent les bois,
Les monts, les valons, les campaignes.

Nymphes des forets & des prez
En diuers esmail diaprez,
Venez luy tistre vne couronne :
Cependant que le Rosignol
Aux dous accords de son flageol
Sa gloire au mois d'Apuril entonne.

Muses, c'est à vous de chanter
Ses loüanges, & les vanter
Sur les cordes de vostre lyre :
Trop sterile est l'air & la vois
Du lut qui bruit en Bourbonnois
Pour son honneur & gloire dire.

ESTIENNE BOVRNIER.

[1] Voir la note à la pièce précédente.

SVR LE TRESPAS DV SIEVR DE LINGENDES

AVTHEVR DV CHANGEMENT D'IRIS

SONNET

Pline que dittes vous ? que le Cigne n'a pas
Coustume de chanter aux riues de Meandre,
D'vn chant doux & piteux, la mort qui le vient prendre
Et quasi reclamer par sa voix son trespas.

Ce doux Cigne François qui d'vn nombreux compas
Le changement d'Iris nous fit si bien entendre
Nous faict par son trespas tout le contraire apprendre,
Le semblant presager sous ses coulants appas.

Car ceste Iris à qui tout le monde a refuge,
Pour signe que iamais on n'aura le deluge,
Reçoit apres sa mort vn entier changement

Qui va renouuellant noz antiques alarmes.
Car elle ne veut plus paroistre au firmament
Sinon pour annoncer vn deluge de larmes.

LE SIEVR BRVN [1].

[1] Anthoine Brun, écrivain et diplomate, né à Dôle en 1600, mort à La Haye en 1654. Balzac l'appelait le « Démosthène de Dôle ». Ses poésies, qu'il écrivit dans sa jeunesse, parurent dans un supplément de 18 feuillets ajoutés au *Parnasse* de 1618, édition de Lyon (chez Barthélemy Ancelin), et dans les *Delices de la Poesie françoise*, dernier recueil, 1620. Le sonnet sur la mort de De Lingendes se trouve parmi les 32 pièces de Brun composant le supplément au *Parnasse* de 1618. On voit que l'auteur avait à peine dix-huit ans à cette époque.

Nous ne savons si le poëme figure en tête de la réimpression des *Changemens de la bergere Iris* que publia Barthélémy Ancelin à Lyon, en 1618, alors que Brun se trouvait dans cette ville.

Sur Brun voir Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, tome I.

A IRIS

Si pour preuue de ses douleurs,
Belle Iris, tu ne vis des pleurs
Découler des yeux de Philene
Lors qu'insensible à la pitié
Tu dedaignois son amitié,
C'estoit qu'il souffroit trop de peine.

L'exces de son mal vehement
Le priuoit de tout sentiment,
Si bien que ne le pouuant dire,
Ny par ses pleurs le declarer,
Ne sçachant rien plus qu'esperer,
Il se resolut de l'escrire.

Afin que la Posterité
Sceust de quelle fidelité
Il auoit si long-temps seruie
Vne Beauté dont les desdains,
Apres mille coups inhumains,
Luy rauissoient ainsi la vie.

Estimant aussi que tes yeux
Pourroient estre si curieux,
Venant un jour à repentance
De voir son tourment en ces vers
Qui vont chantant par l'Vnivers,
Et tes Beautez & sa Constance.

De Corliev [1].

[1] François de Corlieu, historien et poëte, est l'auteur d'un *Recueil en forme d'histoire de ce qui se trouve par escrit de la ville et des comtes d'Engolesme* (1576), divisé en trois livres et comprenant l'histoire d'Angoulême, depuis les origines jusqu'à François Ier. On ne sait à peu près rien sur la vie de cet écrivain.

Cette pièce de De Corlieu, non signée dans B, B², D, E, où en outre il manque la dernière strophe, figure dans toutes les éditions des *Changemens*. O, A, C, F l'ont complète, et la font signer du nom de l'auteur.

16

A LVY-MESME

Stances

Berger, tous ces maux que tu peins
Sont bien rigoureux, mais bien feints :
Car puis que blasmant l'inhumaine,
Dont le beau feu te vint saisir,
Tu nous donnes tant de plaisir
L'Amour te donne peu de peine.

Ou ce Dieu marry de t'oster
La douceur qu'il te fit gouster,
Et dont le regret te consume,
Comme pitoyable vainqueur
En la rauissant à ton cœur
L'a voulu donner à ta plume.

Confesse-toy son obligé,
Puis qu'apres t'auoir affligé
Il ne rend ta douleur muette,
Et ne veut par ce changement
Te faire mal-heureux Amant
Que pour te rendre heureux Poëte.

Quitte donc ceste affliction,
Car si mesme perfection
Naissoit de mesme ingratitude,
Tu ferois desirer à tous,
Pour auoir vn discours si doux
D'auoir vn traittement si rude.

D'ailleurs ne pense de pouuoir
Par ton Iris nous esmouuoir,
Car plaignant l'estat de ta vie,
Et de sa volage amitié
Tes maux sont dignes de pitié,
Mes tes vers plus dignes d'enuie.

Ha non, plains toy de tes douleurs,
Et si tu manques de mal-heurs
Cherche des subiects de te plaindre :
Car sçachant si bien soupirer
Tu deurois tousiours desirer
Ce que les autres doyuent craindre.

D'AVITY [1].

[1] Pierre D'Avity ou Davity, poëte, historien et héraldiste, né à Tournon en 1573, mort à Paris en 1635. On a de lui (1°) un recueil de pièces, en prose et en vers, publié en 1599 et réimprimé en 1602 et en 1619 sous le titre : *Les Travaux sans travail* (Paris, Gilles Robinot) ; (2°) un *Panegyrique à M. Desdiguieres, Maréchal de France* (Lyon, Guil. Linocier, 1611, in-8) ; (3°) le *Bannissement des folles amours* (Lyon, Barthélemy Vincent, 1618, in-12) ; (4°) *Les Etats, empires, royaumes du monde...*, ouvrage publié à Saint-Omer en 1621-1622, et réimprimé à Paris plusieurs fois sous différents titres ; (5°) huit pièces de vers dans le *Nouveau Recueil* de 1609 ; et enfin (6°) de nombreuses pièces liminaires insérées dans les œuvres de ses amis.

Voir Lachèvre, *Bibliographie des Recueils collectifs*, t. I.

Pour cette pièce nous nous servons du texte qu'en donne le *Nouueau Recueil* de 1609, et qui présente moins de fautes typographiques qu'aucune des éditions des *Changemens* que nous avons eues entre les mains.

AV MESME *PHILENE*

Ie croi, Berger, que tes malheurs,
Que tes amoureuses douleurs,
T'ont iadis causé du martire :
Tu en as ressenty l'effort
Philene (ce croi ie) plus fort
Mais non mieux que tu l'as sceu dire.

Celle qui causoit ton tourment,
Avoit le cœur de diamant,
Ou de quelque chose plus dure,
Si le premier iour qu'elle lust
Tes regrets, elle ne voulust
Guerir pleinement ta blesseure.

Si ce n'est qu'afin de ioüir
Du contentement de t'oüir
Plaindre si doucement ta peine
La fiere fist alors dessain,
Pour ne voir iamais ton cœur sain,
De t'estre tousiours inhumaine.

N'accuse plus sa cruauté,
Ne blasme sa desloyauté,
Cause du mal qui te consume,
Mais en l'excez de ta douleur,
Si tu en veux blasmer l'auteur,
Blasme la douceur de ta plume.

Tu es en ton malheur heureux,
Puis que des traits plus rigoureux
Qui t'ont du sein l'ame ravie,
Est nay ce qui te peut guerir,
Car si ton mal t'a fait mourir
Tes plaintes te rendent la vie.

H. Fagot [1].

[1] Nous ne savons rien sur ce poëte. La pièce ne se trouve que dans E.

A IRIS

Des beautez la honte & la gloire
Iris par l'heureuse victoire,
Dont tes yeux te font renommer,
Ie te coniure de le dire,
Si ton amant sçait bien aimer
Autant comme il sçait bien escrire.

S'il est vray, ta douce licence
En l'amoureuse iouyssance
Mille fois l'a rendu content,
Si cela n'est pas veritable,
Iris il t'oblige d'autant
Que moins il t'en est redeuable.

Si sa foy ses beaux vers esgale
La femme au superbe fatale
Eust pour lui de vouloir changé,
Sans tirer le poignard sur elle,
Sinon pour n'auoir engagé
Plustost vn Amant si fidelle.

Vne autre Iris qui te ressemble
De merite & d'humeur ensemble
Triomphe de mon amitié,
Bien qu'elle ait suiui l'inconstance,
Mon courroux se tourne en pitié,
Comme son crime en repentance.

Ainsi d'vne belle ame & haute
Ton Amant mesprise ta faute
Qui veut par ses vers t'obliger,
Pour luy le destin fauorable
Tire d'vn subiect si leger
Vne gloire à iamais durable.

MOTIN [1].

[1] Pierre Motin, poëte satirique et souvent licencieux, ami de Régnier

et de Nicolas Renouard. Boileau l'a pris à partie dans un passage de l'*Art Poétique* :

> J'aime mieux Bergerac et sa burlesque audace
> Que ces vers où Motin se morfond et nous glace.

Le jugement sévère de Boileau n'influença point l'opinion collective des membres de l'Académie, qui estimèrent Motin l'« un des auteurs sachant le mieux leur langue, et dont les exemples auraient force de loi ».

Le XXXIe volume du « Cabinet du Bibliophile » est un recueil des : *Œuvres inédites de Pierre Motin*, publiées avec une notice et des notes par Paul d'Estrée. Paris, Librairie des Bibliophiles (Jouaust), M.DCCC.LXXXII. In-16, 6, xxxi & 117 pp.

Dans la notice sur Motin, sa vie et ses œuvres, Paul d'Estrée fait naître le poëte vers 1566 à Bourges, et le fait mourir en 1610, d'après une mention des *Antiquités de la ville de Bourges* par l'avocat Chenu.

Les Œuvres inédites se composent de 53 sonnets, de Stances et Odes (16 pièces), de Chansons (5 pièces), et enfin de Poésies diverses (10 quatrains seulement).

Sur Motin voir aussi Lachèvre, *op. cit.* t. Ier ; Goujet, *Bibliothèque françoise*, t. XIV.

Les stances *à Iris* figurent parmi les pièces liminaires de O, B, B², D, E.

ODE A LA LOVANGE

DE MONSIEVR DELINGENDES

Quand ie lis tes fluides vers
Chantant les changemens diuers
D'vne Iris par trop inconstante :
Delingendes, vn feu soudain
Se vient allumer dans mon sein,
Qui par trop mon esprit contente.

Et de fait tes vers ne vont pas,
Suiuant du commun l'entrepas,
Ce nous sont autant de merueilles :
Tes pointes, tes naifs discours,
Sont des miracles de nos iours,
Qui ne sortent de nos oreilles.

Qu'on vante tant que l'on sçaura,
Qu'on chante tant que l'on pourra,
Du chantre de Thebes la gloire :
Pour moy ie ne puis denier,
La coronne d'vn verd Laurier
A Delingendes pour victoire.

Resiouy toy, peuple François,
Que le pays du Bourbonnois
T'ait produit vn tel personnage :
Vn du Bartas a eu renom,
Ronsard a exalté son nom,
Mais Delingendes d'auantage.

Aussi ces deux disant Adieu
Lors qu'ils quitterent ce bas lieu
Dirent d'vn esprit Prophetique :
Nous voyons venir apres nous
Vn chantre qui chante plus doux
Que n'a fait le chantre Delphique

Ia pour luy le neufuain tropeau
Enlace vn verdoyant chapeau
Pour luy poser dessus la teste :
Desia par tout son nom s'estend,
Desia ce vers par tout s'entend,
Qu'on fasse à Delingendes feste.

Car que peut-on voir de mieux fait,
De plus naif, de plus parfait
(Traits parfaits de son eloquence)
Que de sortir ce grand Naason
De sa maternelle maison,
Pour en faire don à la France ?

Tant plus mon desir brusle & ard,
Quand ie veux lire en Renoüard
Delingendes, ton Elegie :
Plus i'admire l'inuention
Plus me saisit l'affection
D'admirer aussi l'industrie.

Poursuis donc, braue Champion
D'estre des François l'Amphion,
Puis que ta Muse te caresse :
Fay nous reuoir dans peu de temps
Quelques beaux fruicts de ton printemps,
Rouller sous le faix de la presse.

P. Moysson[1].

[1] Nous n'avons aucune indication sur cet admirateur zélé de notre poëte.
Les vers figurent en tête des *Changemens* dans B, B², D, E.

AV BERGER PHILENE

Stances

Chaque chose touiours engendre son semblable,
Ceste ingratte vn ingrat qui ne recognoist pas
Que l'honneur peut sortir d'vne chose blasmable,
Et l'immortalité des feintes du trespas.

Philene tu te plains à tort de ta Maistresse,
De ses traicts, de ses yeux, de ses cruels desdains,
Et ne t'aduises pas outré de ta detresse,
Que tu te dois loüer de ce que tu te plains.

Car où seroient ces vers de ta Muse diuine,
Qui naissans des plus vieux vont la gloire estouffant,
Si tu ne ressemblois la mere en sa gesine
Qui pleure de son mal, & rit de son enfant ?

Non, ie croy balançant ton loz, & ton martire,
L'vn qui vit dans le Ciel, l'autre qui meurt icy,
Que nous choisirions tous sous le hazard du pire,
D'estre ainsi mal-traittez, & de nous plaindre ainsi.

P. De Nancel [1].

[1] Pierre de Nancel, poëte et dramaturge, né à Tours en 1570, mort vers 1641. Fils de l'érudit Nicolas de Nancel. Il a publié un *Théâtre Sacré* (Paris, 1606, in-12) qui contient trois tragédies, représentées avec grand succès dans l'amphithéâtre romain de Doué en Anjou : (1°) *Dina, ou le rapt*, (2°) *Josué ou le sac de Jericho*, (3°) *Debora ou la delivrance.* De Nancel se targuait évidemment de la facilité avec laquelle il composait ses œuvres, car on lit, dans la préface, que ces tragédies ont été écrites « en si peu de temps qu'il n'est pas quasi vraisemblable, la plus longue et la plus forte n'ayant pas passé dix-sept jours et sans grand effort d'esprit ».

En 1610 De Nancel occupait les fonctions de suppléant au procureur du roi à Paris.

Voir plus loin notes, p. 256.

Les stances *au berger Philene* figurent aux pièces liminaires de O, A, C, F.

A PHILENE SVR SES AMOVRS

Tu peins si bien l'humeur legere
D'Iris ceste aymable Bergere,
Que ie croy que tu fis l'amour
A la Cour plustost qu'au bocage,
Car vous n'eussiez apris autre part qu'en la Cour
A mettre tous deux en vsage,
Elle ceste inconstance, & toy ce doux langage.

Mais puis que c'est ton doux martire
Qui te fait ainsi bien escrire
Ne te plains plus de la rigueur
Ni des changemens de ta belle,
Elle te fait mourir pour vn temps en langueur,
Mais ceste morte cruelle
Fera viure ton nom d'vne vie eternelle.

Que tu fais renommer l'adresse
De la belle main qui te blesse :
Diomede naurant vn iour
Son cri qui preside à la guerre,
Son cri ne fust ouy qu'au pays d'alentour,
Mais la belle main qui t'enferre
Fera voler tes cris iusqu'aux bouts de la terre.

Quelle ame ne seroit attainte
Des traits amoureux de ta plainte ?
Ainsi qu'Orphee auec sa voix,
Par vne merueille infinie
Attiroit apres soy les animaux des bois,
Tes beaux vers par leur harmonie
Captiueroient le cœur d'vn Tigre d'Hircanie.

Or puis que les morts peuuent viure
Par la memoire de ton liure,
Et que tes vers peuuent toucher
Le cœur d'vn Tigre inexorable,
Ie meurs pour aimer trop vne dame de rocher,
Helas par ton Liure admirable
Redonne moi la vie, ou la rends pitoyable.

Ie m'arresterois d'auantage
A discourir de ton ouurage
Et du bien que nous va donnant
Iris par l'effect de son change,
Mais vn plus beau subiect me force maintenant
Par vne passion estrange,
A chanter sa beauté, plustost que ta loüange.

INFRAINVILLE TOVVANT[1].

[1] Charles de Pyard, sieur d'Infrainville et de Touvant, écolier de Malherbe, suivant l'expression de Racan. Nous ne possédons sur sa vie aucun détail, sauf qu'il est mort avant 1615, puisque des poésies de lui figurent avec cette mention : « de feu Ch. de Pyard » dans les *Delices* de 1615, dont le privilège est du 27 novembre, 1614.

Voir Lachèvre, *op. cit.* t. I, p. 319.

Ses poésies, non compris les vers épars dans les œuvres de ses amis, se trouvent, au nombre de dix-sept pièces, dans les *Fleurs des plus excellents poetes*, 1601, dans les deux volumes du *Parnasse*, 1607, et dans les *Delices* de 1615 et de 1620 (dernier recueil).

Les stances *à Philene* se trouvent dans O, B, B², D, E.

AV BERGER PHILENE

Stances

Amant qui d'vne Iris regrettes l'inconstance,
Et qui de son erreur vas les autres blasmant,
Ayes ou plus de cœur, ou moins de sentiment,
Te seruant du despit, ou de la patience.

Oublie ton Amour, ou souffre son outrage,
L'vn est de vray Amant, l'autre de genereux,
Si tu n'es courageux, sois au moins amoureux,
Et si tu n'es Amant, sois homme de courage.

Profonde dans ton cœur ne fut onq ta blessure,
Car dés lors que d'Iris tu sentis le desdain,
Si vray'ment tu l'aimois deuois tu pas soudain
Ou guarir de despit, ou mourir de l'iniure ?

Cet insensible Amour t'a rendu plus coupable
En Amour, que n'est pas l'inconstance d'Iris,
N'es-tu point, ô Amant, encor' assez apris
Le change estre accident du sexe inseparable ?

Mais d'amour offencé ne chercher la vengeance,
C'est estre par ses Loix complice du forfait,
Et qui s'estonnera si cet Amour t'a fait
Partager à la peine aussi bien qu'à l'offence ?

Cesse donc, ô Berger, cesse donc de te plaindre,
Soit pour iamais ton feu dans le despit estaint,
Si tu plains toutesfois, plains-toy de t'estre plaint,
Et d'allumer ton feu quand tu le dois estaindre.

Honoré Dvrfé [1].

[1] Sur les rapports entre D'Urfé et De Lingendes voir à l'Introduction. Les stances laudatives de D'Urfé sur les *Changemens* figurent dans toutes les éditions du poëme.

A PHILENE

Pourquoy te plains tu si souuent
Que tu meurs pour vne Cruelle ?
Tu n'as iamais esté viuant
Que lors que tu mourus pour elle.

Heureux Philene à qui le sort
T'esleuant pardessus l'enuie,
Fit esprouuer si belle mort,
Pour ioüir de si belle vie.

Heureux de mourir par les yeux
Qui te font immortel renaistre,
Et qui ne tuent que les Dieux,
Ou ceux qui ont le cœur de l'estre.

Ainsi mourut de tels flambeaux
Icare que tu voulus suiure,
Car vous viuez par vos tombeaux
Luy par la mer, toy par ton Liure.

De Voyon [1].

[1] Nous ne savons rien sur ce poëte. Les vers *à Philene* figurent dans O, B, B², D, E.

A IRIS [1]

Que i'aime ces vers & ces yeux
Où l'amour tant de feux assemble
Qu'ils seruent d'attraits pour les Dieux
Et de traits pour les vaincre ensemble,
Capables mesme d'allumer
Ce qui n'a point de cœur, ny d'ame pour aimer.

Tes yeux Iris ont peu brusler
Cest esprit qui passe la nüe,
Mais ta rigueur l'a fait parler,
Pour rendre ta beauté cognüe,
Qui ne s'anime que des cris
Dont sa plume diserte enrichit ses escrits.

Ainsi tout l'vniuers sçaura
Que tu fus belle sur les belles,
Et sous ses plaintes redira
Qu'amour de qui tu prins les aisles
Te fit comme vn portrait viuant,
Que la folle inconstance emeut au premier vent.

S'il fust pris de si doux appas
Son erreur est digne de grace,
Amour ne s'en garantit pas,
Bien qu'il eust crayonné ta face,
Et blessé de son mesme traict
Deuot il adora l'œuure qu'il auoit fait.

[1] Nous n'avons pas pu découvrir l'auteur de ces vers, non signés dans les quatre éditions des *Changemens* où ils figurent : O, B, D, E.

Tes souspirs l'vnique plaisir
Qui le faisoit mourir & viure,
Sont estouffez dans son desir,
Pour respirer dedans son liure,
Qui se plaint au destin, pourquoi
Tu vins si belle au monde auec si peu de foi.

Non, tu l'aimes fidellement,
S'il ne le dit c'est qu'il est sage,
Son mal n'est qu'vn feint sentiment,
Et sa douleur vn doux langage,
Qui porte dans l'eternité
Ses flammes qui n'ont rien d'égal que ta beauté.

Pièces insérées en tête de : LES EPISTRES D'OVIDE *traduites en prose par les sieurs* DV PERRON, DE LA BROSSE, DE LINGENDES ... (1616).

IN PRÆMATVRVM AVCTORIS VERE VT QUONDAM SIC ÆTERNVM AMICI SVI ABITVM

N. P. EPIG.[1]

Si non perpetuos vitam produxit in annos
Et quæ debuerat tempora, Musa, negat,
Ipsa tui saltem melior pars viuet, amorque,
Quo tibi iunctus eram nesciet vsque mori.

LES MANES DE L'AVTHEVR A SON LIVRE[2]

Va postume à la Cour, où le sort & l'enuie
Ne t'ebransleront pas : car estant vray François
Pour t'immortaliser il suffit que tu sois
D'vn sçauant pere issu qui te donna la vie.

SVR LE TRESPAS DE L'AVTHEVR DECEDÉ SVR L'IMPRESSION DE SON LIVRE[2]

Posthume, celuy-là qui te donna la vie
Marqua ton iour natal de son triste trespas :
Mais comme vn bon enfant, tu ne laisseras pas
D'éterniser son nom d'vne gloire infinie.

[1] Ce N.P. qui a signé cette épigramme latine, et qui se déclare ami fidèle de l'auteur, ne peut guère être un autre que Pierre de Nancel [N.P. = Nancelli Petri], qui fut en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, étroitement lié avec Jean de Lingendes. D'ailleurs on sait que Nancel écrivait le latin avec facilité et non sans grâce. Il composa notamment une pièce de vers latins en témoignage de sa reconnaissance à Marc-Antoine Memmo, Doge de Venise, au sujet d'une chaîne d'or que celui-ci lui avait donnée, et une élégie latine sur la mort de Henri IV : *Querimonia super acerbo funere Henrici IV.*

[2] Les deux quatrains français sont manifestement l'œuvre d'un seul et même poëte : la forme métrique, la disposition des rimes, la répétition de l'hémistiche « qui te donna la vie » en sont la preuve. Serait-il trop téméraire d'attribuer ces deux pièces également à Pierre de Nancel, qui avait déjà, nous l'avons vu, adressé des vers « au berger Philene » ?

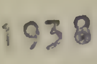
Voir p. 249, et note.

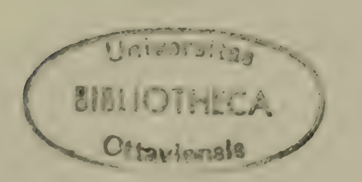
ÉPITAPHE

Dans son édition des *Historiettes* de Tallemant des Réaux (Paris, 1854, t. VII, p. 439, note) Paulin Paris cite l'épitaphe suivante qu'on fit aux trois représentants les plus distingués de la famille de Lingendes, « Janus, Claude, et Jean ; le premier poëte ; le second prédicateur ; le troisième évêque ». C'est à tort cependant qu'il les qualifie de « frères ».

Ianus apollineo devincit carmine mentes,
   Dum fluit ausonium gallico ab ore melos ;
Alter melliflua demulcet pectora lingua,
   Dum populo expandit mystica verba Dei ;
Tertius alterutri nequicquam cedit, et illos
   Divini præit jure ministerii.

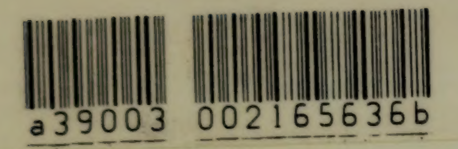
TABLE


1938


BIBLIOTHECA
Ottaviensis



ÉDIMBOURG. — R. & R. CLARK, LTD., *Imprimeurs.*


a39003 002165636b